



Mémoire
Présenté par
KANE Awa

Université Cheikh Anta Diop de
Dakar
Faculté des Lettres et Sciences
Humaines

FEMMES ET POLITIQUES: DES RECITS
DE VIE OU/ET DE PRATIQUES DE
QULEQUES MILITNANES
SENEGALAISES

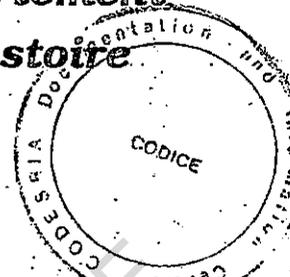
Année académique :
1994-1995

UNIVERSITE DE DAKAR

Faculté des Lettres
et
Sciences Humaines



Département
d'Histoire



FEMMES ET POLITIQUE :

*Des recits de vie et/ou de Pratiques
de quelques militantes sénégalaises*

Mémoire de Maîtrise présenté

par

Awa KANE

Sous la Direction de :

Mamadou DIOUF

et

Mouhamed Moustapha KANE

Maître - Assistant

Maître - Assistant

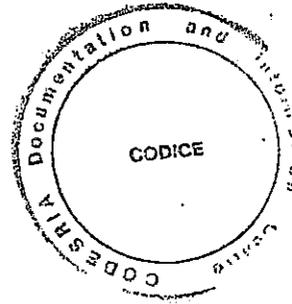
UCAD / CODESRIA

UCAD

Année Universitaire 1994 - 1995

140203
KAN
7890

14.02.03
KAN
7890



**CETTE RECHERCHE A ETE MENEES GRACE
AU SOUTIEN FINANCIER DU
CODESRIA
DAKAR - SENEGAL**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

REMERCIEMENTS

Nombreux sont ceux envers qui je dois une dette de reconnaissance. Il sera pratiquement impossible de citer tous ceux grâce à qui ce travail a pu aboutir. Je nommerai seulement quelques uns d'entre eux à qui je dois beaucoup.

D'abord, je tiens à exprimer ici toute ma reconnaissance au CODESRIA, Conseil pour le Développement de la Recherche Economique et Sociale en Afrique.

Grâce à son aide financière et matérielle, cette étude a pu aboutir.

Ensuite, je veux dire toute la gratitude que j'éprouve à l'égard de :

- Mes professeurs du département d'histoire pour avoir bénéficié de leur excellent enseignement.
- Mamadou DIOUF, Maître-Assistant, qui a dirigé cette recherche et qui n'a ménagé aucun effort pour que ce travail soit mené à bien.
- Mohamed Moustapha KANE, Maître-Assistant qui a co-dirigé ce travail
- Bogoumil JEWSIEWICKI, Professor à l'Université Laval - Québec - Canada, qui m'a initié aux techniques de la recherche en Histoire Orale avec tant de bienveillance et de technicité.
- Mohammed MBODJI, Maître-Assistant, pour son soutien constant
- Babacar FALL, Formateur à l'Ecole Normale Supérieure pour son soutien constant.

Last, but not least, je dis merci à ces Femmes qui ont accepté de m'ouvrir leurs portes et de narrer leurs vies. Sans elles, cette étude n'aurait jamais pu se faire.

Ce mémoire est dédié à la Mémoire de toutes ces Femmes Engagées dans une lutte politique et/ou sociale.

SOMMAIRE

	<i>Pages</i>
Introduction	1
Les Récits de vies et/ou de pratiques	12
• Caroline Faye DIOP	13
• Arame DIENE	43
• Coumba Diakhaté MBENGUE	61
• Thioumbé SAMB	92
Analyse	119
Grilles catégorielles d'analyse	136
Conclusion	175
Bibliographie	

DEDICACE

**Je dédie ce mémoire à la Mémoire de toutes
ces Femmes engagées
dans une lutte politique et/ou sociale.**

**Je le dédie particulièrement
à la défunte Caroline FAYE DIOP**

INTRODUCTION

Mon sujet de recherche se situe au carrefour de deux domaines d'étude. Il est un mélange d'histoire des femmes et d'histoire politique qui, s'appuie principalement sur des sources orales⁽¹⁾. Même si le sujet s'inscrit dans un contexte politique et dans l'espace géographique du Sénégal, celui-ci est largement orienté vers l'histoire des femmes. [Ce sont les femmes qui sont au centre de la recherche et donc au centre du questionnement de ce Mémoire.

Je veux écrire l'histoire des femmes "politiques" du Sénégal et j'ai choisi de recueillir des récits. J'ai procédé à une collecte d'informations et ensuite à un traitement de ces dernières. J'ai tenté une approche méthodologique. Cette analyse est qualitative. Elle servira pour une recherche future plus approfondie.

"Ces textes disent aussi l'histoire, une histoire certes partielle et incomplète, qui se présente modestement comme le récit et le point de vue d'un individu. Mais cette histoire est aussi une vision, qui tout en rejetant la prétention à l'universalité, à l'exhaustivité et à l'objectivité inhérentes au métier d'historien, constitue comme le détail obligé d'un tout auquel elle confère authenticité et vérité. Ces récits de vie ne sont donc pas seulement la matière première d'une histoire des femmes "politiques" au Sénégal qui n'est pas encore écrite ; ils constituent aussi, chacun pour sa part, une des multiples histoires des femmes "politiques" au Sénégal qui peuvent s'élaborer"⁽²⁾.

PROBLEMATIQUE

L'histoire des femmes occupe de plus en plus de place au sein de la recherche. Elle a maintenant acquis un droit d'existence. Longtemps considérée comme une mode ou une histoire basée sur des convictions plutôt que sur des argumentations,

¹ J'entends par là l'utilisation de l'oralité pour l'écriture de l'histoire et non la tradition orale.

² Voir Bogumil Jewsiewicki. Un demi siècle d'Histoire au quotidien. Naître et Mourir au Zaïre. Ed Kartala. Paris 1993.

l'histoire des femmes constitue désormais un champ d'étude qui a fait ses preuves. Des groupes de recherche ont été formés, des revues spécialisées sur les études féministes voient le jour et des ouvrages dont la rigueur et la démarche intellectuelles, ne peuvent plus être mises en doute, paraissent régulièrement (3)

A ses débuts l'histoire des femmes comme domaine de recherche a pratiquement suivi le même parcours aux Etats-Unis, en France et au Québec, l'histoire des femmes a vu le jour dans la foulée des mouvements féministes (4). Les études féministes ont d'abord été largement influencées par les revendications des mouvements. La prise de conscience de l'inégalité entre les hommes et les femmes dans la société, des phénomènes d'exploitation, de domination et de marginalisation des femmes ont conduit à des études sur les conditions des femmes, leurs rôles et leur identité, etc.

Ce courant a donné naissance à ce qu'on appelle l'histoire des femmes ; les femmes comme objet de recherche.

Plus récemment sont apparus les travaux insistant sur les rapports sociaux de sexe comme point de départ de questionnement des sociétés. C'est la notion de genre (gender) telle qu'exprimée par Joan SCOTT :

"It consists on examining women and men in relation to one another, of asking what the definitions or laws that apply to one imply about the other, what the comparative location

³ Il faut nuancer ces propos. Si la recherche féministe occupe plus de place au sein de la recherche en général, elle n'occupe qu'une part minime. Parce qu'elle est dérangeante et qu'elle fait l'objet de plusieurs préjugés, la recherche féministe ne peut tabler sur les recherches antérieures et les chercheuses doivent constamment prouver l'intérêt et la pertinence des analyses féministes. Les organismes subventionnaires éprouvent encore des réticences à accorder des fonds pour les projets en étude féministe. Enfin, j'ajouterai que le personnel féminin (ou plus exactement les chercheuses féministes) à l'intérieur du corps professoral universitaire demeure nettement minoritaire.

A ce sujet voir Micheline BONNEAU : "Les valeurs universitaires de distanciation" et Michel COTE & Claire de la DURANTAYE : "Des subventions de recherche pour les femmes de science ou l'art de soumettre des projets de recherche dans les zones grises", "Les cahiers de l'ACFAS" n° 22. 1983, ainsi que l'article d'Andrée GAGNON : "La recherche féministe étudiante : conditions d'une recherche marquée par le désir d'une transformation de notre rapport au savoir et au pouvoir" ; Hugette DAGENAIS (sous la direction de) Approches et méthodes de la recherche féministe, Université Laval, Québec 1986.

⁴ Ce qui n'est pas le cas en Afrique, les études féministes consacrées aux africaines viennent en grande partie de chercheuses occidentales.

and activities of men and women reveal about each and what representations of sexual difference suggest about the structure of social, economic, and politic authority (⁵)

HISTORIOGRAPHIE DE LA QUESTION

De son côté, l'histoire des femmes en Afrique est très jeune. Et la plupart des recherches sur les femmes sont effectuées par des sociologues et des anthropologues. L'apport d'une perspective historique participe de cette volonté de fortifier le corpus de connaissances sur l'histoire des femmes. Et qui plus est, l'originalité de ce mémoire réside dans le support de travail : les récits de vie. Les récits de vie sont encore peu courants dans l'historiographie sénégalaise. Et cela est encore plus vrai quand il s'agit des recherches sur les femmes.

Les recherches ayant comme objet l'étude des femmes, d'abord effectuées par des hommes, analysaient la marginalisation des africaines comme un fait normal accepté par elles. Dans les années 1960, des ouvrages publiés par des femmes amenaient un regard nouveau allant dans un premier temps dans le sens de l'éloge des africaines. Dans un deuxième temps sont parus des ouvrages sur les statuts et les rôles des femmes dénonçant entre autres les effets négatifs du colonialisme. Ces 20 dernières années, de nouvelles questions ont été abordées : mariage, rôle économique, lois, etc(⁶). Ce sont des ouvrages ayant comme objet d'étude les femmes. Dans mon mémoire je veux plutôt mettre en application la notion de genre dans le champ politique sénégalais.

Sur la question de la participation des femmes dans la vie politique sénégalaise, très peu d'ouvrages ont été publiés (⁷). L'historiographie de cette question révèle le peu d'importance

⁵ Joan Scott, "Survey articles, Women in the modern period". Past and present, n° 101 de novembre 1983 - page 153.

⁶ Voir l'article de Margaret Strobel : "African women", signs, Vol. 8 n° 1, 1982, PP 109-131 qui retrace les différents sujets traités dans les études sur les africaines depuis 1970.

⁷ Bernard Lacroix et Saliou Mbaye ont publié un article relatant le processus de l'obtention du "droit de vote des femmes au Sénégal", 1944-1945. Archives nationales du Sénégal.

que les chercheurs accordent à cette question. Pourtant les femmes occupent une part assez importante dans les partis politiques, et cela durant toute l'histoire politique du Sénégal.

En 1944, les revers allemands s'accumulant et la victoire devenant certaine, la France songe à la libération, à la réorganisation des pouvoirs publics. Dès janvier 1944, la Conférence de Brazzaville propose un plan de réforme des structures coloniales de l'Afrique Française. Et le 21 avril est signée à Alger, au siège du Comité Français de Libération National, une ordonnance portant réorganisation des pouvoirs publics en France après la Libération. L'Assemblée Constituante sera élue au plus tard un an après la Libération par "tous les français et françaises majeures". La nouveauté est là car les françaises sont appelées à voter et même à être élues comme le dit l'article 17 "Les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes".

Cette ordonnance est applicable à la France mais il est dit dans le dernier article que les décrets détermineront les "conditions d'application et la mise en vigueur de la présente ordonnance en Algérie ainsi que dans les territoires relevant du département des colonies". Un décret du 19 février 1945 adaptait ces dispositions à la Guyane et un autre à Madagascar.

Cependant un décret du même jour destiné à l'Afrique Occidentale Française (AOF) et au Togo excluant les femmes africaines citoyennes - sont citoyens les sénégalais nés dans les quatre communes : Saint-Louis, Gorée, Dakar et Rufisque - du vote alors que les femmes françaises résidant en AOF peuvent y participer. Cette discrimination ne pouvait ne pas choquer d'autant que toutes les femmes de l'empire, exceptées celles de l'AOF et de l'Inde étaient admises à participer aux élections.

Les sénégalaises se sentant humiliées, s'engagèrent dans une lutte longue et âpre pour revendiquer les mêmes droits accordés aux autres femmes de l'Empire, soutenues tout de même par les hommes politiques de l'époque comme Sow Télémaque, Salzman Mbaye, Lamine Guèye, Gros Charles...

Il faut cependant attendre le 30 mai pour que paraisse un nouveau décret promulgué en AOF le 06 juin 1945, statuant que les "femmes africaines citoyennes françaises sont électrices et

éligibles dans les mêmes conditions que les citoyennes françaises" (8).

Nous savons que le décalage est grand entre le principe qui proclame la femme citoyenne à part entière et la réalité de sa participation effective à la décision politique. Cependant le vote des femmes sénégalaises en 1945 a créé un changement de mentalité de la classe politique sénégalaise. Les femmes sont désormais recherchées pour le rôle qu'elles peuvent jouer dans le déroulement du scrutin. Elles deviennent une force politique capable par son engagement de donner un visage nouveau aux consultations électorales.

C'est pourquoi après 1945, tant la section française de l'Internationale Ouvrière (SFIO), le Bloc Démocratique Sénégalais (BDS) que les autres partis naissants auront soin de constituer des comités de femmes dont le rôle important n'a cessé de croître.

Après l'indépendance, la présence des femmes au sein des partis a encore été renforcée. Mais cet engagement des femmes dans la politique revêtait-il une spécificité quelconque ? C'est ce que nous allons tenter d'éclaircir dans l'analyse de leurs récits.

Notre recherche se subdivise en deux grandes parties :

- d'une part, déterminer les champs d'analyse et les profils personnels de ces femmes ;

- d'autre part, analyser les récits de vie de ces femmes : sous la forme d'une typologie.

L'analyse elle-même se décompose en trois parties :

1) .. Dans la première partie nous tenterons de voir l'existence d'un discours commun dans les récits

2) ensuite nous analyserons la spécificité de ce discours par rapport au discours des hommes (il ya des mémoires publiés) et

⁸ Voir l'article de Bernard Lacroix et de Saliou Mbaye : le vote des femmes au Sénégal. 1944-1945. Archives du Sénégal. Dakar 1982.

enfin nous examinerons l'originalité de ce discours par rapport aux discours féministes occidentaux.

3) La troisième partie tentera d'analyser ce discours par rapport aux pratiques politiques et sociales présentées dans ces récits.

PRESENTATION DE MON MATERIAU DE TRAVAIL : LES RECITS DE VIE

L'utilisation de récits de vie dans une telle recherche nous a semblé pertinente. Les récits de vie peuvent être utilisés de plusieurs façons. Comme complément à des sources lacunaires dans des recherches de type traditionnel, ils donnent accès à des informations autrement inaccessibles. Dans le même ordre d'idée, ils offrent en tant que matériel documentaire principal, la possibilité d'entreprendre des études sur des sujets comme les marginales - marginaux (et/ou les oubliés-ées de l'histoire officielle).

Ces sources documentaires sont particulièrement utiles pour les études en histoire des femmes. Faut-il le rappeler, certains types d'archives, par exemple les documents administratifs, ignorent souvent les femmes (⁹). Intégration des valeurs des sociétés patriarcales oblige, les femmes tendent souvent elles-mêmes à détruire les traces de leur existence. Parlant des journaux intimes de jeunes filles écrits au XIXe siècle, Michelle Perrot nous en donne un exemple frappant (¹⁰).

L'utilisation des récits de vie se justifie aussi par les informations qu'on y trouve sur le vécu des militantes sénégalaises. Ils apportent le point de vue des personnes concernées. Ainsi, c'est par la perception qu'ont les femmes de leur action militante qu'on accède à des informations sur leurs vécus. Influencée par le présent, la perception de l'histoire de leur vie l'est aussi par les valeurs sociales qu'elles ont intégrées. A cet égard, les auteurs des récits de vie

⁹ Aux archives nationales du Sénégal, il n'est pratiquement pas fait mention des femmes. Pourtant certaines femmes comme Ndoumbé Ndiaye, Thioumbé Samb, Madeleine Ngom, etc. ont quand même marqué la vie politique sénégalaise.

¹⁰ Michelle PERROT : "Quinze ans d'histoire des femmes en France", sources travaux historiques n° 12, 1987, P. 22.

représentent une version personnalisée du social.

"Le récit de vie est un produit culturel, historiquement circonscrit qui, à travers la confrontation dynamique de la dimension individuelle du social avec le sens social de l'individuel, saisit la durée individuelle en tant que fait social" (11).

Les récits de vie comme d'autres sources orales ouvrent aussi la porte sur une autre façon d'écrire l'histoire. Nouvelle mode ou engagement social, cette nouvelle façon d'écrire l'histoire place au centre de ses préoccupations l'individu comme acteur social. A ce titre, les hommes et les femmes ne subissent plus l'histoire, mais ils et elles agissent comme des acteurs/acteurs autonomes participant à la création de cette histoire (12).

Du point de vue de l'histoire des femmes cela revêt une autre dimension. Les récits de vie des femmes contribuent à rendre visibles celles qui n'ont pas toujours été présentes dans les sources. De plus, en les constituant comme actrices de l'histoire, les récits autobiographiques orientent l'entrée des femmes dans l'histoire sous un autre angle que celui de victimes. Même si plusieurs femmes tendent à penser qu'elles n'ont rien à dire, que leurs vies sont inintéressantes (13), il reste que leurs mémoires sont indispensables pour des études sur l'histoire de la famille, ou toute autre étude dans le domaine du privé. "Leur mémoire vit dans ce domaine parce qu'elles y sont placées par les structures sociales" (14).

¹¹ B. JEWESIEWICKI : "Le récit de vie entre la mémoire collective et l'historiographie".

B. JEWESIEWICKI (sous la direction de) "Récits de vie et mémoires", Paris l'harmattan, Québec, Safi - 1987, P. 215.

¹² Voir l'entretien de J.M. Morin avec D. Bertaux et B. Jewesiecki dans "Récits de vie et mémoires", op. cit., pp 249-279.

¹³ Marie Josée Levesque : "Réactions des femmes à l'intérêt qu'on leur porte : un témoignage". Hugette Dagenais, op. cit., pp 86-87.

¹⁴ Isabelle Bertaux : "Histoire orale et histoire des femmes", Bulletin de l'Institut d'histoire du temps présent. Paris 1985.

IMPORTANCE ET LIMITES DES SOURCES ORALES

Etant donné l'originalité du support de notre travail, nous devons de traiter brièvement de la spécificité des sources orales.

La spécificité des sources orales comporte diverses facettes. D'abord le caractère subjectif des témoignages oraux est peut-être ce qui, à prime abord, attire le plus l'attention. En fait, ce n'est pas la subjectivité comme telle du témoignage, mais surtout le type de subjectivité qui est mis en cause. La charge émotive qui module tout témoignage oral n'est certes pas sans lien avec le discrédit longtemps infligé à l'histoire orale par les historiens et les historiennes en mal de scientificité (D.Bertaux 1987).

Deuxième élément qui confère aux sources orales leur originalité, mais qui sert également d'argument au discrédit : la production du document. Le témoignage oral en tant que source historique et à l'instar des sources historiques en général est un document construit. Il diffère cependant par ses conditions de production. Le chercheur participe lui-même à la construction de ce document. Qu'il pose des questions, que l'entrevue soit directive, semi-directive ou libre, la présence du chercheur devant le narrateur influence le contenu du témoignage.

Or c'est également ce que contiennent les témoignages qui les caractérisent. Les renseignements qu'on y trouve sur le vécu ont permis aux historiens d'étudier à la lumière d'éléments nouveaux, la vie quotidienne, la famille, la mémoire collective, etc. Enfin, ce qui constitue probablement le fondement des sources orales, c'est que par l'intermédiaire du vécu, elles mettent en scène des acteurs autrement dilués voire même confondus dans de grandes théories. A ce sujet, Daniel Bertaux écrit :

"Il semble donc que tout discours sur le social-historique qui ne laisse aucune place à la voix des protagonistes concrets est voué à présenter de son "objet" une image mutilée. La volonté de "faire scientifique" aboutit à construire une représentation de l'humain qui fait penser à la victoire de Samothrace : tout y est sauf... la tête et les bras". (D Bertaux, 1987 p. 92-93).

Spécificité des sources orales et critiques de celles-ci sont étroitement liées. La particularité de la construction des sources orales implique un regard critique approfondi. Ainsi, l'affectif qui traverse le texte oral peut parfois embuer la lunette du chercheur et conduire à de mauvaises interprétations. "Parce qu'elles (les sources orales) relèvent du non-écrit et du populaire, elles véhiculent en effet des charges émotives qui, au-delà de leur valeur réelle, tendent à "désaffûter", voire même à paralyser les armes de la critique". (Joseph Goy, 1984, p. 370)

La difficulté pour l'historien de déterminer ce qu'il doit retenir du témoignage provient en grande partie du rapport entre l'individuel et le collectif, le moi individuel et le moi social. Le narrateur possède un système de valeur qui lui est propre, mais qui subit l'influence des valeurs véhiculées par son ou ses groupes d'appartenance et par la société. Le témoignage (en ce qui nous concerne le récit de vie), est empreint de ce rapport. B. Jewesiewicki l'explique bien : "Pourtant dans la mesure où la narration d'un récit de vie est une forme d'entretien et où sa temporalité reproduit le temps social de l'acteur, ce discours est une forme d'actualisation personnelle de la mémoire collective - cette dimension par laquelle les mentalités s'articulent au passé". (B. Jewesiewicki, 1987, p. 215)

Ce rapport entre l'individu et l'être social est aussi un rapport de force, en ce qu'il oppose la mémoire individuelle et la mémoire officielle ; ce que le narrateur raconte en est le reflet. D'après Régine Robin, le récit de vie "est souvent un récit identitaire qui dessine l'espace d'une contre-mémoire en face de l'autre, ou tout simplement de la mémoire officielle. Or la contre-mémoire ne se donne que dans la dissymétrie de l'hégémonie qui le prédétermine sur le plan axiologique et idéologique et dans la doxa, le stéréotype discursif qu'elle ne fait que répéter à son insu". (R. Robin, 1985, p. 395)

Concrètement le narrateur ou la narratrice est amené(e) à organiser ses souvenirs "autour d'un des idéaux : se distinguer du groupe ou s'y fondre". (B. Jewesiewicki, 1987, p. 217). Il peut pratiquer une autocensure de son témoignage ; il n'est pas bienséant de faire étalage de tel aspect de la vie quotidienne" (Clapier - Valladon, 1982, p. 136). Il peut sélectionner les souvenirs d'après ce qu'il juge personnellement important ou ce qui est socialement jugé important.

Enfin le témoignage oral s'inscrit dans un autre rapport, celui du passé au présent. Le narrateur ou la narratrice est un produit de son époque, son regard sur le passé est donc teinté de sa vision du présent. Comme le dit Phillipe Joutard : "le présent colore le passé" (1979, p. 111). L'une des conséquences sur le témoignage pourrait être ceci : "...le passé est idéalisé si le narrateur appartient à un milieu en perte de maîtrise par rapport à l'évolution sociale ; au contraire, le passé est déprécié au profit du présent si cette même évolution est favorable à son groupe d'appartenance..." (M. Lipianski, 1983, p. 65).

Le témoignage oral est aussi influencé par le chercheur, d'abord dans le choix de son échantillonnage, puis dans le déroulement de l'entrevue, par sa seule présence ou par le type d'entretien : directive, semi-directive ou libre. Ne sont pas à négliger, non plus, le travail de transcription et la structuration des informations contenues dans le témoignage. Mais en ce qui nous concerne, c'est la traduction en français du discours initial qui était en wolof qui a posé le plus de problèmes ⁽¹⁵⁾.

C'est donc en étant à l'affût de tous les facteurs de distorsions qui pourraient mener à des mésinterprétations que je pratiquerai une analyse de contenu de mon corpus. Je reproduis intégralement ici la démarche d'analyse proposée par Poirier et Al. (1983, p. 202).

- 1re démarche : pré-analyse : lecture avec annotation,
- 2e démarche : clarification du corpus avec l'élaboration de profils personnels,
- 3e démarche : clarification du corpus par l'établissement d'un lexique thésaurus,
- 4e phase de travail : organisation du corpus par les grilles d'analyse,
- 5e phase de travail : l'organisation et le traitement catégoriel du texte,
- 6e phase : sommation des récits, l'analyse horizontale,
- 7e phase : (facultative) analyse quantitative,
- 8e phase : montage - synthèse

¹⁵ Deux récits étaient initialement en wolof : celui de Mmes Thioumbé Samb et Arame Diéne.

- 9e phase : typologie des auteurs de récits de vie,
- 10e phase : contrôle de l'enquête,
- 11e phase : interprétations et commentaires.

Après avoir mis "en évidence les constantes des récits, les régularités qui constituent le fonds commun aux réponses des sujets" (Poirier et Al, 1983 p. 150), je serai en mesure de confronter les informations obtenues aux informations issues des pratiques au Sénégal.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

**LES RECITS DE VIE
ET/OU DE PRATIQUES**

CODESRA - BIBLIOTHEQUE

FICHE SIGNALÉTIQUE/OU PROFIL PERSONNEL DE L'AUTEURE

NOM : FAYE épouse DIOP
 PRENOM : Caroline
 DATE ET LIEU DE NAISSANCE : Le 11 Juillet 1923 à Foundiougne
 PROFESSION : Institutrice
 NIVEAU D'INSTRUCTION : Diplômée de l'Ecole Normale des Jeunes Filles de Rufisque
 ETHNIE/ORIGINE : Serer
 ÉDUCATION FAMILIALE : Au sein d'une famille très élargie
 PROFESSION DES PARENTS : Père Comptable - Conseiller Politique Général, Mère au foyer
 SITUATION DE FAMILLE : Veuve depuis 1967. Ne sais jamais remariée. Mère d'un enfant
 LE CONJOINT : Député Demba DIOP, assassiné pendant la campagne électorale de 1967
 LIEU DE RESIDENCE ACTUELLE : Fann Résidence
 ACTIVITES :

- S'est engagée en politique en 1945
- 1ère femme Députée en 1963. Elle a eut dix (10) mandats à l'Assemblée Nationale
- En 1964, elle crée le Conseil National des Femmes du Parti
- Membre du Bureau Politique du Parti Socialiste
- Vice-Présidente de l'Assemblée Nationale
- Secrétaire Générale Adjointe de la Panafricaine des femmes depuis 1964
- Vice-Présidente International Socialiste
- Ministre de la Condition Féminine de 1978 à 1980

Décédée le 29 Juillet 1992 à Dakar

L'entrevue s'est déroulée durant la journée du 09 Janvier 1991 à son domicile
 La narratrice (n) Awa Kane

ENTRETIEN AVEC Mme CAROLINE FAYE/VEUVE DEMBA DIOP (Narratrice : N)

n : Si je demandais à Mme Caroline Diop de me raconter sa vie.

N : Oh, ce ne serait pas trop difficile, mais c'est le temps qui nous manquerait, tant c'est riche en événements. Mais seulement, nous pouvons commencer au sortir de l'Ecole normale en 1945 comme institutrice. C'est à ce moment qu'a commencé à se dessiner la vraie vie d'éducatrice, d'éducatrice sous toutes ses formes ! Puisqu'affectée à Louga, j'ai continué ma formation dans la vie, la vie sociale, la vie politique, la vie économique. J'ai senti le besoin de continuer à m'instruire auprès des femmes, auprès des mères. Car de notre temps, il ne s'agissait pas seulement d'inscrire les enfants, il fallait aussi les éduquer. Et comme de notre temps les 4 années que nous avons passées à l'Ecole normale ont été très riches non seulement nous étions formées pour l'enseignement, mais aussi pour être mère, la femme. Et déjà, nous traitions et nous nous activions pour être de vraies ménagères plus tard, de vraies femmes d'intérieur. Nous étions parmi les premières qu'on pouvait appeler élite. Alors ça demandait des qualités, et mon dieu ! notre directrice d'école, Mme Germaine le Golf qui était, qui avait beaucoup d'amour pour les africaines ne nous a pas ménagées. Hum, elle nous a permis de nous imprégner de qualités de futures pionnières. Et mon dieu ! nous sommes sorties, pas seulement avec des bagages intellectuels, mais aussi des bagages moraux. Et c'est ainsi que je suis allée à Louga fraîchement sortie de l'Ecole normale et j'ai trouvé un encadrement, un encadrement digne et j'allais dire presque parfait. Et j'ai rencontré un homme comme Sadjì Abdoulaye ! l'écrivain qui était Inspecteur de l'enseignement de l'époque. Et qui m'a prise en considération, c'est là où j'ai fait mes premiers pas politiques. Bien sûr je suis née d'une famille politique, mon père était parmi les premiers conseillers généraux de l'époque. Il était au Sine Saloum, à Koungheul. Et ça m'a permis d'aimer la politique, j'allais dire, j'étais pré-destinée.

Puisque déjà je commençais à m'intégrer au milieu des mamans, à créer une fraternité entre les femmes, à demander à mes soeurs d'alors de ne pas abandonner leurs enfants, et déjà de les charger de qualités qui devraient leur permettre d'aborder le souhait que nous avions de pouvoir être indépendantes. Il fallait donc que les femmes se préparent à de nouvelles responsabilités. C'est comme ça qu'a débuté à Louga mon intégration à des comités. Mais toujours, je vous dis, déjà préparée par mon père et ma mère, mais aussi imprégnée par l'enseignement que nous fournissaient alors nos précepteurs comme Sadjî Abdoulaye et tant d'autres.

n : Vous avez dit tout à l'heure que Sadjî Abdoulaye vous a beaucoup prise en considération, qu'entendez-vous par là ?

N : M'a beaucoup prise en considération parce que nous venions de sortir de l'Ecole normale, c'était les premières institutrices, peut-être c'était la 3e promotion et je n'ai pas... j'ai trouvé en lui un guide. Puisque c'était pas facile de trouver à ce moment là des gens qui acceptaient que des femmes puissent déjà avoir, je ne dis pas même, je ne dis pas des ambitions, mais prétendre pouvoir éduquer, prétendre pouvoir s'intégrer dans le milieu des hommes. Nous étions les premières ! Et du tout, c'était pas facile. Dès notre sortie quand nous avons voulu nous moderniser, essayer de faire de telle sorte que dans nos ménages nous ayons quelques principaux matériels, aussitôt tout le monde nous a appelé "frigidaires" en disant que dès notre sortie, nous voulons avoir des frigidaires (rires), nous voulions avoir, je ne sais pas... (rires). Déjà à cette époque-là le frigidaire, c'était quelque chose d'extraordinaire. Tous les ménages ne pouvaient pas l'avoir, étant donné que sorties de l'EN où nous avons comme je vous l'ai dit, à l'EN nous avons des heures de cuisine, de ménage et nous avons une salle qui était une case, nous y passions à tour de rôle par deux, pour essayer d'aménager, d'embellir cette case comme si nous étions chez nous, hors de l'Ecole. Nous nous préparions à la vie. Donc nous sentions le besoin de qualité, de matériel de qualité, quelque chose de moderne plus que ce que nous avons laissé à la maison avant d'aller à l'Ecole. Et les gens n'acceptaient pas ! Quand nous sommes sorties, on se moquait de nous en nous appelant "les frigidaires".

Parce que nous voulions des frigidaires, nous voulions peut-être le téléphone, nous voulions... (rires).

Et maintenant, mon dieu, tout le monde, même dans les cases, on trouve des frigidaires. Donc vous voyez !

Je dis que Abdoulaye Sadji m'avait prise en considération, j'étais une femme, c'était un homme très civilisé. A l'époque un homme d'avenir, quelqu'un qui avait déjà fait parler de lui, et qui n'a pas... qui m'avait permis de m'épanouir - y avait pas avec Abdoulaye Sadji de discrimination. J'étais une institutrice, y en avait pas beaucoup, j'étais la première à Louga et bon dieu il m'a prise comme... à égalité avec les hommes. C'était d'ailleurs, autre chose m'aurait rendu beaucoup plus récalcitrante parce que je me suis toujours considérée comme une femme bien sûr, mais comme égale de l'homme, même si, à ce moment, nos moeurs ne le permettaient pas. Dès que je me suis connue, j'ai dit que y a pas quelque chose qu'un homme puisse faire et que je ne puisse pas en être capable, j'ai jamais eu de complexes, j'ai jamais eu de complexes !

n : Abdoulaye Sadji était instituteur en même temps que vous ?

N : Il était d'un âge beaucoup plus avancé que moi, il était d'un grade, il était notre inspecteur. A ce moment-là, je crois qu'il était l'inspecteur régional ou il était directeur régional de Louga. En tout cas, il dirigeait les école de Louga, c'était lui le grand maître, il était le grand maître.

n : Vous avez dit que c'est avec lui que vous avez fait vos premiers pas en politique.

N : Oui mes premiers pas, puisque comme je vous dis mon père était, était un homme politique puisque c'est avec... il fait parti des 11 personnalités sénégalaises qui ont créé le BDS d'alors avec Léopold Sédar Senghor. Ils étaient onze (11) au Sénégal et mon père était de ceux-là. Donc je peux dire que c'est dans ma famille que je me suis imprégnée de la politique. Et j'ai pris ma carte lorsque je suis sortie de l'École en 1945. J'ai vécu avec ma famille, j'ai vécu la politique avec ma famille et je me suis engagée, je m'étais engagée moralement avec ma famille.

Mais pour pratiquer la politique, les débuts, c'est à Louga avec Abdoulaye Sadj, vous voyez, c'est à Louga avec Abdoulaye Sadj que j'ai commencé à concrétiser certaines activités. Avec mon père j'ai appris, j'ai aimé, je l'ai admiré mon père dans la politique. Mais mes premiers pas, c'est à Louga avec Abdoulaye Sadj.

J'ai commencé à me réunir avec les femmes comme je vous ai dit. Mes amis qui étaient avec mon père, c'était les vacances que je les retrouvais et que je les organisais. Mais à Louga, j'ai suivi les pas de certaines grandes personnalités, je vous dis, comme Abdoulaye Sadj. Il m'a imprégnée et j'ai gardé un bon souvenir de lui, comme de mon père. Mais intellectuellement, Abdoulaye m'a charmée !

n : Vous pouvez nous parler encore un peu de cette période à Louga ?

N : Ah ! mes premiers moments à Louga ! Oui je veux bien vous en parler, parce que alors le Ministre Médoune Fall, Ministre de l'Intérieur était adjoint au Préfet de Louga et c'était pendant les périodes dures de 1945 où il y avait encore la guerre et où il fallait encore faire la queue pour avoir ces fameux bons qui pouvaient servir à acheter la nourriture comme il en manquait par ce temps. Et je sais qu'en ce moment-là, il y avait la grève des chemins de fer, les agents des chemins de fer avaient fait la grève. Comme je dis, je venais de sortir de l'EN, c'était ma première année et comme on avait demandé à certains, certaines professions d'aider ces agents qui ont fait la grève, c'est-à-dire de faire la grève, je m'y suis lancée (rires) comme toute brave femme que je voulais être, je ne sais pas si je l'ai été... (rires encore). Et j'ai fait la grève pendant je crois 2 à 3 mois. Et à ce moment-là c'était pas du tout facile, parce que nous n'étions pas bien payés (rire). Et c'est pour vous dire que ça a été un grand sacrifice mais un sacrifice qui a payé ! Et je sais que c'est une ville, Louga c'est un... c'est un département qui vous pénètre, dont vous êtes attachés parce que c'est, c'est un département, une ville de culture d'abord, et que les gens ne savent pas tellement. La preuve est que beaucoup de jeunes se sont organisés un peu sur le plan des théâtres, sur le plan de...

Et c'est une ville qui aime les traditions, donc qui a voulu garder certaines richesses, richesses intellectuelles, richesses de nos traditions. Vous pouvez aller à Louga, et c'est un enrichissement pour la ville. J'ai gardé de Louga un grand souvenir parce que j'ai pu pénétrer les femmes. Quand j'y étais, j'ai trouvé des amies, j'ai trouvé parmi les hommes un soutien, et des exemples, des exemples, des exemples qui vous ont forgé pour la vie, la lucidité, la solidarité, l'amour du prochain. Et c'est pourquoi je dis que, dans ma vie, Louga m'a beaucoup manqué. Je n'en parle pas souvent, je n'en parle pas souvent, mais dans mes écrits j'aime toujours évoquer ces moments que j'ai faits à Louga. Parce que j'ai pas dans ma carrière administrative, je n'ai pas tellement tourné. J'ai fait Louga, Thiès, Mbour. Pour vous dire que j'ai été dans les villes que j'ai aimées et c'est après que j'ai été affectée à Dakar par l'administration. J'ai fait Joal, je suis née à Foundiougne, Fatick où sont nés mes frères et soeurs ; de Fatick à Koungheul et de Koungheul en Casamance où mon père est mort. Et les casamançais n'ont pas voulu qu'on l'enterre ailleurs qu'en Casamance. Ils n'ont pas voulu, c'était pour eux le PATERS HUMU GRANDI : le grand homme. Et ils ont acheté sa terre pour l'enterrer là-bas. Nous n'avons pas voulu ne pas leur rendre cet homme qu'ils ont aimé. Et maintenant chaque année, nous allons en Casamance pour nous recueillir sur sa tombe ; alors que ma mère est enterrée ici à Dakar. Chaque année, y a deux groupes, les uns vont là-bas en Casamance, les autres restent ici à Dakar. Silence.

n : Quelle fonction occupait votre père (sa profession) ?

N : Mon père était commerçant, il a été d'abord comptable du temps des agents commerciaux comme par exemple du temps de chez VEZIA, de chez SOUKAY. Il a travaillé pendant longtemps chez SOUKAY comme comptable avant d'être affecté de Fatick à Koungheul où il a changé pour aller à la SCOA. Et vous savez ces grands cadres, ils se sont presque formés eux-mêmes. Bien sûr il a été... après l'école primaire il a fait Saint-Louis et il est parti bien armé sur le plan comptabilité et c'est cette fonction qu'il a occupé.

Et bien sûr après il s'est engagé dans la politique et comme je le dis, il a fait partie des premiers conseillers généraux de l'époque avant qu'il y ait les... ce nombre important de députés. Et ensuite quand même après avoir quitté le Conseil Général, il a été engagé dans le Conseil... je sais pas comment on l'appelle encore... Oh je me rappellerai durant la causerie. Il est mort en Casamance alors qu'il était à la retraite et était engagé à la Chambre de Commerce. Silence.

n : Vous avez parlé tout-à-l'heure durant votre séjour à Louga de vos rapports avec les femmes. Quelles sortes de rapports aviez-vous ?

N : Vous savez, comme je dis des rapports de solidarité fraternelle. En ce moment-là, les femmes avaient besoin quand même, déjà à cette époque, je vous ai dit qu'étant institutrice, les gens ne se souciaient pas tellement des études de leurs enfants parce que c'était le moment où l'école n'était pas encore ressentie comme un besoin, comme une obligation. Et c'est à ce moment qu'il fallait déjà jouer sur la conscience des femmes, la reconversion des mentalités pour qu'elles sachent que l'instruction est obligatoire et l'éducation aussi. Et qu'il revenait aux parents de s'organiser pour prendre en charge un peu l'éducation de leur enfant. C'est-à-dire ne pas seulement les laisser entre les mains des maîtres. Ils avaient confiance bien sûr parce que... je dis qu'il fallait se reconvertir, mais c'est vis-à-vis de l'École parce qu'en ce moment plus tôt, les parents se chargeaient de l'éducation de leurs enfants. Du côté de Saint-Louis, du côté de Joal, c'était au contraire une éducation pure et dure et une fois que les maîtres ont pris possession de leurs responsabilités de maître, il fallait aussi allier les deux éducations. Ne pas seulement laisser l'enfant entre les mains du maître qui devait le forger, mais aussi prendre en considération la surveillance que devait apporter la maman. Il fallait que les deux (2) puissent se compléter. L'un ne devait pas totalement se décharger sur l'autre, parce qu'il y a réussite c'est peut-être le maître, mais quand il y a échec, c'est aussi le maître. Et c'est très important que nous puissions pénétrer dans la famille, nous connaître, nous estimer puisque nous avons la garde des enfants.

Il fallait aussi qu'il y ait la responsabilité parce qu'après l'école l'enfant rejoint sa famille. Donc les deux (2) partenaires devaient s'entraider, se connaître, pour pouvoir justement tous les deux orienter, faire que l'enfant ait une meilleure orientation. Il fallait pas seulement après l'école que l'enfant soit dans la rue, l'enfant devait bien sûr pouvoir s'amuser mais connaître aussi ses devoirs vis-à-vis de ses parents. Et c'est comme ça que nous arrivions à nous rencontrer pour parler de nos devoirs réciproques. Et c'est là où est née quand même une amitié. On pouvait dire telle famille parce qu'il y a des parents qui viennent chaque fois, plusieurs fois, chaque semaine ou tous les quinze jours, pour venir s'enquérir des nouvelles de leurs enfants. Est-ce que l'enfant travaille ? Comment il se comporte ? pendant que d'autres s'en moquent. Et c'est ça qu'il fallait éviter. Il fallait que les parents puissent aussi s'imprégner du travail de leurs enfants. Parce que bien sûr, ceux qui réussissent le mieux, c'est ceux dont les parents font leur devoir aussi de continuer l'éducation dans la famille, au lieu de les jeter dans la rue après l'école.

n : Vous parlez beaucoup de la famille, après votre famille parentale, pouvez-vous nous parler de votre famille à vous ?

N : Oui j'ai une famille.

n : Vous êtes la veuve du Député Demba Diop. Comment s'est faite votre rencontre ?

N : Mon mari était à Thiès comme surveillant général d'une école et j'habitais Thiès aussi comme institutrice. J'étais d'ailleurs mariée avec un autre homme qui travaillait aux chemins de fer et qui s'appelait Abdoulaye Sy. C'était un de vos parents toucouleurs, comme Demba Diop d'ailleurs. Ca n'a pas été long notre mariage peut-être 3 ans, je me rappelle. Et c'est après que j'ai rencontré Demba Diop, nous étions de la même promotion et nous nous sommes aussitôt aimés vraiment. C'était un homme extraordinaire, un homme extraordinaire... Oui nous nous sommes compris, nous étions deux instituteurs. Et nous nous sommes mariés à Thiès en 1951. C'est après que nous avons... que des parents sont venus nous voir à Thiès pour nous demander d'aller à Mbour.

Il ne faisait pas de la politique, c'était un sportif. Au départ il n'aimait pas la politique, il aimait la jeunesse, il aimait le sport. Il avait souhaité être militaire, mais comme il était le seul garçon de sa famille - comme toujours les gens pensent tellement à leur famille - il a préféré s'orienter vers l'enseignement parce que les études n'étaient pas trop longues. Et c'est comme ça que je l'ai rencontré à Thiès et que nous nous sommes retrouvés comme mari et femme. Ca s'est très bien passé vraiment, j'ai eu avec lui des moments, des moments extraordinaires de bonheur. Nous nous sommes complétés, nous nous sommes complétés. Nous nous sommes aimés et nous avons le même destin, le même destin, enseignants-éducateurs. Et ensuite je l'ai orienté vers la politique, c'est moi qui l'ai orienté vers la politique, c'est moi qui l'ai orienté vers la politique parce qu'il n'aimait pas, il n'aimait pas. Ensuite il m'a suivie, il m'a suivie, il m'a suivie et il a eu beaucoup d'amis pourtant dans la politique, il a été estimé, il a été aimé. Il a eu beaucoup, beaucoup d'amis. Mais le destin a frappé, le destin a frappé et ce qui est arrivé est arrivé. (Moment d'intense émotion). Pause.

Nous avons alors été des députés (le couple). D'abord c'est lui qui a été député avant moi, bien que je l'aie formé (éclats de rires). Il a eu la malchance d'être député avant moi. Mais ensuite il a été ministre et retourné à l'Assemblée nationale, Maire de Mbour, Président du Groupe parlementaire. Il a eu une ascension assez fulgurante - comme on dit dans nos traditions qu'il ne faut pas avoir tous les honneurs avant 40 ans, ça ne porte pas bonheur, hum. J'ai fini par y croire.

n : Il est mort avant 40 ans ?

N : Oui il est mort il n'avait pas 40 ans. Il est de 1927 de mai, il est mort dans sa quarantième année, il est mort dans sa quarantième année !

n : C'est sa photo là ? (Dans le salon)

N : Non, là c'est le Président Abdou Diouf étant jeune. Ses photos à lui je les ai à Mbour, c'est là-bas que je les ai exposées chez lui et j'en ai dans ma chambre.

n : Et vos enfants ?

N : J'ai eu une seule fille, qui n'est pas de lui d'ailleurs. J'ai une fille qui est là qui a des enfants. Trois filles et un garçon. C'est encore des enfants de père toucouleur. C'est des LY. Ma fille a quatre enfants. J'élève ses enfants. La plus grande est en France où elle poursuit ses études et les autres sont ici avec moi.

n : Et votre carrière politique ?

N : Oui comme j'ai dit tout au début, c'est en 1945 que je me suis engagée dans la politique. Mais c'est en 1963, presque 15 ans après que j'ai eu des responsabilités politiques. Puisque j'ai été choisie en 1963 pour être la première femme députée du Sénégal. Ca a été un moment dur. Parce que je ne pouvais pas penser que seule, je pouvais être la responsable de milliers de femmes au Sénégal. Je ne peux pas dire que je l'ai cherché, mais le sort en était jeté. Et je ne peux pas dire que ce côté-là j'ai eu des difficultés majeures. Au début bien sûr beaucoup de femmes souhaitaient être à ma place. Puisque beaucoup de cadres étaient à Dakar et que moi je venais de la brousse (rires), je venais de Mbour ! En ce moment-là, tout le monde pensait que c'était les grandes villes (4 communes) qui devaient se servir avant les autres. Or il faut dire que les problèmes se situaient dans les départements, où il fallait travailler à l'éducation des femmes et des hommes. Beaucoup d'avantages étaient dans les villes où les femmes étaient choyées, elles ne savaient pas tellement la souffrance qui régnait dans nos zones rurales qu'on appelait avant la brousse. Et il fallait de grands sacrifices, il fallait une grande élévation d'âme pour pouvoir accepter d'aller vers ceux qui souffrent vers ceux qui ne comprenaient pas, vers celles qui n'avaient pas pu accéder à l'Ecole, celles qui n'avaient pas accédé au modernisme, qui ne pouvaient pas trouver de lumière, d'eau, et qui se sentaient pourtant sénégalaises. Nous, nous avons vécu ces moments avec celles qui souffraient. Et les femmes des villes ne pouvaient pas connaître tous ces problèmes. Et souvent, elles pensaient que tout devait venir d'elles.

Et comme je disais pour mon mari - qui a eu la malchance - je ne peux pas dire que j'ai eu la malchance, mais j'ai eu cette grande responsabilité. Je n'ai pas eu trop de difficultés parce que comme je disais, après un contact permanent, une meilleure connaissance des unes et des autres, nous avons pu nous comprendre. Et durant les dix (10) mandats, les 10 années que j'ai été seule députée à l'Assemblée, je ne me sentais plus seule députée. A un moment donné, je pensais qu'il y avait des millions de femmes députées tellement elles étaient proches de moi, tellement elles m'ont aidé, tellement elles ont été solidaires avec moi. Tant lorsque j'ai eu certains problèmes de la vie, que lorsqu'il me fallait les défendre. Et j'ai de mauvais souvenirs bien sûr. Le plus mauvais est la mort de mon mari - mais j'ai aussi beaucoup de bons souvenirs de mes soeurs sénégalaises. Et pas plus tard qu'il y a un mois lorsque j'ai été invitée en Allemagne pour parler du processus politique de la femme africaine, lorsqu'on m'a demandé si entre femmes y avait une solidarité. Quand je me suis rappelé les durs moments de mon deuil, quand je me suis rappelé le courage que m'ont donné les femmes à continuer le combat, quand je me suis rappelé comment les femmes ont partagé ma douleur, j'ai bien dit qu'il y avait une solidarité féminine. Elle n'est peut-être pas permanente, mais elle existe, car moi j'ai été soutenue par les femmes sénégalaises, par les femmes africaines. S'il n'y avait pas ce soutien, je n'aurais jamais été capable de continuer jusqu'ici. C'est pour vous dire que, j'ai lutté dans la politique avec les femmes et nous avons beaucoup de succès parce que vous pouvez vous rappeler que dans les temps, les femmes qui faisaient de la politique, c'était presque seulement des analphabètes et à ce moment, elles étaient exploitées, elles servaient de masses électorales, elles servaient d'escaliers pour les hommes. On leur demandait de s'organiser sur le plan folklorique pour animer les fêtes politiques. Et c'est quand même en 1957 que nous avons dit "y en a assez, y en a assez ! Il faut que les partis puissent maintenant commencer à penser aux devoirs qui incombent à la femme, qui doit aussi être une citoyenne à part entière." Et nous avons dénoncé le fait que nous n'étions pas intégrées dans les décisions politiques de nos partis, que nous n'étions pas conviées aux réunions importantes de nos partis. Et c'est à ce moment qu'on a commencé à y penser.

C'est dommage que des femmes ont emporté une revue que l'on appelait "Sénégal d'aujourd'hui". Où montée à la tribune au congrès de 1957, je dirigeais la délégation de Mbour, en ce moment j'étais pas députée - je demandais au congrès de nous aider à obtenir un code de la famille, en 1957. Et je me retrouve ici sur la tribune, la photo dans la revue et le reportage de mon discours - y des choses qu'on oublie - je savais que j'avais demandé ça, mais en avoir encore la preuve. Quand j'ai fouillé dans mes papiers l'autre jour et que j'ai trouvé tous les éléments, c'est à ce moment qu'on se rend compte de son oeuvre et c'est très important les archives. Les femmes ont emporté cette revue. Et je disais que c'est à partir de 1957 que nous avons demandé que l'on puisse maintenant s'occuper un peu de l'organisation de la femme. Et je vois sur la revue Mme Dieynaba Wellé, Mme Awa Dia Thiam. En 1957, chacune avait son objectif donc déjà très tôt, nous avons un idéal que nous avons poursuivi. Et c'est en 1963 que j'ai été choisie députée du Sénégal. Il fallait donc à partir de maintenant organiser les femmes autour d'objectifs précis. Le 14 juin 1964 à Thiès, nous avons créé le Conseil national des femmes du parti. Et là aussi, c'est mon mari Demba Diop qui était chargé de la relation du Parti avec les femmes. Et nous avons fait un congrès pour l'organisation des femmes au sein du Parti. Et c'est là où les femmes m'ont choisie pour être la présidente de ce mouvement. Avec statuts, règlement intérieur programme d'action. Et partant de ce jour, nous avons une base de travail. Toutes les femmes du parti se sont retrouvées au sein de ce mouvement. Et nous avons été, il faut le dire, le fer de lance du parti. Le parti nous a aidé à nous organiser. J'ai été aussi membre du Bureau politique pour défendre nos options. J'étais parfois désagréable, j'ai pas toujours un bon caractère, mais il fallait. Seule femme au milieu des hommes et avec cette idée qu'a l'homme de considérer toujours la femme comme mineure, il fallait se défendre. Lorsqu'on a le devoir de défendre tout un peuple, la majorité du peuple et que on est sûre qu'on n'est ni la plus intelligente, ni la plus instruite, que souvent certaines protestaient pour dire elle n'est pas instruite, j'étais primaire (rires), j'avais pas fait des études universitaires. Mais pour défendre les problèmes des femmes, il faut une dignité, une détermination, une lucidité, savoir de quoi on parle.

On n'a pas besoin d'avoir des diplômes. Pour défendre il faut être engagée pour un idéal, un programme. Et avoir le soutien de celles pour qui vous luttez. Je peux pas dire que je n'ai pas réussi parce au moment où j'avais toute cette responsabilité la masse des femmes qui avait accepté de lutter dans les partis n'était que des analphabètes. Combattre dans un parti, ça demande des sacrifices, c'est pas aussi facile que les gens le pensent. On n'est pas aussitôt accueilli à bras ouverts, il faut se frayer le chemin, il faut accepter de se battre. Aucun droit n'est donné sur un plateau d'argent. Il faut gagner ses droits et lorsqu'on réclame ses droits, il faut connaître ses devoirs. Lorsque j'ai été bien sûr Ministre de l'action sociale, j'ai pas eu le temps de faire un travail dont je pourrais vous parler. Je suis restée peut-être deux, trois ans avant d'être versée comme Ministre déléguée auprès du Premier ministre. En tant que Ministre, je n'ai pas fait grand chose, mais toute ma carrière je l'ai faite..., toute ma vie, je l'ai consacrée aux femmes du pays. Et quand je dis qu'aujourd'hui nous sommes 13 à 14 femmes députées à l'Assemblée nationale alors que lorsque j'étais seule et que je combattais pour en avoir d'autres, souvent on me tirait quelque part pour me dire "attention, vous souhaitez être plusieurs à l'Assemblée nationale mais quand les autres viendront, vous serez leur ennemie". Et je disais ça ne fait rien ! Moi, je sais ce que j'ai enduré à l'Assemblée nationale comme seule femme et je crois que lorsque mes soeurs me relèveront, je ne baisserai pas la tête, je serai fière de les avoir représentées. Je souhaite maintenant que d'autres puissent venir parce que j'ai fait passer des lois et des lois dures. Parce que lorsqu'on votait à l'Assemblée, le Code de la famille, lorsqu'en Commission nous étudions le Code de la famille, j'étais seule, j'étais seule. Inutile de vous dire ce que j'ai enduré. A un moment donné, j'éclatais en larmes, je n'avais plus d'autres moyens de me défendre (rires). Et souvent le Président Abdou Diouf me dit "quand vous ferez vos mémoires, je crois que ce serait un document très riche", y a des choses qu'on ne peut pas dire, mais je me suis pas enrichie (financièrement) en politique hein. J'en suis sortie sans maison, je n'ai même pas où loger parce que de notre temps, ce que nous avions, le peu que nous avions n'était pas destiné à notre famille, mais à aider, à aider ceux que nous étions chargées de défendre et qui pouvaient souffrir.

Ma maison était la maison de toutes les femmes, toutes les femmes, je ne gardais rien du tout, je pouvais pas. Je pouvais pas garder de l'argent pendant que d'autres souffrent, manger à midi pendant que d'autres n'en avaient pas, m'enrichir sur le dos du peuple, j'ai pas pu*. Cette maison est une maison du gouvernement, à plusieurs reprises on m'a demandé de sortir, j'ai... (émotion). Y a des choses qu'on peut pas dire, y a des choses qu'on peut pas dire. Silence. Mon mari a été assassiné, j'ai pas reçu un seul centime du gouvernement, rien... Je n'ai rien gardé, j'ai combattu pour l'intérêt des femmes, pour l'intérêt de mon peuple, de mon pays, pour l'Afrique. Puisque j'ai dirigé le mouvement dont je viens de vous parler pendant 18 ans. Et j'ai été Secrétaire générale de la Panafricaine des femmes pendant 18 ans aussi*, la première adjointe de l'organisation des femmes africaines au moment où les pays ne s'entendaient pas, Algérie-Sénégal en lutte, Guinée-Sénégal en lutte, et d'autres pays, et d'autres pays. Et qu'il fallait aller dans ces mouvements, dans ces organisations pour défendre les options de son pays. C'était pas facile. Nous, on n'a pas eu une vie facile. Nous, on n'a pas eu une vie facile. Nous étions chargées d'enraciner l'indépendance de notre pays. D'ailleurs, d'abord de nous battre pour gagner notre indépendance et ensuite d'ériger notre pays en pays démocratique, en pays digne au moment où le colonialisme n'acceptait pas de permettre cette souveraineté sans laquelle un peuple ne peut pas se réclamer digne. Et je me rappelle que lorsque j'étais institutrice et que j'avais un Inspecteur blanc qui venait me surprendre dans ma classe, pour me ridiculiser, je le renvoyais, je refusais. Je n'acceptais pas qu'il vienne me narguer ou me traumatiser, je refusais de le recevoir. Et c'est en 1962 que j'ai passé l'examen pédagogique, le CAP et c'est un africain, M. Diack qui me l'a fait passer, j'ai renvoyé mon inspecteur à plusieurs reprises. Et je me suis battue sur tous les fronts. Ca n'a pas été une vie facile. Caroline Diop... Président Senghor tapait sur la table quelques fois pour dire "Caroline Diop n'est pas le Président de la République." (Rires).

Et il m'appelait passionnaria parce que j'avais des idées tout autres bien souvent. Et je me rappelle toujours, à l'Assemblée nationale, quand mon mari a voté à une loi, pour une loi : oui, et moi je me suis levée pour voter : Non ; le Président Lamine Guèye a dit voilà une famille déjà désunie (rires). Vous voyez . Mais quand même au niveau du mouvement national des femmes, nous avons fait un bon travail, un bon travail.

Et nous sommes arrivées - à animer le parti bien sûr - mais à être aussi un mouvement qui a stimulé les autres mouvements du Sénégal. Même quand ils disent le mouvement n'a rien fait et qu'elles veulent faire mieux, c'est déjà... le mouvement a déjà gagné. Il est né, les femmes sont en train de se reconvertir, de mieux comprendre leurs droits. Si les autres sont pressées, elles ne font pas partie du mouvement, qu'ils trouvent que le mouvement n'a rien fait et qu'il faut mieux faire, qu'elles doivent mieux faire, c'est déjà une chance. Puisque de pouvoir servir d'escalier ou de stimulateur, mais c'est déjà un gain. Et nous avons beaucoup fait, nous avons beaucoup fait, nous avons beaucoup fait ! Quand au Sénégal, on peut maintenant avoir des femmes analphabètes qui puissent organiser leurs soeurs qui puissent comprendre, que leur rôle est de s'imprégner des problèmes du Sénégal, des problèmes de leur famille, qu'elles n'ont plus le complexe de défendre leurs droits devant les hommes. Que des femmes analphabètes puissent accéder à une assemblée même si elle est populaire pour poser leurs problèmes et en parler, je crois que c'est, c'est, c'est pas mal ! d'accord on dit qu'elles sont analphabètes, heu si on avait fait les études dans nos langues. Heureusement que ceux avec qui elles s'expriment, devant qui elles s'expriment sont des sénégalais qui comprennent le wolof. Il faudrait que les cadres intellectuels s'intéressent au sort du pays. Ces femmes qui ont gravi les marches de l'Assemblée nationale, ce sont celles-là qui défendent les droits de la femme depuis 20 ans, qui ont accepté d'ouvrir leurs portes, qui ont accepté d'être traitées de "folkloriques".

et qui se sont quand même acharnées à continuer pas seulement, d'abord à supporter des hommes, à se battre pour les hommes, mais à un moment donné, elles ont compris qu'elles avaient aussi les capacités de défendre leurs propres droits. Et je me rappelle le Dr Samba Guèye quand il disait "Ndaw-ci dina yé sunu doff-yi rekk"¹⁾. Alors de penser que ces femmes "dina gnu yewu"²⁾! c'est ça qui peut vous aider à comprendre que les femmes que l'on traite d'analphabètes, qui n'ont pas été à l'école, n'en sont pas moins intelligentes. Ce sont nos mères qui nous ont fait naître, qui ont compris qu'il fallait que nous allions à l'école pour pouvoir mieux assurer nos droits mais qui ont assumé les leurs jusqu'au moment où leurs enfants ont grandi. Nous avons beaucoup d'hommes qui ne sont pas beaucoup plus intelligents que ces femmes-là et qui nous ont dirigés pendant très longtemps sans pouvoir aller à l'école. Là où il n'y a pas de cadres, là où les cadres intellectuelles n'ont pas senti le besoin de faire des sacrifices pour venir dire "non ce n'est pas ça, aidez les femmes". Des femmes comme Arame Diène*, comme Ndoubé Ndiaye, comme tant d'autres... ont accepté de s'intégrer dans la masse, de rassembler leurs soeurs, de leur dire "voici le chemin où il faut passer, évitez ceci, évitez cela..." et ont pris l'exemple d'autres femmes qui ont fait le sacrifice de leur vie pour que les femmes puissent atteindre peut-être pas l'égalité, mais au moins la complémentarité*. Moi qui ai approché ces femmes, qui ai fait une marche de 45 ans avec elles, je sais qu'elles ont traversé des moments très durs et qu'elles méritent une reconnaissance. Je m'oublie, je m'oublie, parce que seule je n'aurais pas pu arriver à ce que sont les femmes sénégalaises. Partout où nous allons dans le monde, les gens reconnaissent que les femmes sénégalaises sont des femmes qui ont des qualités et qui peuvent aider beaucoup d'autres sur le plan africain, sur le plan mondial. Partout où je vais, je suis accueillie comme une personnalité, ce qui me fait frissonner... J'ai des amis, j'ai beaucoup fait, mais j'ai pas été seule à le faire, j'ai été aidée par les soeurs sénégalaises Et c'est comme ça que lorsque nous avons compris qu'il fallait quand même pour que ça aille mieux qu'il y ait une unité des femmes. C'est alors qu'en 1971 lorsque j'ai demandé à mes soeurs de demander au parti que nous ayons une semaine chaque année pour pouvoir réfléchir à nos problèmes.

Et cette fois, pas seules en tant que parti, mais avec les autres femmes des Associations féminines parce que nous ne pouvions jamais nous retrouver ensemble, chacune tirant de son côté, ici apolitique, ici politique... Et c'est ainsi que j'ai demandé une journée nationale de la femme. Et c'est en 1971 que le Bureau politique du parti nous a accepté cela. Nous avons eu une semaine de la femme, que nous fêtons chaque année et l'apothéose devait être le 25 mars. Et depuis 1972, toutes les femmes sénégalaises, les associations féminines ont accepté de nous retrouver ensemble, pour discuter chaque année d'un thème et de proposer des solutions. De 1972 à 1978 et c'est en 1978 lorsque nous avons été nommées ministres Maïmouna Kane et moi. C'est à ce moment qu'on a institutionnalisé une quinzaine de la femme et j'ai rendu le tablier. Maïmouna Kane qui avait la Condition de la femme était chargée de l'organiser. Mais depuis 1971 que je l'avais demandé, c'est le Parti qui organisait la semaine de la femme.

n : A ce moment vous étiez Ministre ?

N : Lorsque j'ai créé cette fête avec les femmes du Parti, je n'étais pas ministre. J'étais présidente du mouvement des femmes, j'étais vice-présidente de l'Assemblée nationale. Et c'est en 1972 - la première journée a été fêtée en 1972 - jusqu'en 1978. C'est en 1978 que cette fête, ce travail, a été confié à Mme Maïmouna Kane qui alors a contribué et a parfait quand même, a parfait cette quinzaine de la femme au Sénégal, qui est en somme des journées où les femmes, ensemble fraternisent, qu'elles font le bilan des actions passées, qu'elles proposent au Gouvernement des solutions pour les problèmes qui sont encore cruciaux. Et c'est là où elles préparent l'avenir harmonieux de la femme. Chaque année alors on se retrouve pour le même travail et c'est ce que Mme Ndioro Ndiaye est en train de préparer en ce moment. Dans quelques jours commence la quinzaine de la femme. Quand même, nous avons cette joie d'avoir été quand même l'auteur de ce sage concert (rires).

n : Mme Diop aujourd'hui vous n'êtes plus dans le Gouvernement, mais vous êtes toujours dans le parti. Aujourd'hui avec plus de recul quel regard jetez-vous sur la femme et la pratique politique ?

Enfin, ce qui me choque encore, c'est que après 45 ans - parce que j'ai commencé en 1945 personnellement - nous avons encore beaucoup de problèmes. La femme n'est pas encore intégrée, elle n'est pas parvenue à être acceptée, pour prétendre s'intégrer dans les circuits du pouvoir. Elle n'est pas encore arrivée au stade des décisions. Elle n'est pas intégrée dans les décisions. Je prendrai l'exemple du Bureau politique, jusqu'ici depuis 20 ans, j'ai été la seule femme membre du Bureau politique et à ce jour, il n'y a qu'une seule femme membre du Bureau politique. Elle y est encore comme observatrice. Mais, elle est membre du Bureau politique et il y a un homme qui est chargé des relations avec son mouvement (c'est le mouvement national des femmes du Sénégal), alors qu'elle représente le mouvement dans le Bureau politique, il y a un homme qui est au-dessus d'elle et qui est en relation entre le Bureau politique et le mouvement des femmes. C'est un exemple parmi d'autres. Même dans le Gouvernement, je pense qu'il y a des femmes capables d'avoir d'autres postes qui ne soient pas les postes sociaux. Je viens de l'Australie où une femme est Ministre de la défense. J'ai été en Allemagne, et une femme du Mali, un Ministre femme était déléguée à la réunion d'Allemagne, elle est Ministre de la Fonction publique, de l'emploi et du travail. Et je pense qu'au niveau du Sénégal, il y a des femmes qui pourraient être ministre de l'éducation nationale, il y a des femmes qui feraient autant que ceux qui y sont, si ce n'est mieux. Et c'est pas difficile de le dire, je trouve qu'il nous reste encore beaucoup à faire. Mais il faut que - comme je disais au Secrétaire général du parti - il faut que les responsables qui sont désignés et qui ont des places de choix aient de l'audace, qu'elles n'aient pas le complexe. Elles sont à des places où elles peuvent aider les femmes à avancer, il faut qu'elles puissent cerner les priorités, qu'elles puissent faire le bilan, voir si ce qu'on appelle discrimination... s'il reste encore quelques séquelles, qu'est-ce qui reste. Poser les problèmes, il faut que nous ayons l'audace de poser les problèmes. Faut pas qu'on ait peur, qu'on dise que nous sommes audacieuses, ambitieuses, que nous réclamons trop. Non ! il faut que nous ayons cette mentalité de toujours chercher le parfait. Faut que nous puissions mettre en lumière l'idéal que nous nous sommes imposé. Aider les femmes à rejoindre les hommes...

Il y a beaucoup de postes où les hommes n'ont pas réussi, il faut qu'ils aient la simplicité de l'accepter et de voir si à ces places-là les femmes ne réussiraient pas. Moi je leur ai dit dans une réunion internationale, je leur ai dit que le monde est en crise, le monde est comme une voiture en panne et je leur ai dit, y a que les femmes qui pourraient dépanner cette voiture. Il faut qu'on les y intéresse. L'intelligence n'est pas seulement donnée à l'homme les femmes ont fait leurs preuves.

Faut pas que nous ayons des complexes. Et ici au niveau du Sénégal -il faut le dire - nous avons de la chance, je ne le dis pas par politique - l'homme qui est ici à la tête est prêt à aider les femmes. Mais les femmes ne se sont pas organisées pour mener cette deuxième étape. Après l'indépendance de notre pays, d'accord elles ont beaucoup fait, elles ont compté, elles se sont organisées en associations, mais y a une coordination qui ne se fait pas assez. Certaines pensent qu'il n'y a que les femmes politiques qui doivent dire ce qui va ou ce qui ne va pas. Le développement est une politique, l'économie est une politique, les affaires... La politique, qu'est-ce que c'est un moyen de... de se promouvoir. Donc même si vous ne faites pas la politique, vous souhaitez au moins que votre pays aille de l'avant, vous souhaitez que l'économie de votre pays soit en marche montante ! Vous ne faites la politique, vous souhaitez que les problèmes sociaux de votre pays se résolvent, vous ne souhaitez pas que tout tombe d'un jour à l'autre, qui est-ce qui ressentirait les conséquences ? Si ce n'est nous ! Donc la défense des intérêts revient à tout le monde. C'est pas parce que le Président Abdou Diouf est le chef, que seul, il doit être celui qui pense pour tout le monde. Il faut pouvoir l'aider, lui dire ce qui ne va pas, ce qui va, ce que nous voulons. Les femmes doivent savoir ce qui peut les aider à résoudre les problèmes de la famille, les problèmes..., leurs problèmes sociaux, ce qu'il faut pour que le Sénégal puisse sortir d'une crise, qu'elles puissent s'organiser pour se sortir d'une crise, qu'elles puissent s'organiser pour se développer. Il ne faut pas qu'on leur impose, la manière dont elles doivent faire pour arriver à s'intégrer. Quand ça ne va pas, quand elles savent qu'il y a encore de l'exploitation, qu'on les aide pas, c'est à elles à poser le problème et à dire là où ça ne va pas. Moi je... je

Je dirais que j'ai été députée ; pendant que j'ai été députée, que j'étais seule à l'Assemblée nationale, j'ai pu faire voter des lois en faveur des femmes. Mais depuis que nous sommes 14 femmes députées, je n'ai pas vu que l'on ait travaillé pour pouvoir voir ce qui ne va pas encore chez les femmes et imposer au Gouvernement des solutions !

n : Quelles sont les lois que vous avez favorisées ?

N : Je crois que le Code de la famille, comme je vous ai dit, qui est un gros morceau, parce que jusqu'ici ça pose des problèmes -les musulmans, les chefs religieux s'indignent. Et aussi la loi sur les allocations familiales et qui a eu pour résultat que les femmes puissent elles aussi recevoir les allocations au lieu que ce soit leurs maris qui les touchent. (Rires).

n : En fait, vous avez été un grand défenseur de la femme ?

N : Oui, oui, il fallait, il le fallait, et maintenant quand même je suis les choses, parfois je vois le Président Abdou Diouf - chaque fois que j'ai des suggestions, je les fais, je les dis à Ndioro Ndiaye* aussi d'ailleurs. Surtout quand même, j'ai beaucoup confiance, je crois qu'elle vient d'être nommée, y a pas très longtemps, mais je crois qu'elle a une méthode aussi, une méthode, elle a beaucoup d'organisation. Elle essaie de révolutionner un peu puisque elle a demandé pour cette année à la quinzaine de la femme de s'arrêter pour faire le bilan, et voir comment avancer, ce qui est très bien, on ne peut pas seulement s'en aller comme ça, sans savoir où l'on va. Elle prend, elle remplace une femme au niveau du gouvernement, il faudrait qu'elle puisse continuer ce qu'a fait de bien celle qu'elle a remplacée, mais qu'elle puisse aussi imprégner de son cachet ce ministère. Elle est jeune, grande intellectuelle, un grand cadre, il faut que l'on puisse aussi sentir le changement, le changement... en bien. Ah oui !

n : Si je vous demandais, êtes-vous fière de ce que vous , vous avez fait en politique ?

J'ai été fière après que je me suis arrêtée un peu... Quand j'y étais... je pensais que je n'avais pas assez fait, je pensais que je n'avais pas assez fait... Mais vous avez parlé de recul... c'est après que... que j'aie passé le flambeau, que j'ai eu le temps de voir..., que j'ai eu le temps de voir la manière de travailler de celles qui m'ont remplacée... que j'ai entendu aussi les appréciations de personnes avec qui j'ai travaillé et de celles qui m'ont vue travailler, de ceux qui m'ont vue travailler, des hommes comme des femmes, que j'ai entendu aussi les appréciations de personnalités qui m'avaient confié certaines responsabilités... j'ai commencé à... accepter que j'avais fait un peu... j'ai fait un peu quand même... Et je n'ai pas eu honte de moi, je n'ai pas eu honte de moi... ; fière ? je préfère que les autres soient fières de moi... je préfère que les autres... parce qu'un travail n'est jamais fini, n'est jamais parfait... mais il n'est jamais fini... Comme on dit, sur le métier, faut toujours revenir...

Mais je me suis arrêtée au bon moment... pour permettre aussi aux jeunes... - je dis jeunes, mais celles qui m'ont remplacée ne sont pas tellement jeunes, ne sont pas tellement jeunes, mais elles sont arrivées aussi à un moment très critique, donc qui demande une autre approche, oui qui demande une autre approche... Il y en a encore beaucoup à faire... mais il faut qu'elles soient encore beaucoup plus dynamiques, un peu plus conscientes de ce qu'il y a à faire... La manière doit changer, l'esprit doit changer... parce que j'attends plus d'elles que de moi... j'ai, j'ai beaucoup aimé mon travail et... je me suis beaucoup privée, j'ai beaucoup souffert... Ce que mes soeurs ne savent pas, que je n'étais pas dans une ambiance de fête, dans une... Là où il faut poser les problèmes. Et les problèmes qui demandent des solutions et vous semblez toujours y croire...

Et l'on a toujours pensé que si vous réussissez, c'est votre réussite à vous seule ! Qu'il fallait donc tout faire pour retarder les choses pour éviter que ce soit votre gloire... Ce qui vous pousse à vous battre, à vous battre, à vous battre... Toute une vie, quarante-cinq (45) ans sans repos, sans vacances, sans bonheur... C'est difficile... puisque les femmes y en a qui vous aident, mais vous savez... certaines petites jalousies des femmes nous retardent beaucoup. Ce qu'on pense être l'oeuvre de Caroline Diop... même si c'est l'oeuvre de Caroline Diop, c'est que le succès doit rejailir sur toutes les femmes, je pense que ça vaut le prix de l'aider.

Parce que ce qui est dommage au Sénégal, c'est que jusqu'ici on ne peut avoir un leader femme. Combien de leaders hommes nous avons ? Tous ceux qui passent devant nous sont des leaders, ils arrivent à marquer de leur sceau quelque chose, on retient d'eux quelque chose. Mais chaque fois qu'une femme doit prouver que les femmes sont capables de faire comme les hommes, au moment où elle doit arriver au sommet, on la tire par les pieds pour la jeter. Jusqu'ici au Sénégal, jusqu'ici au Sénégal, après 45 ans, après 50 ans, après 60 ans, on ne doit pas dire voici une femme qui a réussi. Pourquoi une femme ne serait pas Vice-présidente de la République ? Pourquoi les femmes ne peuvent pas approcher du pouvoir ? Elles en sont capables. Y a pas des femmes leaders au Sénégal, c'est dommage. Je peux pas dire que je sois fière de moi, je souhaite que les femmes soient fières de moi... Je lutte encore et je continue à lutter, je n'ai plus de grandes responsabilités au niveau du parti, je n'en veux plus. Si j'en voulais, je fais partie de ceux qui ont créé le parti, je fais partie de ceux qui ont aidé le Président Abdou Diouf à être ce qu'il est et il le sait. Mais j'ai beaucoup fait. Et je sais que ce n'est pas seulement lorsqu'on a des responsabilités qu'on peut encore faire quelque chose. Même en tant que simple militante on peut aider à la solution des problèmes. C'est pourquoi - j'avais vécu l'expérience avant d'être députée - et je suis revenu à mes anciens amours. Je veux reprendre le flambeau à la base avec celles qui m'avaient aidée à être ce que je suis, et ce que je suis restée. Parce que ce n'est pas la fonction qui fait la femme, ce n'est pas parce que j'ai été députée que je suis Caroline Diop, c'est pas parce que j'ai été Ministre que j'ai été Caroline Diop. Ça a été ma nature de combattre depuis ma jeunesse. Et c'est pourquoi je peux pas renoncer à ce que j'ai choisi, d'aider mes soeurs, de m'aider moi-même et d'aider mon pays. Je reste toujours sur le qui-vive !

n : Qu'est-ce qui vous a le plus marqué dans votre enfance ?

Vous savez, j'ai eu la chance dans mon enfance d'avoir jamais manqué de rien. Mes parents n'étaient pas très riches, mais ils étaient heureux. Nous avions tout ce que nous souhaitions enfants, je n'ai jamais manqué de rien. Nous avions tout ce que nous souhaitions enfants, je n'ai jamais manqué de rien et ma famille aussi. Mon père était aisé, sans être riche, vous savez. Et je n'ai jamais manqué de rien, de telle sorte que lorsque j'ai été élue, après que j'aie eu des ascensions, je ne me sentais pas transformée. J'ai grandi comme j'ai vécu jeune. Des parents, j'allais dire très dignes, qui nous ont éduqué dans la bonne voie et nous formions une famille heureuse. Personne ne nous a jamais réuni en somme pour des réconciliations comme souvent dans les familles y a de tiraillements. Nous avons vécu dans l'unité, dans l'amour, dans la fraternité. Une maman extraordinaire de générosité, un père extraordinaire de générosité. Ils nous ont marqués. Et comme ont dit "LIGUEY NDEY AGNOU DOM" (c'est l'oeuvre de la mère qui assure le viatique de l'enfant). Chaque fois que les gens disent "Ki domu Fatim Diop la, Ki domu Diène Faye la"* , rien que ça, c'est un honneur pour nous. Et le gens ont reconnu les qualités de fraternité, d'amour, de paternité,...comment mon père entourait les enfants des autres, comment ma mère éduquait les enfants des autres. Et nous avons vécu dans cette ambiance. J'ai ici, celle qui parle, c'est la soeur de mon père, elle a peut-être 87 ans, 89 ans. Elle a vécu dans une ambiance de sérénité, elle coud à la machine, elle enfile, elle lave, elle repasse, elle a 89 ans. Nous sommes... nous avons grandi dans la quiétude, dans la fraternité. Personne ne nous a jamais réconcilié avec notre père, avec notre mère, avec nos frères. Mon frère a divorcé d'avec sa femme qui est une allemande, je l'ai gardée dans la maison, elle est là. Ma fille a divorcé d'avec son mari, elle est ici avec ses enfants. Je vis dans le même lit avec ma jeune soeur qui a sept enfants, une autre soeur est à côté. Nous vivons, nous formons une famille unie. C'est cette unité que nous avons héritée dès le jeune âge et que nous avons gardée. De telle sorte que ce que je me rappelle le plus, c'est la manière dont nous a éduqué notre mère.

L'enveloppe de fraternité dans laquelle il nous a plongé et que nous avons gardé. Je n'ai jamais manqué de rien, je n'ai jamais envié personne. Et je me suffit d'une retraite, une retraite ! Je pleure pas, je ne demande à personne, je reste... je ne vis pas dans l'anonymat mais ce que j'ai me suffit, je me suffis.

n : Dans votre enfance vous viviez dans une grand concession ou vous viviez en famille juste les parents et les enfants ?

N : Non pas juste les parents et les enfants parce que ce soit ma mère comme mon père, ils élevaient des enfants d'autres, des parents qui leur apportaient, leur amenaient leurs nièces, leurs neveux. Je suis allée en Casamance pour m'incliner sur la tombe de mon père, j'ai trouvé un diola, Félix Sagna que mon père a élevé, qui nettoyait la tombe, nous sommes arrivés, nous l'avons trouvé là-bas. Mon père quand il était en Casamance a eu des amis qui lui ont confié leurs enfants. Ici dans ma maison, j'ai trois chauffeurs qui sont là - que j'avais lorsque j'étais Ministre de l'action sociale - qui étaient dans mon ministère, qui m'avaient suivie dans ma maison, qui habitaient avec moi, que je nourris, que je loge. J'ai quitté peut-être depuis 1980 ou 1983 je ne sais plus, ils sont encore là, ils habitent encore avec moi. Et quand leurs femmes viennent, elles sont là, je les nourris. C'est des qualités que j'ai hérité de mes parents. Quand je suis allée en Casamance et que j'ai trouvé que la maison de mon père que nous avons mise en location depuis 2, 3 ans, ceux qui y sont ne nous ont pas payé le loyer, et que je devais les poursuivre, une femme est venue me dire : "Ah, tu sais ton père Diène Faye, lui c'est comme ça qu'il faisait, lui, ce qui lui appartient, appartient à tout le monde. Le matin quand il se levait, il achetait du pain pour distribuer à tous les enfants du coin, et sa maison était la maison de tout le monde". Alors pour eux, ça doit continuer ! Celui qui habite ici aussi, si mon père vivait il t'aurait reçu et tu n'aurais besoin de rien payer. Alors pour eux, que je poursuive ces gens-là, c'est illogique (rires). Alors comme je vous dis, la maison de mon père c'était la maison de tout le monde. Y a une dame qui est là (dans ma maison) c'est une cousine, une cousine, elle a été élevée par mon père à Fatick et d'autres et d'autres et d'autres...

Il pouvait élever dix, sept, huit enfants. Et comme je dis, ma mère disait qu'elle ne devait manger ni le début quand on ouvre le sac de riz, les premiers dix kilos, c'est pas pour elle, le reste du sac, peut-être les 10 kilos, c'est pas pour elle aussi. Il fallait qu'elle aide les autres avec ça et ma mère avait l'habitude en plus chaque fois qu'elle faisait la cuisine de garder un plat préparé pour les étrangers qui pouvaient arriver, qui ne devaient pas arriver à la maison sans trouver à manger. Et chez moi, je n'ai jamais fermé ma porte, qui arrive peut manger à sa faim. Si vous allez à Mbour (chez elle), jusqu'ici le dimanche, y a des gens qui se font le devoir de venir passer la journée avec moi, peuvent pas me laisser seule.

n : Vous y allez chaque week-end ?

N : Chaque week-end, je suis à Mbour, je rentrais le lundi matin, mais avec les enfants qui vont à l'école et la voiture doit les amener, je suis obligée de revenir, de rentrer le dimanche. Mais là-bas chaque samedi, je peux pas me coucher avant 2 heures du matin, y a des gens qui viennent passer la journée, on fait de la nourriture pour tous ceux qui viennent et qui font partie de la famille. Et c'est... je vis dans cette ambiance et ça me va, ça me va, ça me va. J'ai tout le monde, tout ce que j'ai c'est pour ceux qui en ont besoin. Quand ils viennent et que je n'ai pas la possibilité de leur donner quelque chose, ils peuvent me croire, ils peuvent me croire. Mais j'ai vécu comme ça toute ma vie parce que j'ai hérité ça de ma famille. C'est cette fraternité, cet amour du prochain, ce sont les choses qui m'ont frappée depuis que je suis jeune et c'est le meilleur souvenir que j'ai gardé de ma famille. Quand on dit Fatim Diop (sa mère), on dit, une femme très belle, une femme très généreuse parce que... et j'ai pris la noirceur de mon père, mais ma mère est claire comme un soninké, ma mère est un peu toucouleur, ...

n : Quand vous étiez Ministre, vous partiez aussi souvent à Mbour ?

Parce que c'est Mbour mon département politique. C'est là que j'ai milité depuis 1951, depuis que j'ai quitté Louga, Thiès. Après Louga, j'ai fait la politique à Thiès. Là aussi j'ai beaucoup appris, j'habitais avec mon Oncle Adrien Senghor qui est le frère aîné du Président Senghor et qui m'a beaucoup marquée aussi. Dans mes écrits, je parle de lui comme je parle de mon père et de Sadji Abdoulaye. C'est là alors où j'ai eu la possibilité de m'approcher de Léopold Sédar Senghor et de pouvoir puiser aussi certains principes politiques. Là avec Adrien Senghor, le père de Nanette Senghor, pour lui aussi je disais un homme qui était civilisé - comme je disais de Sadji Abdoulaye - un homme civilisé. Comme nous disions "Dafa civilisé, dafa kham adina" (il est civilisé, il connaît le monde), je dirais encore plus d'Adrien Senghor. Qui alors - j'habitais sa maison mais qui n'avait pas de secrets politiques pour moi. Avec moi, il discutais des problèmes et j'étais déjà avertie et je pouvais suivre les démarches de Léopold S. Senghor, et j'ai beaucoup puisé en Adrien Senghor. J'ai quitté Thiès en 1951 - c'est à Thiès qu'est née ma fille en 1947 - et j'ai quitté Thiès pour aller à Mbour en 1951. C'est alors là que s'est forgée ma ferveur politique, c'est alors là que j'ai pu être encadrée par les femmes. C'est là où j'ai créé avec les femmes des associations féminines, c'est là où j'ai puisé mon ardeur, c'est là où j'ai puisé ma foi. Où les femmes ont accepté vraiment que nous soyons unies pour combattre. Et j'ai beaucoup d'amies à Mbour, beaucoup d'amies qui m'ont aidée parce qu'ici chaque fois que je parlais de Mbour, les femmes politiques se moquaient de moi : "elle n'a d'yeux et d'oreilles que pour Mbour, Mbour, Mbour" comme le dit Arame Diène : "Mbour, Mbour seulement !" (Rires). Mais j'ai trouvé à Mbour un terrain propice pour semer des femmes très éveillées, des femmes "gnou beugue sen bopp", des femmes "gnou amm fayda", des femmes qui ont beaucoup de solidarité, puisque jusqu'ici elles n'ont pas abandonné. Chaque personnalité jeune ou vieux qui va à Mbour pour faire de la politique, les femmes comme les hommes, la jeunesse lui disent "est-ce que guisse nga Mère-bi ? Tant que guissou lo Mère-bi, kenn dou la deuglou" (Est-ce que tu as vu la Mère ? Tant que tu n'as pas vu la Mère, personne ne t'écouterà). Même dimanche passé, je recevais quelqu'un qui est un jeune ingénieur informaticien qui est venu pour faire la politique.

Partout où il a été, les gens, la jeunesse, quand je suis arrivée, ils sont venus me voir : "Ah nous avons quelqu'un qui est venu, qui veut faire la politique. Mais nous lui avons dit que nous ne pouvons rien lui dire tant qu'il n'a pas vu la mère". J'ai dit d'accord, mais vous pouvez lui parler, ne pas voir la Mère, ça ne veut rien dire, il faut aussi que..." et ils répondent "Ah s'il ne te voit pas, nous on n'en sait rien". Je prends mes bagages pour entrer dans la voiture pour rentrer à Dakar le dimanche soir, y a des femmes qui arrivent : "Ah un tel est venu nous voir, il dit qu'il veut faire la politique, mais nous lui avons demandé est-ce qu'il t'a vue ? Est-ce qu'il est venu chez toi ?" "Oui il est venu chez moi depuis ce matin... Nous avons discuté, je vous rendrai compte après". Elles disent : "Ah s'il ne t'a pas vue, on ne peut pas travailler avec lui". Et vous voyez, c'est à Mbour que j'ai trouvé ça. Je leur ai dit j'ai abandonné, je me retire, mais je me retire et je suis obligée de tenir parce que si je me retire totalement, eux aussi ils disent "Nous laissons tomber parce que c'était pour elle que nous faisons de la politique". Bien sûr elles ont fait de la politique pour leurs problèmes, mais elles ont besoin de guide, de quelqu'un en qui elles croient. Et j'ai vécu avec elles depuis 1951, jusqu'à ce jour nous avons travaillé ensemble, ça marque ! Nous nous sommes estimées, nous nous sommes aimées, nous avons fait des sacrifices ensemble. Ce sont des gens qui n'acceptent pas que je dise "j'ai laissé" ! J'ai dit "Mais tout a une fin, je suis fatiguée" Je n'ai pas abandonné totalement, mais je ne peux plus travailler à la base, je peux plus me battre, je peux aider par mon expérience, je peux aider par mes amis, qui me sont fidèles. Mais participer comme j'ai fait ça à l'âge de 15 ans, 17 ans, j'ai dit ce n'est possible, il faut savoir comprendre, je suis vieille, je suis diabétique (rires).

n : Quel âge avez-vous ?

N : J'ai 67 ans, je suis de 1923. J'ai tellement débordé de... d'enthousiasme, de travail que maintenant ça se ressent, je le sens moi. (Apparemment elle semble avoir beaucoup plus de 67 ans, elle semble fatiguée et malade). Je sens que j'ai beaucoup fait, je sais pas si j'ai bien fait (rires) mais j'ai beaucoup fait, j'ai beaucoup fait... C'est très dur, ça a été dur.

Parce que au début, vos camarades ne vous comprennent pas, "on l'a choisie elle, mais pourquoi ?" Or il faut bien qu'on choisisse une, je n'avais pas demandé. Y avait des candidates qui ont déposé leur candidatures, moi j'ai pas demandé, j'ai pas demandé, on m'a choisie. Mais j'ai tant travaillé qu'en fin de compte, je choisissais (rires). Je pouvais être choisie, mais moi aussi j'ai pu choisir d'autres, j'ai pu choisir d'autres femmes. Mais à Mbour, c'est mon département politique. C'est là où j'ai fait les actions qui me valent aujourd'hui d'être citée. C'est là où j'ai été bien encadrée, les femmes m'ont soutenue... Mais en fin de compte j'ai pu trouver une franche collaboration de toutes les femmes sénégalaises. Vraiment je peux pas dire, telle région ne m'a pas aidée, je n'ai pas été aimée de ce côté-là ou ceci. Non, des femmes, je peux rien dire de mal, je peux rien dire de malvraiment, je peux rien dire de mal...

C'est tout-à-fait normal qu'elles veuillent aussi être à ma place, ça c'est humain. Mais pour dire que les femmes sénégalaises m'ont fait ceci, m'ont fait cela. Non, non, je n'ai pas accepter au dernier moment de me tirailler avec elles. J'ai dit après 18 années où j'ai régné - j'allais dire - chaque 3 ans on me reconduisait, personne ne pensait vouloir me disputer la responsabilité des femmes. Je leur ai dit après 18 ans, si y en a une qui veut diriger, je n'ai pas le droit de me représenter. Mais disputer un poste pour voir les femmes, ici contre Mme Caroline Diop, là avec Mme Caroline Diop, non je n'ai pas accepté. J'ai dit non, il faut savoir, il faut savoir donner le drapeau dans la dignité pour que le travail continue à se faire. Mais il faut maintenant que les femmes veuillent maintenant il faut qu'elles réfléchissent à ce qui reste, parce qu'il reste beaucoup. Il reste beaucoup, jusqu'ici nous n'avons pas des postes de décisions. Non, non, jusqu'ici le Président veut bien qu'elles se décident à savoir ce qu'elles veulent puisque j'ai vu qu'il a demandé pour ce Congrès extraordinaire du Parti socialiste que les femmes fassent un mémorandum pour se lancer maintenant dans une orientation économique mieux pensée, un développement intégré des femmes. Il a souhaité quand même une rénovation. J'espère qu'elles ont compris, j'espère qu'elles ont compris.

n : Qui sont sur ces photos que vous me montrez ? (Elle a spontanément sorti des vieilles photos).

N : Cette photo-là est de 1973, la deuxième année de la journée de la femme, cette fête que nous avons consacré à la fraternité des femmes. Alors ici vous voyez, c'est le Dr Samba Guèye qui était alors Maire de Dakar, ça c'était le Gouverneur Thierno Ndaw, ça c'est Mamadou Diop et ici c'est moi-même. Ici je découvre la plaque qui porte le nom de Madeleine Ngom (c'était l'inauguration d'une rue de Dakar qui portait désormais le nom d'une femme sénégalaise décédée). Un pionnière dans la politique. Ici à Dakar, c'est la première fois qu'une rue porte le nom d'une femme. C'est en 1973, et j'ai constaté que jusqu'ici on n'a pas une autre. Et j'ai une bonne nouvelle, il paraît qu'on est en train d'étudier la possibilité de donner une rue à Ndoumbé Ndiaye. Ndoumbé Ndiaye, c'est la première femme qui s'est lancée dans la politique. A ce moment-là, ce n'était pas facile, c'est à l'arrivée de Léopold S. Senghor dans la course. Bien sûr y avait Lamine Guèye, y avait les femmes socialistes, mais une femme qui s'est distinguée dans la politique, qui s'est décarcassée, qui a combattu comme Ndoumbé Ndiaye, c'était rare, c'était rare. Elle a frayé le chemin aux femmes que nous sommes. Alors vous voyez la masse qui est venue assister à cette fête ? Ca c'est Lamine Diack et c'est dans son quartier à Médina. Voilà Ndoumbé Ndiaye, c'est elle, alors c'était son amie intime (amie à Lamine Diack), vous voyez il peut pas retenir ses larmes (Lamine Diack) c'était sa compagne de combat depuis toujours. Ici c'est une délégation des villes jumelées, les anciens maires, ça c'était le Maire de Togo une femme. Ca c'est le Dr Cissé Dia, Président de l'Assemblée nationale, ça c'est Cléodor Sall, Chef d'Etat-major des armées, ça c'est Carvalho, ça c'est le Premier ministre d'alors Abdou Diouf (actuel Président de la République) qui est venu nous honorer parce que ce jour-là tout le monde venait. Ici c'est toujours Abdou Diouf qui vient présider une journée d'études parce que chaque année nous avons un thème de journée d'études. Le rôle de la femme, le problème des enfants, ou les problèmes. Ici Abdou Diouf en train de faire son discours. Là il nous honore beaucoup, il est en train de décorer Ndoumbé Ndiaye...

Alors je vous disais que c'est à ces journées que nous avons la chance de pouvoir nous rassembler entre femmes sans distinction de partis politiques. Et sur cette photo c'est la délégation des femmes des associations féminines que dirige Annette Mbaye. Toutes celles-ci sont des femmes qui sont venues participer à la journée d'études. Oui, en tant qu'associations féminines, les différentes associations féminines hum, hum qui ont accepté de se retrouver avec nous. Les femmes venaient de partout et nous commençons la semaine par une exposition des travaux des femmes. De toutes les régions, elles arrivaient avec leurs caisses de travaux de toutes sortes qu'on exposait à la Chambre de commerce. Ici c'est le Premier ministre mais parfois les journées d'études étaient présidées par le Président de la République lui-même. Et après quand même on a parfait l'organisation, Mme Maïmouna Kane - qui m'a succédée - a fait de son mieux quand même et jusqu'ici ça continue. Nous avons au moins cette joie de savoir que le parti a fait quelque chose, je ne l'oublie pas. C'est pourquoi je souhaite que ça aille toujours, toujours mieux. (Rires).

FIN

FICHE SIGNALÉTIQUE/OU PROFIL PERSONNEL DE L'AUTEURE

NOM : DIENE
 PRENOM : Arame
 DATE ET LIEU DE NAISSANCE : Le 05 Décembre 1926 à Dakar
 PROFESSION : Femme au foyer
 NIVEAU D'INSTRUCTION : Pas fréquentée l'Ecole Française
 ETHNIE/ORIGINE : Léboue
 EDUCATION FAMILIALE : Au sein d'une grande concession familiale
 PROFESSION DES PARENTS : Pères et oncles : notables lébous.
 Mère au foyer
 SITUATION DE FAMILLE : Divorcée. Mère d'enfants
 LE CONJOINT :
 LIEU DE RESIDENCE ACTUELLE : Vit toujours dans une grande concession
 familiale à la Médina, quartier populaire
 de Dakar
 ACTIVITES : - Députée à l'Assemblée Nationale de
 Février 1983 à 1994.
 - Présidente de l'Union Régionale des
 Femmes du Cap-Vert
 - Présidente de l'Union des Femmes
 du Sénégal

Les trois entrevues se sont déroulées durant le mois de Janvier et Février 1992 à son domicile.
 La narratrice (n) : Awa KANE

ENTRETIEN AVEC Mme ARAME DIENE (Narratrice : N)

n : Qui est Arame Diène ?

N : Ah ! Tout cela, je ne peux te le dire ! (Surprise) Silence.

n : Enfin, moi je travaille sur les femmes qui font de la politique, je veux connaître leur histoire.

N : Oui donc comme tu me l'as demandé, moi je suis entrée en politique en 1945/46. C'était le Bloc noir, le vote de Lamine Guèye et Goux. En ce moment, nous étions "Gouxistes", nous nous battions pour la Mairie de Dakar. Et quand nous étions avec Goux Alfred qui est un toubab (blanc)... parce que c'est Galandou et Lamine qui étaient là, après Galandou et Lamine, Goux était Maire ici et Lamine Guèye a posé sa candidature contre lui. Nous, nous étions avec Goux, c'était en 1948 et Dieu a voulu que Lamine et le Bloc noir gagnent les élections municipales.

Mais nous maintînmes notre position parce qu'à l'époque nos parents étaient pour Goux. Nous maintînmes cette position jusqu'à ce que Lamine Guèye allât ramener Senghor en 1948 et ils allèrent ensemble en politique. Mais cela ne nous fit pas changer d'avis, nous étions des mécontents, mais nous restions sur notre position. Lamine et Senghor étaient désormais ensemble, mais à la fin de l'année après les élections, ils se séparèrent. Senghor vint nous rejoindre sur notre position et décida d'aller avec nous. Les vieux lébous qui étaient encore là : mon grand-père Alieu Codou Diène, Ousmane Diop Coumba Pathé - qui est le père de Mamadou Diop, le Maire actuel de la ville de Dakar - El Hadj Falla Paye - le père de Badara Paye qui fut Directeur de la Foire Internationale de Dakar - El Hadj Ibrahima Diop - à l'époque c'était le Grand Serigne de Dakar - El Hadj Assane Ndoye, El Hadj Amadou Fall et Mbaye Diagne Degaye, les vieux notables, tous ces vieux valeureux qui étaient avec Goux à l'époque. Et lorsque Senghor se querella avec Lamine Guèye et se sépara de lui, il vint rejoindre ces vieux.

Les vieux notables lébous se réunirent, discutèrent avec Senghor et lui promirent de le soutenir et ils lui dirent : "si nous, nous de soutenons, tu vaincras Lamine Guèye." Parce qu'à l'époque il y avait deux sièges de députés partagés entre Senghor et Lamine Guèye, alors nous devînmes des "Senghoristes". Ici à Ndakaru, les vieux notables étaient avec Senghor, ils mirent à leur tête Mbaye Diagne Degaye, Massogui Ba, El Hadj Yakhia Diop, El Hadj Idrissa Ndoye, ces gens bien. Nous c'est Ndoumbé Ndiaye qui était notre présidente, avec Madeleine Ngom, Fatimata Diop et Penda Diakhaté, et c'est nous qui étions avec eux en plus de beaucoup d'autres femmes ici à Dakar, parce qu'à l'époque, Lamine Guèye avait une grande force. Et quand on a voté la première fois, il eut un siège de député et Senghor l'autre siège. Au prochain vote, c'était en 1951, Senghor gagna les deux sièges. Nous donnâmes un siège à Abass Guèye qui était lébou. Nous allâmes toujours ensemble et plus tard, nous fîmes une fusion. Après la fusion, on vota encore et Lamine eut un siège, ... Puis Mamadou Dia fit son entrée et Abass perdit son siège. Nous allâmes toujours avec Senghor... A l'époque, la politique était différente de celle d'aujourd'hui. Oui, en ce moment-là, s'il y a quelqu'un qui veut... ce sont ceux qui le soutiennent qui dépensent... Senghor, c'est la partialité et le nafa qui l'ont élu. Cotiser... les hommes cotisent, les femmes cotisent. Nous faisons la politique, mais la politique de la base, nous allâmes dans la brousse, chez ceux que l'on appelait les "tirailleurs". Avant il existait quatre communes : Ndakaru, Rufisque, St Louis et Gorée, les trois communes se trouvaient à Dakar et l'autre à St Louis. Senghor lui, alla dans la brousse chez ses parents les paysans et les éleveurs, et il eut une force. Aux prochaines élections, Senghor gagna. Et quand il gagna, nous étions toujours avec lui. A l'époque, il y avait que des comités. Le comité de Thieudem, le comité de Tierigne, le comité de Sandial, le comité de Gueule Tapée, les comités étaient faits suivant les "pinth" (grandes concessions familiales) à l'époque.

Nous éluâmes Ndoumbé Ndiaye comme notre présidente. Nous évoluâmes jusqu'à ce qu'on crée une Kourel (assemblée pour les hommes) et une assemblée pour les femmes. A l'époque c'était un nommé Bara Diop qui dirigeait les socialistes (SFIO), Samba Guèye lui, dirigeait le BDS.

On vota et Samba Guèye gagna parce que la force de Senghor était désormais présente ici à Dakar. Quand Samba Guèye fut élu, il fit Dakar-Banlieue parce qu'à l'époque il n'y avait pas encore d'union régionale, ni des coordinations. On nomma Ndoumbé Ndiaye présidente de Dakar-Banlieue. Moi, on me fit secrétaire politique en 1954. On créa trois sections : à la tête du première secteur on nomma Maguette Fall, à la tête du second secteur Mame Marème Kâ, le troisième secteur, c'était la banlieue à la tête de laquelle il y avait Adja Ndiaya Thiaw de Yoff. Nous évoluâmes jusqu'aux élections de l'Union régionale de Dakar, on devait alors faire des coordinations à la place des secteurs. A l'époque il y eut sept coordinations à Dakar : la 1re coordination alla de Dakar-Plateau - de la Présidence de la République - jusqu'à la maison de Serigne Abdou Aziz Sy, la 2de commença du Centre commercial Sahn jusqu'à Grand-Dakar, Ouakam, Ngor ; Yoff constituait la 3e coordination, la 4e englobait Pikine, Thiaroye et alentours, la 5e fut Rufisque, la 6e fut Bargny et alentours...

A la tête de l'Union régionale, on élut le Dr Samba Guèye et Ndoumbé Ndiaye fut la première adjointe de l'Union régionale de Dakar, Siga Sèye fut notre secrétaire administratif. A l'époque les Léna Diagne et autres n'étaient pas encore avec nous, elles étaient au PRA-Sénégal. Nous évoluâmes jusqu'à ce que les droits qu'ont le hommes commencèrent à "rentrez" au niveau des femmes...

A l'époque, on disait de nous que nous étions les "applaudisseuses", oui à l'époque l'intérêt n'existait pas encore et les intellectuelles n'étaient pas encore arrivées. A l'époque c'était nous, les "ignorants", les "nullards" qui applaudissaient, qui nous battions, nous bagarrions, recevions des insultes, jusqu'à ce que le parti fût debout ! Les hommes étaient éveillés, mais les femmes éveillées n'existaient pratiquement pas. La première femme qui perça en politique dans la région de Dakar en tant qu'intellectuelle, c'était Awa Dia Thiam, elle était la responsable de... elle fut aussi députée et Siga Sèye Coulibaly et Ramatoulaye Seck. Caroline Diop Faye elle, fut élue présidente du mouvement national des femmes, cela a coïncidé avec l'évènement de Mamadou Dia. Cela doit faire maintenant 28 ans, n'est-ce pas ?

n : Oui, c'est exact.

N : (Rires) je n'ai pas fait d'études, mais j'ai un peu de mémoire, oui j'ai de la mémoire... Donc on élut Caro présidente du Mouvement national des femmes, où nous, nous étions des membres - Ndoumbé Ndiaye était son adjointe -. Au bout de deux à trois ans, elle eut des histoires avec les hommes, on la destitua et me nomma responsable régional pendant 13 ans.

A l'époque on choisissait et on se dit comme Ndoumbé Ndiaye se chamaille toujours avec les hommes, il faut l'enlever de là... On me réveilla à 3h du matin pour m'annoncer que c'est toi qu'on a choisie comme responsable régionale de Dakar. Je l'eus pendant 13 ans sans défaut, sans problème... Nous évoluâmes jusqu'à ce que les femmes furent acceptées au sein des municipalités. Dans chaque coordination, on prit une femme et elles devinrent membres du Conseil municipal et nous évoluâmes. Mais la politique de l'époque et celle d'aujourd'hui ça fait deux parce qu'à l'époque les gens quand ils aimaient quelqu'un, ils se sacrifiaient pour lui, se dépensaient énormément pour lui et souhaitaient ardemment qu'il se hisse... actuellement les gens c'est pour leurs intérêts qu'ils vont avec quelqu'un, c'est pourquoi la politique est retardée.

Pour le parti, le militant donnait son amour, sa sueur, mais aujourd'hui le militant y vient pour avoir quelque chose. Il y a donc des gens qui donnent beaucoup au parti alors que le parti ne leur apporte rien et ceux qui ne donnent rien au parti alors que celui-ci leur apporte beaucoup. C'est ça qui existe de nos jours, c'est pourquoi il y a beaucoup de bruit. Senghor fut le Président longtemps jusqu'à ce qu'il nomme Abdou Diouf (actuel Président de la République) Secrétaire général de la Présidence - Directeur de cabinet - d'ailleurs Abdou Diouf a milité avec nous à la première coordination en même temps que Habib Thiam - actuel Premier ministre - Même Cissé Dia - ancien Président de l'Assemblée nationale - a milité chez nous...

Plus tard, Senghor dit à Abdou Diouf et à Habib Thiam d'aller militer dans leurs villes d'origine. Abdou Diouf alla à Louga pour prendre la coordination et Habib Thiam fit de même à Dagana. Nous évoluâmes, évoluâmes jusqu'à ce que Abdou laissât la coordination de Louga, mais continua de travailler avec Senghor et de militer au PS.

Il venait au Congrès et assistait à tout ce qu'organisait le parti, tout en étant poli, pudique (yarr ak téguine) et plein de bon sens. Nous le soutenmes pendant onze ans qu'il fut Premier ministre - il fut Ministre du plan, Chef de cabinet et Secrétaire général de la Présidence et enfin Premier ministre pendant 11 ans - Quand il était avec Senghor et moi avec lui, j'étais première vice-présidente du mouvement national des femmes - Parce que quand Ndoumbé Ndiaye fut destituée, le pouvoir qu'elle avait au niveau du mouvement des femmes me fut dévolu, je devins la première adjointe du mouvement et Caroline Diop en fut la présidente pendant 27 ans. Alors quand les choses évoluèrent, on dit maintenant aux gens, venez... Cette ouverture dont on parle, ça existe depuis longtemps parce que c'est l'ouverture qui a fait entrer les Abdou Diouf jusqu'à ce qu'on en arrive là aujourd'hui, c'est l'ouverture qui a aussi fait entrer les Habib Thiam, en fait c'est l'ouverture qui a fait entrer beaucoup de gens aujourd'hui. Parce que les cadres intellectuels ne se sont pas fatigués pour le parti, ce sont d'autres gens qui l'ont fabriqué... et quand l'intérêt est arrivé, les cadres sont venus s'intéresser. Mais cela ne nous a pas découragés nous continuâmes à aller avec Senghor et avec Abdou qui travailla avec le sommet du parti et la base. C'est pourquoi lorsque Senghor décida de partir, Abdou Diouf n'eut pas de difficultés parce que Senghor avait travaillé aussi la base, a travaillé le gouvernement et a travaillé aussi la population. Et quand Senghor prit la décision de partir, il nous appela, nous la collectivité léboue - c'était en 1981 - en ce temps-là c'était Momar Marème Diop le Grand Serigne de Dakar - il nous dit : "je vais abandonner parce que je suis assez âgé, j'ai plus de 70 ans et le pouvoir il ne faut pas y rester éternellement (Ngour ken douko nieud). Je pars mais je vous laisse avec un jeune aux mains propres qui est Abdou Diouf." A l'époque les gens ne le connaissaient pas et ils étaient sceptiques. Et Senghor de leur dire "pendant les 11 ans que j'ai travaillé avec lui, il a fait preuve de volonté et de (fula ak ngor). Je ne lui connais que deux milieux : d'abord son bureau à chaque fois que je l'appelle il y est, sinon sa maison et on m'y répond qu'il est en train de prier ou qu'il finit de prier.

Mais aussi quand je lui dis de faire quelque chose qui n'est finalement pas bien pour le pays, eh bien il refuse. C'est à cause de cette volonté (fula) que je sais que s'il dirige le pays, plus tard vous l'aimerez. Toutefois au début, il y aura de petites difficultés pour le pays et pourquoi cela, parce que le Sénégal n'a plus beaucoup de moyens, que nous avons beaucoup de dettes. Mais sa volonté et les contacts qu'il a à l'extérieur l'aideront à surmonter les difficultés et il réussira. Mais pendant 9 à 10 ans, ce sera très dur parce qu'il y aura la sécheresse, y aura pas de pluies, y aura rien du tout. Mais je sais que lui saura se débrouiller pour que le Sénégal ne souffre pas." Et c'est ce qui s'est passé ! Parce que dans tous les pays de la sous-région le fonctionnaires restent 3 à 4 mois sans salaires ; mais ici au Sénégal, Dieu a voulu qu'on n'ait pas encore vécu cela ici au Sénégal.

n : Lorsque Senghor vous a dit cela, il n'avait pas encore fait une déclaration officielle au peuple sénégalais ?

N : Je t'ai dit qu'il nous a appelé nous, la collectivité léboue, nous sommes allée avec Momar Marème, Grand Serigne de Dakar. Il nous a appelé en famille, discuta avec nous. Ceux qui ne savaient pas encore ne voulurent pas qu'il parte et ceux qui eux, savaient, n'y virent pas d'inconvénient parce que celui qui allait le remplacer à la tête du pays leur inspirait confiance. Mais il y avait encore ceux qui ne connaissaient pas le poids de Abdou Diouf et ne savaient pas s'il était capable de supporter le peuple.

Parce que je te dis là, il y a des personnes qui si tu allais les voir aussi ne sauraient pas...

Après le départ de Senghor dans l'honneur, Abdou Diouf prit le pays avec courage, volonté et honneur (fula, fayda ak ngor). La première chose qu'il fit c'est d'effacer la dette des paysans qui devaient pourtant à l'Etat 20 Milliards - mais ils ne pouvaient payer, ils n'en n'avaient pas les moyens - parce qu'il n'y avait pas de pluies, ni de cultures.

Il ouvrit sa maison aussi : les cadres entrèrent, les paysans, les pêcheurs, les éleveurs, les gens instruits comme les gens non instruits. Aux premières élections en 1983, quand il choisissait ses députés... si Senghor était encore là, je ne serai jamais députée, Senghor ne croit qu'aux diplômés, Abdou aussi croit aux diplômés, mais il connaît les réalités. Il a associé diplômés et réalités. Alors je suis allée le voir en tant que responsable régionale, parce qu'on ne peut prendre aucune femme en m'ignorant parce que c'est moi qui avait la région. Je lui dis : "Président de la République, j'étais venue te voir parce que j'ai entendu dire que tu vas mettre 8 femmes dans la liste des députés et je suis la responsable régionale. Quand Senghor était là, notre mouvement avait le poids pour m'élire, mais si j'avais dit que je voulais être députée, il aurait rejeté cette requête parce qu'il ne croit qu'aux diplômés, mais je sais que tu connais les réalités, et je fais partie de la "réalité léboue." Il me dit : "Si l'Union régionale te présente comme candidate alors je te prendrai sur ma liste."

A l'époque, le Sénégal faisait 8 régions - nous n'étions pas encore à 10 régions - parce que maintenant les choses évoluent, regardes la ville de Dakar faisait 7 coordinations, aujourd'hui on en est à 10. Donc les choses évoluent. Alors mon Union régionale m'investit sans problème, ils investirent mon suppléant Ramatoulaye Seck sans problème. Dieu nous rendit grâce, nous passâmes toutes les deux. Il y eut une autre femme Aïda Mbaye responsable de l'Union régionale de Tambacounda - elle était originaire de St Louis - elle aussi, comme moi, n'était pas instruite - elle fut investie par son Union régionale et ensuite élue à l'Assemblée nationale. Nous fûmes les deux ignorantes qui ne sont pas instruites, au sein de l'Assemblée nationale, mais nous n'y sommes pas insignifiantes...

En 1983, j'étais sur la liste au n° 13, et aux élections de 1988, j'occupais la 8e place sur la liste nationale. Je ne suis pas la seule personne non instruite au niveau de l'Assemblée, nous sommes deux femmes et deux hommes, nous sommes quatre, donc il me semble bien que les choses évoluent...

L'époque actuelle est dure, elle est difficile dans le monde entier. Si tu voyages à l'étranger et que tu reviennes au pays, alors là tu rends grâce à Dieu et vénère un peu plus le Sénégal parce qu'ici Dieu nous a rendu grâce (soutoura). C'est comme si, grâce à l'Islam qu'il y a ici et au nom des prières de nos aïeux que le Sénégal s'en sort.

Parce que, partout autour de nous il y a des difficultés mais nos difficultés sont moindres par rapport aux autres pays et aussi c'est moins moche ici. Et tout ça c'est parce que nous avons un Président de la République qui connaît très bien les choses de la vie, parce qu'il a gouverné, toute personne qui serait à sa place, si tu es un homme d'État le comprendrait : la conjoncture difficile, la population qui augmente, les jeunes qui grandissent. Et tout cela on doit y passer parce qu'un pays qui n'a pas des jeunes n'avancera pas, un pays qui n'a pas ses vieux n'avancerait pas, un pays qui n'a pas aussi ses femmes n'avancerait pas, un pays où il n'y a pas de savoir, des connaissances n'avancera pas, un pays qui n'a pas d'économie n'avancera pas... Mais tout cela, il faut une bonne entente, un amour du pays, qui peuvent nous aider à travailler notre pays.

Abdou Diouf lui, s'est ouvert, il a fait la démocratie, tout ce que Senghor n'acceptait pas, lui il l'a accepté. Senghor lui voulait qu'il y ait seulement deux partis, Abdou Diouf lui a tout ouvert et a déclaré : "voilà la mosquée, que celui qui peut appeler les fidèles le fasse" (rires). Mais jouer au muezzin toujours ne peut pas faire de toi un guide éclairé parce que le muezzin vient toujours après l'imam. Des partis naquirent et c'était leur droit parce que le Sénégal nous appartient à nous tous. Les leaders de l'opposition sont des enfants du Sénégal, nos neveux, nos parents, seulement c'est l'esprit qu'ils ont qui n'est pas bien.

La démocratie, ce n'est pas faire du mal, ils se chamaillent et se battent alors que chacun aurait dû travailler pour la prospérité du pays, ou travailler le pays et montrer aux gens un programme qui leur inspire confiance. Mais oeuvrer pour son pays, ce n'est ni des jets de pierres, des agressions, des maisons brûlées, ce n'est pas faire du mal, l'erreur se situe uniquement là.

Mais Abdou Diouf, lorsque Senghor le choisissait, il n'avait pas 50 ans - à ce moment-là, il n'avait pas les cheveux blancs comme aujourd'hui - il était jeune, donc il ne peut gêner les jeunes qui veulent se hisser aujourd'hui. Mais ils ne doivent pas forcer parce que si un jeune veut prendre la relève d'un vieux, il doit se comporter comme Abdou Diouf à l'époque de Senghor. Etre muet et compétent (nii tek, té di liguey), jusqu'à ce qu'on ait confiance en toi pour te donner le pouvoir, mais tu ne peux bouder jusqu'à obtenir quelque chose, cela ne sert à rien.

Mais les partis sont là et on peut même voir deux frères qui chacun milite dans un parti différent, parce que même les religions sont différentes et pourtant elles font toutes référence au même Dieu. Et seul Dieu sait ce qui va se passer demain, n'est-ce pas ? Donc tous les partis devraient s'entendre parce que nous sommes tous parents. Et chacun a quelqu'un qu'il connaît dans un parti de l'opposition et vice-versa. Et ce qu'ils doivent savoir, c'est que nous sommes tous enfants du Sénégal et devons rester unis. Et c'est ce que souhaite Abdou Diouf. Il est très éduqué et éduque bien son parti, c'est pourquoi il évite qu'il y ait des histoires au Sénégal. Toutefois, il a averti tout le monde, que toute personne qui fait des histoires sera arrêtée. Donc nous qui sommes majoritaires, nous ne nous laisserons pas arrêter en répondant aux provocations de l'opposition. Ca c'est donc ce que je sais au sujet des partis que je puisse te dire. D'autre part j'insiste encore sur le fait suivant : la politique d'hier est différente de celle d'aujourd'hui parce que les gens, c'est seulement suivant leur éveil... Nous, à l'époque où nous étions jeunes, nos parents ne voulaient pas que nous allions à l'école française, n'est-ce pas ? Mais aujourd'hui tout le monde fréquente l'école, n'est-ce pas ? Donc demain le changement ne sera que positif, nous évoluerons, nous irons de l'avant. Ce sera un Sénégal où plus tard chacun aura le savoir, tout le monde sera éveillé... Tous nos souhaits sont que - grâce à Dieu et aux prières des hommes sages - demain tous nos enfants qui sortiront de l'école puissent trouver un emploi. C'est tout ce qui nous manque. Parce que personne ne souhaite réussir alors que son enfant échoue, chacun souhaite que son enfant ait plus que soi-même. Tout père, toute mère souhaite que la réussite de leurs enfants soit plus brillante que celle qu'ils ont connue. Ce qui peut réaliser cela, c'est que nos enfants trouvent un emploi, une occupation qui leur permettrait demain d'aider et de soutenir leurs parents parce que si ton fils ne travaille pas, ta famille connaîtra des difficultés... Et c'est ce que nous vivons actuellement parce que chacun de nous a au moins un membre de sa famille dans sa propre maison qui ne travaille pas. Mais c'est la conjoncture qui est difficile - le règne de Abdou Diouf a coïncidé avec une conjoncture internationale très difficile - Mais plus tard, Dieu peut nous venir en aide, des écoles plus évoluées, des emplois plus nombreux et tous nos souhaits exaucés... Silence.

n : Vous dites que vous êtes entrée très tôt en politique, n'avez-vous pas rencontré des difficultés venant de vos parents ou de vos frères en tant que femme ?

N : Vous savez, nous, notre famille avait un caractère politique. Mon père a été adjoint-maire de Dakar, il faisait de la politique et était ami de Galandou Diouf. Donc nous étions des enfants de politiciens. En religion nous avons suivi notre père, en politique aussi, nous l'avons suivi, c'est pour ça que nous sommes toujours fidèles au chemin qu'il a emprunté. C'est pour cela que même nos enfants, nos frères et cousins, en fait toute notre famille a le même comportement politique, dans la famille, il n'existe aucun opposant... même dans les alentours de notre maison, il n'y en a pas, Dieu m'a fait grâce de cela...

En politique, si ton mari et toi avez le même choix, tu n'auras pas de difficultés... mais si vous n'avez pas la même opinion, tu auras des difficultés. Si c'est une femme bien, elle négocie avec son mari qui lui laissera la possibilité de faire ce qu'elle souhaite, dans le cas contraire elle rejoint son mari dans son choix parce que c'est ce qui est recommandé oui, oui... Silence.

n : J'aimerais savoir pourquoi vous avez soutenu Senghor au lieu de Lamine Guèye.

N : Oui, à l'époque c'était seulement un choix, parce que vous savez le choix est important chez l'individu.

Galandou Diouf est allié de Goux Alfred, à la mort de Galandou, il ne restait que Goux... - vous savez avant il y avait la fidélité, maintenant les gens n'ont plus de fidélité, ni de gêne (worma ak kersa) - mais avant la fidélité existait. C'est là notre fidélité à Galandou Diouf que nous avons reportée sur Goux Alfred. Et qui plus est, c'est Goux que nous connaissions ici à Dakar parce que Lamine Guèye lui, vivait en France - il y avait d'ailleurs une chanson qui disait de lui "chassez l'oiseau et qu'il s'envole..." (Dakhal pith, mou naaw...) -.

Mais quand il est revenu, c'était un fils du Sénégal originaire de Saint-Louis et très éveillé... il a cohabité avec les vieux notables lébous et a quand même fait du bien puisque c'est lui qui nous a amené Senghor...

Mais les plus grands marabouts du pays étaient avec Senghor : Serigne Ababacar Sy, Serigne Fallou Mbacké, Mame Boucounta de Ndiassane, tous... mais les layènes à l'époque soutenaient Lamine Guèye qui était un grand ami de leur grand-père. Et tous ces grands marabouts s'ils ont soutenu Senghor, c'est parce que si tu dissuades quelqu'un de soutenir un individu alors il le fera... Et la politique est très proche de la religion, parce que si tu regardes la religion musulmane, c'est l'Islam, mais il y a de la politique, n'est-ce pas ? (Rires). Silence.

n : Est-ce que au niveau de votre parti, vous avez plus le soutien des femmes que celui des hommes ?

N : Moi ? C'est même les hommes qui sont le plus mes alliés, mais chez les femmes aussi, je n'ai pas de problème... Parce que j'ai été responsable de l'Union régionale presque pendant 14 ans et je n'ai pas été destituée, c'est la rotation qui est arrivée. Ce qui gâche d'ailleurs notre parti, c'est la rotation... Parce qu'avant on aimait quelqu'un et on l'élysait pour toujours, mais quand les technocrates sont arrivés ils ont amené un nouveau modèle. Ils ont dit dorénavant chaque année, on renouvelle le responsable. Quand ils ont institué cela, après moi vint Siga Sèye Coulibaly qui devint la nouvelle responsable de l'Union régionale. Et comme elle m'avait soutenue pendant 13 ans, à son tour je me devais de la soutenir... Mais moi, je ne suis pas aux oubliettes, ils ont dit que maintenant je suis "la Mère du Parti" (rires). Je la soutins jusqu'à la fin de son mandat, je soutins aussi la suivante et ainsi de suite... Je les soutiendrai toutes, si je peux y aller, j'irai, si je ne peux j'enverrai mes enfants assister aux manifestations... (rires).

n : J'aimerais que vous me parliez un peu plus de ces femmes que vous veniez de citer...

N : Pour Léna Diagne, je peux t'en parler. Elle fut militante du PRA-Sénégal, elle était mariée à Samba Ndoucoumane Guèye qui fut longtemps au PRA et qui était seulement engagé... il fut même emprisonné pour ses activités politiques.



A sa sortie, les Abdoulaye LY et lui firent une fusion avec Senghor. Sa femme et d'autres femmes voulaient me joindre. Léna, elle, écrivit une lettre à Caroline Diop - alors Présidente du mouvement national des femmes du Sénégal et députée à l'Assemblée nationale - Caroline n'a pas répondu tout de suite, elle amena la lettre ici chez moi et me dit : "voilà j'ai reçu une lettre d'une femme originaire de St-Louis que l'on appelle Léna Diagne. Elle dit qu'elle souhaite rejoindre le parti BDS et qu'elle veut que je la parraine, elle me soutiendra dans mon travail.

Mais comme il n'y a pas beaucoup de femmes intellectuelles au niveau du parti, je n'attendrai même pas qu'elle vienne, c'est moi qui irait la chercher chez elle et je veux que tu m'accompagnes." Caro nous fixa un RV et le jour venu, elle, moi et Ndèye Fatou Bâ y allâmes, nous étions accompagnées de Ramatoulaye Demba Konaté, un griot musicien de kora, c'est lui qui nous indiqua d'ailleurs la maison de Léna parce que lui, la fréquentait déjà.

Nous sommes arrivées chez elle vers 16h, elle nous reçut et nous dit "maintenant que les militants du PRA avaient rejoint Senghor au BDS, elle aussi souhaite venir retrouver les femmes du BDS..." Caroline Diop lui dit "moi je n'habite pas Dakar, je suis présidente du mouvement des femmes, mais j'habite la ville de Mbour, mais voilà une amie très fidèle, je vais te confier à elle, elle s'appelle Adjaratou Arame Diène. Arame tu veilleras sur elle, tu l'amèneras voir Adja Ndoumbé Ndiaye. Quand à toi Léna, j'ai pris la résolution de t'aider à te hisser, je te ferai connaître partout, je te présenterai en haut lieu. Je te porterai sur mon dos et t'amènerai partout avec moi... Dorénavant tu vas être quelqu'un au niveau du parti." Et c'est ce que fit Caroline Diop, elle lui donna une place au Bureau national du mouvement des femmes du Sénégal. A l'époque Abdoulaye Ly qui fut ministre voulais que l'on prenne sa femme qui était martiniquaise à la place, mais comme Léna était sénégalaise, notre enfant et qu'elle était intelligente, c'est elle que l'on prit.

Je l'amenais voir Ndoumbé Ndiaye et elle s'engagea avec nous à faire de la politique. C'est une fille bien, courageuse (fayda) qui accepta de se fatiguer pour le parti et elle avait aussi des idées, elle avait de très bonnes idées...

Puisqu'on me l'avait confiée, nous étions toujours ensemble, elle était chez moi jour et nuit et moi aussi je faisais pareil... Nous évoluâmes jusqu'au moment où le Mouvement national des femmes devait avoir deux sièges de députées à l'Assemblée nationale, Caroline Diop donna à Léna Diagne l'autre siège. Et à l'époque, il faut aussi dire que le Président de la République Senghor l'estimait beaucoup parce qu'elle était travailleuse, et instruite.

Nous, nous étions toujours avec elle jusqu'à ce qu'on lui confiât la deuxième coordination et elle fut ma première adjointe à l'Union régionale du parti - les Siga Sèye, Awa Dia,... étaient simplement membres, elles n'avaient pas de coordination -.

Elle fut réélue députée pour la deuxième fois - le Mouvement des femmes devait alors avoir 4 députées à l'Assemblée nationale et notre CA exécutif comptait 140 personnes - je pris la parole lors d'une réunion du parti et dis : "Notre CA compte 140 personnes et on nous octroie 4 postes de députées et comme le Sénégal est composé de huit régions, c'est comme si seules 4 régions auront des représentants femmes à l'Assemblée nationale, nous décidons de faire Caroline hors concours, elle est élue d'office en tant que Présidente nationale du Mouvement des femmes. Il reste alors 7 régions à se partager les 3 postes de députées. Ici à Dakar, capitale du Sénégal, je suis responsable de l'Union régionale des femmes donc pour la région de Dakar, je suis candidate." Parce que ce que je cherchais, c'était de faire passer ma première adjointe Léna Diagne et je savais qu'au niveau du Bureau politique du parti, elle aura des appuis, moi si j'avais été candidate je n'aurais pas eu d'appuis au Bureau politique parce que Senghor ne prenait pas d'ignorants... Et quand Léna fut donc élue, c'est comme si nous aussi nous l'avons été... Voici les 4 femmes qui étaient à l'Assemblée nationale : Caroline Diop, Léna Diagne, Marianne Souhaï et Seynabou Cissé de Kaolack.

A l'époque, Fatoumata Kâ qui a été Présidente du Mouvement national des femmes après Caroline Diop et Vice-présidente de l'Assemblée nationale, était candidate dans sa région, mais elle ne fut pas élue. C'était d'ailleurs à cause de cela que le Grand Serigne Mouride Abdou Lahad Mbacké s'était fâché contre Ousmane Camara, Procureur de la République. Alors Senghor la fit Attachée de cabinet à la Présidence de la République, elle vivait dès lors près de Senghor.

Si Seynabou Cissé a été élue c'est parce que Babacar Bâ alors Ministre des finances du pays l'avait parrainée et Marianne Souhaï, elle, a été parrainée par Assane Seck alors Secrétaire administratif du parti.

n : Ce sont ces hommes-là qui les ont aidées ?

N : Oui, parce que nous les femmes du mouvement national choisissions nos candidates, chacune au niveau de sa région, et c'était au Bureau politique de faire le choix définitif. Là où l'on choisit, si vous n'avez pas quelqu'un qui vous soutient, vous ne passerez pas. Et Senghor, lui ne croyait qu'en ceux qui avaient fait les études françaises...

Et plus tard Caroline Diop fut élue Ministre de la Condition féminine, oui elle fut la première femme députée du Sénégal, elle fut aussi la première femme ministre. Elle a eu cinq mandats de députée. Léna elle, en a eu 4. Moi j'en suis à mon second mandat de députée. Léna Diagne est une fille bien dans la vie et une travailleuse au sein du parti, elle a de bonnes idées et sait comment les utiliser... Plus tard on se dit que Caroline Diop se fait vieille, il faut la reposer de ses charges. Alors on nomma Fatoumata Kâ Présidente du Mouvement des femmes du Sénégal...

Lorsque Abdou Diouf arrivait au pouvoir, il y avait seulement quatre femmes députées à l'Assemblée nationale. Au moment (en 1983) où il me choisissait, il choisit aussi 11 autres femmes, alors il y eut 12 femmes députées. Là où il y avait quatre femmes, il y eut 12 femmes, donc vous voyez, lui a plus d'égards pour les femmes, n'est-ce pas ? Oui c'est ça... (rires).

n : Au niveau de l'Assemblée nationale, quand on doit voter une loi qui concerne les femmes, est-ce que vous sentez une réticence des hommes à votre endroit ?

N : Vous savez, quand on doit voter une loi, ce sont les commissions qui font le gros travail, mais nous ne nous laissons pas imposer par la commission, nous nous bagarrons pour certaines choses (rires). Oui nous nous bagarrons parce qu'en 1983, lorsque je fus élue pour la première fois députée, lors d'une session parlementaire j'étais assise à côté d'un député homme - comme à chaque fois que nous sommes ensemble, ils cherchent à nous coincer -

Je demandais la parole, il me dit : "si tu demandes la parole aussi, on te la donnera pas, parce qu'ici, on parle français..." Je répondis : "Ah bon ! Donc aujourd'hui l'Assemblée nationale va exploser (rires) parce que si je dois être dans une Assemblée où je ne peux me prononcer alors je m'en vais..." Je levais la main et le Président de l'Assemblée nationale Habib Thiam me dit : "D'accord Arame, ja vais inscrire ton nom, en wolof." Parce qu'on ne peut pas élire quelqu'un à qui on ne donne pas la parole, n'est-ce pas ? (rires). J'ai été la première à parler wolof à l'Assemblée nationale... En tout cas, notre pays est un exemple, parce que moi j'ai voyagé dans d'autres pays d'Afrique qui ont été indépendants avant nous, mais en histoire, et en évolution nous sommes sans pareil... oui ça c'est vrai... Silence.

n : Et ces photos que vous avez sorties c'était en quelle occasion ?

N : Sur cette photo, je suis avec le Marabout Cheikh Tidiane Sy, sur l'autre je suis avec Mamadou Diop - actuel Maire de Dakar -, Amadou Cissé Dia - ancien Président de l'Assemblée nationale -, c'était à l'occasion d'une grande réunion de la collectivité léboue à Dakar et Senghor Président de la République l'avait présidée. J'avais porté une tenue d'époque traditionnelle (thiossane), d'ailleurs j'ai été l'attraction... Cissé Dia et Mamadou Diop sont fascinés par mon déguisement et je portais aussi un long couteau (diassy), je leur dis "ce couteau appartient à mon grand-père et aujourd'hui nous retournons aux sources léboues (rires et grande satisfaction)". Elle me signifie que l'entertien est terminé.

n : Bon je vous remercie de m'avoir reçue et d'avoir accepté de me parler. Je reviendrai vous voir pour un second entretien.

N : Oui, moi aussi je suis satisfaite, des jeunes comme vous, nous sommes toujours prêts à les recevoir et à les aider pour que vous sachiez par où nous sommes passés...

Parce que la politique n'est pas une course de vitesse, c'est une course de fond. Si tu es pressé, tu n'iras nulle part, c'est étape par étape, tout doucement. Regardez par où je suis passée avant de devenir députée en 1983.

Celui qui est pressé ou qui est gourmand n'y arrivera pas. N'est-ce pas ? Mais toute personne sincère et fidèle sera toujours récompensée par Dieu. C'est ce que j'ai dit l'autre jour lors d'une réunion du parti aux militants qui n'arrêtaient pas de se chamailler. Mon père disait qu'il était une fois 3 jeunes garçons qui voyageaient et devaient traverser une ville où toute personne qui s'y trouvait au crépuscule devait absolument y passer la nuit. Ils entrèrent dans la maison du chef du village qui demanda au premier "Comment tu t'appelles ?" Celui-ci répondit : "l'homme pressé" et il posa la même question au second qui lui répondit "moi je m'appelle "le Guerrier", et le troisième dit se nommer "celui qui sait attendre" (: yakamty, diambar, mougne). Le vieil homme demanda à son fils d'aller allumer la lumière dans une chambre, avant même que le fils ne se levât, "l'homme pressé entra dans la chambre et il fut mordu par un serpent, "le Guerrier" entendant le cri de son compagnon courut à son secours et lui aussi fut mordu par le serpent et ils moururent tous les deux. On les déshabilla et les enterra et toutes leurs affaires furent remises à "l'homme qui sait attendre", celui-ci reprit son voyage le lendemain..." (rires). Eh oui, quand on est pressé, on n'arrive jamais à son but.

n : Aujourd'hui, j'aimerais que vous me parliez de votre investissement au plan social.

N : Vous savez, le social, lui, c'est quelque chose de quotidien chez nous... C'est tellement évident que celui qui ne le fait pas, passe pour quelqu'un d'anormal... Moi, ici chez moi, vous avez vu il y a deux portes d'entrée et tous les matins que je me réveille, je les ouvre grandes ouvertes... Je ne peux me cacher des gens... Quand je suis chez moi, toute personne qui veut me voir, je la reçois. Vous-même quand vous avez voulu prendre rendez-vous avec moi pour notre premier entretien, je vous ai dit ce n'est pas la peine, commençons maintenant... Et bien c'est la même chose avec tout le monde... Et cela, bien avant même que je ne sois députée chargée par le peuple de régler ses problèmes devant l'Assemblée nationale...

Regardez, moi j'ai toujours vécu dans une grande concession familiale, eh bien aujourd'hui encore, je vis avec mes enfants, mes frères, mes soeurs et leurs enfants, mes tantes, mes oncles, mes neveux, nièces...

Et comme j'habite aux environs du marché où il y a des mendiants, des "yenoukat", etc... à l'heure du repas, ils trouvent toujours des bols de riz dans la cour de ma maison... la nourriture que l'on prépare ici, c'est le don de Dieu, alors je la partage avec les autres...

Parce que dans la vie aussi, si Dieu nous fait don de quelque chose, il faut le partager avec sa famille, ses voisins, les indigents... Et à chaque fois que vous donnez quelque chose, Dieu le remplace par autre chose... Moi j'ai grandi dans cet esprit-là, mes parents m'ont éduquée comme ça et c'est ce que nous les voyions faire... C'est pourquoi, quand j'ai été au pouvoir, cela n'a rien changé dans mon comportement... Mais être aussi au pouvoir, d'ailleurs, ça peut aider dans l'investissement social... Etre là où l'on décide ne peut que renforcer votre investissement, pour que les choses avancent, pour que nous évoluons... D'ailleurs les choses évoluent bien mais il faut toujours améliorer... oui améliorer... parce que rien n'est parfait, seul Dieu est parfait. Et puis nous sommes des musulmans, et l'Islam nous recommande d'aider son prochain.. Moi je dis si Dieu devait me donner une fortune colossale et que je ne la partage pas avec les autres, eh bien que Dieu me fasse pauvre... C'est ça notre culture ici au Sénégal... nous ne sommes pas des toubabs, nous connaissons la téranga (hospitalité). En tout cas, moi, personne ne peut dire que Arame Diène a refusé de m'aider alors qu'elle le pouvait... Je ne baisse pas la tête devant ma famille (élargie)... Je n'ai pas honte de regarder les autres en face.

D'ailleurs, à l'Assemblée nationale, je ne prends pas la parole quand il s'agit de session sur la défense, les finances... mais dès qu'il s'agit des paysans, de la santé, des femmes et des jeunes, je parle, en wolof certes, mais ce que je dis est clair et compréhensible de tous, nous comprenons tous le wolof...

Et puis à ma fonction de députée, il faut que je lui rende ce qui lui est dû... (rires).

FICHE SIGNALÉTIQUE/OU PROFIL PERSONNEL DE L'AUTEURE

NOM : DIAKHATE épouse MBENGUE
 PRENOM : Ndèye Coumba
 DATE ET LIEU DE NAISSANCE : Le 09 Décembre 1924 à Rufisque
 PROFESSION : Institutrice
 NIVEAU D'INSTRUCTION : Diplômée de l'Ecole Normale des Jeunes Filles de Rufisque
 ETHNIE/ORIGINE : Wolof
 EDUCATION FAMILIALE : Grandit au sein d'une famille assez aisée
 PROFESSION DES PARENTS : Mère : Sage-femme et couturière/Père : Militaire - responsables des problèmes sociaux des anciens combattants
 SITUATION DE FAMILLE : Veuve. Mère de quatre garçons
 LE CONJOINT : Enseignant/Membre du Bureau Central du Parti Socialiste au pouvoir. Ministre sous plusieurs gouvernements
 LIEU DE RESIDENCE ACTUELLE : Point E, quartier huppé de Dakar
 ACTIVITES :

- Ecrivain
- Fondatrice de l'Association d'Action Sociale de Rufisque en 1969
- Actuellement Présidente d'honneur de cette Association
- Membre de l'Association des Ecrivains du Sénégal

L'entretien a eu lieu durant le mois d'août 1994 à son domicile
 La narratrice (n) Awa Kane

ENTRETIEN AVEC MADAME NDEYE COUMBA DIAKHATE (Narratrice : N)

n : Bonjour Mme Mbengue !

N : Bonjour Mme ou Mlle ?

n : C'est Mme !

N : Moi j'aurais dit Mlle, vous êtes tellement jeune ! Si, si.

n : Comme nous l'avions dit hier dans notre entrevue préliminaire, nous voudrions recueillir votre témoignage, nous voudrions que vous nous racontiez qui est Ndèye Coumba Diakhaté. Mais avant, nous aurions besoin de renseignements précis sur votre âge, où est-ce que vous êtes née, etc.

N : Ah ! Moi je suis née... je n'ose pas vous tourner comme ça en ridicule, mais je suis née à Rufisque à la date précise du 09 décembre 1924. Silence.

n : Quelle est votre profession ?

N : Moi ? Ma profession ? En tout cas j'étais enseignante. Oui, j'ai fait l'Ecole normale de Rufisque où je suis sortie comme institutrice hum, hum. Silence.

n : Vous êtes mariée et mère de combien d'enfants ? Si la question n'est pas indiscrete.

N : Rires. Non, moi je suis mariée ! Rires. Malheureusement je n'ai jamais eu l'occasion de me retrouver seule parce que le père de mes enfants, mon premier mari donc, est décédé. J'ai eu donc avec lui 5 enfants. Silence. Donc sans m'en arrêter là, avec mon second mari, j'ai eu un enfant... Silence. Alors ça s'est arrêté là. Actuellement donc je me retrouve seule parce que M. Mbengue de qui je tiens le nom est décédé ça fait bientôt 2 ans. Silence.

n : Avez-vous une occupation actuelle ?

N : Oui évidemment. J'ai donc comme on dit des occupations dans la maison parce que malgré tout aussi je crois que si le papier fait vivre aussi, il ne garantit pas l'embonpoint ni la bonne santé. Alors si bien que quand même je remplis aussi des fonctions de mère de famille et de ménagère. Je veille au grain. Mais à part ça aussi, je suis donc dans mes livres. Je lis, je lis des romans, je lis en tout cas des nouvelles, je lis les journaux, je lis les informations, je lis aussi le coran le matin, tout de suite après la prière (du lever du jour entre 5 et 6h du matin). Il me faut lire le coran.

n : Tout à l'heure vous avez parlé de livres, de papier, quelles sont vos publications ?

N : Oh ! Mes publications, c'est pas tellement, tellement quelque chose d'extraordinaire parce que j'ai beaucoup de choses à publier, le travail est prêt, mais je me demande qu'est-ce que j'ai dans la tête. Parce que le premier recueil de poèmes c'est, je crois que vous devez le connaître, c'est "Fille du soleil". Mais il a fallu un ami pour me voler les documents et aller les présenter donc à une maison d'édition. Parce que je lui disais que j'écrivais pour moi-même, selon mes états d'âme et tout ça. Il me dit justement on n'écrit pas pour soi-même. Une fois qu'on a écrit, vous voyez bien le texte ne vous appartient plus. Et c'est comme ça qu'il l'a publié donc c'est "Fille du soleil".

En ce moment aussi je travaille, mais surtout sur la paix. Et en tout cas des documents où l'idée première est que je crois que actuellement les savants ont tout inventé mais ils ont tué la paix parce qu'ils nous ont donné des engins de mort. Et partout je crois que tous les jours on parle de morts, on parle de guerres, vous voyez bien. Si bien que je crois que ça c'est un problème qui me pose quand même certaines interrogations. Est-ce que le monde actuellement évolue ? Ou s'il n'est pas en train de mourir ? Parce que la violence est là. Mais moi je dis que les savants, ils ont créé toutes sortes de - je ne sais pas moi - d'engins pour démolir, vous voyez bien, un engin peut venir ici et nous jeter des gaz ou alors bombarder, tuer tout le monde...

Tout ça c'est le progrès, mais le progrès tourné ver la destruction.
Silence.

Et c'est pour ça que j'ai donc, que je suis en train de travailler, et j'ai fait des textes sur justement ces problèmes de guerre d'abord, comme on dit les guerres naissent dans le coeur et l'esprit des gens. Donc allez parler de fraternité maintenant ! Peut-être que je suis une rêveuse, mais je trouve vraiment que le monde est laid actuellement. Il est laid parce que les hommes n'ont pas de pensées généreuses. Et ce que j'appelle le développement, c'est pas les buildings d'Europe, ni les gratte-ciel des Etats Unis. Vous voyez bien à un stade optimal de la bonté et de la vie !

n : Est-ce que vous êtes membre d'une association ou d'un parti politique ?

N : Moi, je fais partie d'une association d'action sociale des femmes de Rufisque. Nous l'avons précisément créée, c'était en mars 1969... Alors cette association avait donc pour objectif de former les femmes à tous points de vue pour qu'elles puissent en tout cas... faire le mieux d'elles-mêmes dans une société. Moi j'ai toujours dit que ce sont les femmes qui font les sociétés que ce sont les femmes qui éduquent les imams, ces grands fonctionnaires,... tout ça c'est une femme qui les a porté, vous voyez bien. Et je crois que la première enfance c'est très important dans la vie d'un homme. Alors si vous ne formez pas les femmes, vous ne forgerez pas la nation. Et j'ai pensé qu'ici - j'avais fait l'Europe, j'ai un peu voyagé - mais je me suis dit qu'ici au Sénégal je ne veux pas faire de politique, mais je veux faire la politique du développement. Et c'est comme ça que j'ai créé l'Action sociale. Silence.

n : Justement tout à l'heure vous avez parlé de la première enfance. Pouvez-vous nous parler de l'éducation que vous avez reçue.

N : L'éducation que j'ai reçue - j'ai été éduquée par ma mère aussi. Quand nous étions jeunes, je la voyais beaucoup travailler parce qu'elle était couturière. Alors je la voyais faire des robes comme celle que vous portez parce que c'est ce que portaient les femmes catholiques. Ma mère était d'ailleurs catholique d'abord.

n : Votre mère était catholique ?

N : Hum, hum, après elle s'est convertie à l'Islam pour mieux communier avec nous dans la religion. Silence.

n : Et votre père ?

N : Il était musulman, de famille musulmane.

n : Quelle était la profession de votre papa ?

N : Mon père après la guerre 14-18, il était particulièrement à Rufisque au Bureau de recensement. Vous voyez bien, je crois que y avait donc un certain lien entre donc les anciens combattants ici, il était donc le président de l'Office, mais aussi avec la France parce qu'il y avait beaucoup de gens qui étaient rentrés mais dont les problèmes étaient difficiles à résoudre parce qu'ils avaient quitté le continent européen pour se retrouver là et c'était à mon père justement de s'occuper de ces problèmes...

n : De quelle ethnie êtes-vous ?

N : Mon ethnie ? Je suis wolof - je crois hein (rires) - Je suis wolof. Et en tout cas, si c'est dans le cadre des Diakhaté, c'est dans le Mbakhol - vous voyez bien.

n : Mbakhol se trouve dans quelle région ?

N : C'est vers Thilmakha. Et c'est aussi le village de Khalima Diakhaté Kala. Nous nous rendions en pèlerinage chaque année à Mbakhol, les Diakhaté, mais nous y rencontrions aussi les familles Sy. parce que ce sont des familles d'origine maraboutique.

n : Etiez-vous une famille nombreuse ?

N : Pas tellement une famille nombreuse. Nous étions trois soeurs. L'aînée est décédée. Alors la soeur qui me reste, elle est là à Dakar.

n : Aviez-vous des frères ?

N : Il paraît que non. Ou alors je crois qu'il est mort très tôt. Et je ne l'ai pas vu. Seulement nous avons un cousin germain, qui était donc le fils de ma tante. Et ce cousin aussi est parti très tôt en Europe avec ma tante. Ma tante était mariée au Président Lamine Guèye. L'avenue Lamine Guèye porte son nom. Mais alors ce cousin-là aussi avec ce séjour prolongé qu'il a eu en France, il est rentré malade, il est décédé très tôt aussi bien que nous ne sommes que des filles.

n : Vous avez grandi avec ce cousin ?

N : Non il est parti très tôt en Europe.

n : Vos rapports avec votre mère étaient assez forts ?

N : Exactement, d'ailleurs ça m'a beaucoup motivé parce que la nuit je la voyais coudre. Quand même on coud, on coud dans la journée. Mais elle avait des journées très pleines, alors elle baissait la lampe. Il y avait des machines avant, c'est pas comme les machines actuelles où vous avez des lampes... Elles sont beaucoup plus perfectionnées les machines maintenant. Mais elle, elle descendait la lampe, c'est comme une poulie qui descend la lampe du plafond. Vous voyez bien... elle arrivait à descendre la lampe et avec la lumière elle éclairait pour coudre. Elle cousait presque toute la nuit. Moi je faisais semblant de dormir, mais je ne dormais pas, mais ça m'a beaucoup motivée. J'ai dit, moi il faut quand je serai grande que je puisse gagner de l'argent pour que ma mère ne couse plus. Silence.

n : Justement à quel âge avez-vous commencé à gagner de l'argent ?

N : Moi, j'ai commencé à gagner de l'argent à l'âge de 17 ans. Silence.

n : En faisant quoi ?

N : Mais en faisant quoi ? J'ai d'abord fait l'Ecole normale. Je suis rentrée très tôt. Je n'avais pas encore 14 ans, et aussitôt sortie, donc je devais travailler comme institutrice stagiaire mais ça posait un problème. Il fallait que je sois majeure pour qu'on puisse me confier des élèves. A l'époque, c'est un problème qui avait été posé. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Faut-il qu'elle continue Qu'elle aille ailleurs ? Qu'elle à l'Université ? Qu'elle aille en France ? Mais ma mère ne voulait pas. Finalement c'était un problème. Mais ils ont dit voilà ce qu'il faut faire, la solution c'est de mettre dans cette classe une maîtresse titulaire, vous voyez bien. Alors je ne devais pas du tout maltraiter un enfant, ni le pincer ni rien du tout parce que je n'étais pas responsable. Et donc je n'oublierai jamais le nom de cette demoiselle, une demoiselle qui s'appelait Mlle Rollet. Et j'étais pleine de fougue quand je commençais, donc je travaillais... je voulais que tout marche bien, que les élèves répondent bien. Dès fois, comme je n'ai pas le droit de les rudoyer parce que dans l'éducation c'est ça que ça demande... Je m'approchais tout doucement de l'élève, je lui pinçais doucement l'oreille sans qu'elle sache. Mais une fois elle m'a fait venir. J'ai pincé la petite. Elle m'a dit "bon, et si l'oreille était restée dans ta main ?" Je lui dis "mais il y a pas d'oreille", elle montre ses mains). Elle me dit "on t'a dit que tu n'as pas le droit de les battre, tu n'as pas le droit de les pincer". Et donc je suis restée avec cette femme-là au moins 4 ans avant d'être majeure à 21 ans que je puisse quand même être maître à bord comme on dit mais aussi maîtresse de ma classe. Silence.

n : Comme votre projet, comme vous l'avez dit était d'aider votre mère. Quand vous avez commencé à travailler, votre mère a-t-elle arrêté de coudre ?

N : Elle n'a pas arrêté de coudre. Elle a toujours travaillé. Elle aimait créer et à chaque fois que je vois les robes là je pense à elle. Parce qu'elle faisait de très jolies robes comme les portaient les femmes catholiques à l'époque.

Alors elle faisait des robes. Elle avait 3 machines à coudre, c'était un atelier. Nous habitions une maison à étage. Donc au rez-de-chaussée, il y avait aussi 3 tisserands. Alors les robes, les boutons... ils étaient plissés, des boubous en organdis, en soie... Elle faisait des plissées, elle faisait des figures, des losanges, des carrés, beaucoup de choses comme ça et j'ai toujours des éléments qui sont là... Elle a toujours eu un amour pour la couture. Et le jour où j'ai voulu lui faire plaisir, je lui ai acheté une machine électrique, une Bernina, mais elle ne voulait pas cette machine. Elle préférait toujours tenir sa manivelle et chanter.

n : Elle chantait en travaillant ? Elle était gaie ?

N : Hum, hum, hum.

n : En tant que fille de couturière, vous étiez toujours bien habillée ?

N : Hum, hum, hum.

n : Est-ce que vous sentiez l'admiration de vos copines ou est-ce qu'il y avait des jalousies ?

N : Nous étions très bien habillées ! Je ne me rendais pas compte de cette jalousie. Mais je me souviens que donc à l'école coranique - vous savez l'école coranique, c'est d'abord une école d'humilité et puis de savoir ensuite. Pour lire le coran, les messages coraniques, on porte beaucoup de... en tout cas de principes qui vous ramènent à un degré presque - je ne sais pas moi (elle montre avec sa main le ras du sol) en tout cas très acceptable. De la stabilité, de la tolérance, de la connaissance aussi. Mais comme on dit, ici c'est un Etat laïc, les gens vont à l'école coranique, comme les gens aussi vont à l'église, personne ne les oblige. Ils sont libres de faire ce qu'ils veulent. Alors, si bien que moi en tout cas j'ai grandi donc dans ce milieu-là, moi je me rappelle une fois dans la cour là de l'école coranique qui était donc bien propre, on y mettait toujours du sable fin, sable de plage et on devait s'asseoir sur le sable. Mais une fois le marabout (c'est le maître enseignant coranique) s'est rendu compte que j'étais un peu plus en tout cas au dessus des autres, alors il m'a dit mais qu'est-

ce qui t'arrive ? Assieds-toi comme il faut. J'ai dit : "Ah, moi je suis assise sur mon banc". Il dit : "Pourquoi banc et les autres sont par terre ? Tu ne peux pas faire comme les autres ?" Je dis "Ah, je ne veux pas que ma robe se salisse..." Alors il a demandé aux élèves-là de me saisir peut-être pour me pincer l'oreille... Mais moi j'ai pris la fuite. Alors comme ils me suivaient, je suis entrée dans le magasin d'un libanais, je me suis cachée derrière les sacs de riz et ceux qui étaient à ma poursuite m'ont cherché partout, ils m'ont pas vue. Et quand je suis rentrée à la maison, j'en ai parlé à ma grand-mère qui était catholique. Elle m'a dit "tu n'iras plus à l'école coranique puisqu'on veut que tu sois à même le sol alors que tous les matins on te fait porter une belle robe et puis tu vas t'asseoir là-bas..."

Elle, elle était catholique ma grand-mère. Est-ce qu'elle avait raison ? Moi j'ai l'impression qu'elle ne voulait pas que j'aille à l'école coranique. Et après une fois grande, j'ai compris d'abord pour mieux pratiquer ma religion, il me faut comprendre le coran si bien que moi, tous les matins avant de sortir d'ici je lis le coran, sinon je ne sors pas. Et c'est un... pour moi en tout cas, c'est quelque chose qui me stabilise, et puis ça me... Je ne peux pas sortir sans avoir lu le coran.

n : Et quel âge justement avez-vous pris conscience de ce fait ? Que pour bien pratiquer votre religion, il vous faut comprendre le coran ?

N : Oui ! Parce que comme on dit chacun a choisi ! Moi, je vois ma grand-mère était catholique, nous l'accompagnions jusque devant la porte de l'église et nous l'attendions. Mais quand nous l'accompagnions aussi... moi je me suis dit ma mère s'est convertie à l'Islam, en tout cas pour être près de ma mère aussi, il faut que je suive ma religion. Aussi quand je suis allée en Europe, j'ai vécu, je suis allée en Europe parce que je devais me soigner, j'étais malade, je devais avoir 22 ans comme ça. Mais je pensais beaucoup au Sénégal et aussi j'avais donc une algérienne amie d'une de mes filles.

C'est pas ma propre fille, mais c'est la fille de mon mari, mais on s'entendait bien. Cette fille algérienne, pas qu'elle lisait le coran, mais elle lisait la grammaire arabe. Moi, ce que j'ai fait, j'ai tout de suite acheté un Larousse arabe, y a le Larousse, ça s'appelle le "Sabir". Et jusqu'à présent, chaque fois qu'il y a un mot que je ne comprends pas, je l'utilise. Et arrivée ici donc, j'ai continué avec donc l'action que je mène à Rufisque, comme c'est une action laïque, j'ai créé une section arabe, pas une section islamique. Pour ces femmes qui vont tous les ans à la Mecque, qu'elles puissent quand même déchiffrer. Et je leur ai aussi cherché un professeur en tout cas arabe, pas un professeur islamiste. Si bien que connaissant les lettres maintenant elles sont libres d'apprendre les versets du coran. Mais moi je ne me compromets pas.

n : Qu'est-ce que vous appelez vous compromettre ?

N : Non puisque comme j'appelle les gens à une action sociale et qu'au début les gens ne connaissaient pas l'action sociale - moi je suis heureuse maintenant qu'il y ait un Ministre de l'action sociale - Ils sont allés dire que c'est donc de la politique que je faisais et donc j'ai dû répondre à l'invitation du Président Senghor qui m'a demandé ce que je faisais. J'ai dit "je fais de l'action sociale !" C'est pour la société. D'autant plus qu'à Rufisque c'est une ville très politisée comme St Louis aussi. Alors il me dit "Mais à Rufisque les gens ont toujours fait de la politique." J'ai dit : "Mais moi je veux faire de l'action sociale." Et c'est comme ça que finalement j'ai rencontré le Maire de Dakar, à l'époque, le Président Samba Guèye qui me dit que vous êtes têtue ! Je lui dis : "Dites-moi si vous êtes pour ou contre. Parce que si vous êtes contre, je vais rassembler les femmes, leur dire que je voulais faire quelque chose pour elles et vous, vous avez refusé...." Samba Guèye me dit : "Non seulement je suis pour, mais je voulais vous aider." Et c'est donc lui qui nous a donc donné le local que nous utilisons jusqu'à présent, c'est un secco, les secco d'arachide - là avant. On a tout transformé à l'intérieur, on a tout carrelé, on a ouvert des fenêtres on a aussi fait des sections : les bureaux du directeur et tout ça. Et après finalement tout le monde est venu, on n'avait plus assez de place. Je suis allée devant la Fondation nationale pour l'action sociale (FNAS) en 19.. qui m'a dit qu'elle allait m'aider.

Moi je cherchais en tout cas à trouver de l'argent, je voulais voyager pour essayer de demander une aide pour l'action que je mène. Mais à l'époque c'est le Ministre Thérèse King qui m'a aidée. J'ai reçu de la FNAS cinquante millions (50 000 000). Et mon cousin qui voulait peut-être construire le foyer parce qu'il était entrepreneur - il nous a donné pour quinze millions (15 000 000) de matériaux. Mais avec des dons aussi, le tout ça nous faisait à peu près comme soixante quinze millions (75 000 000) à l'époque pour le nouveau Foyer des Femmes de Rufisque. Le Foyer qui comporte là aussi d'autres sections parce que toutes les sections ne peuvent tenir dans l'ancien bâtiment. Alors si bien y a non seulement les sections mais nous avons là-bas des appartements parce que nous avons surtout des gens qui viennent de l'extérieur pour voir ce qui se passe à l'action sociale. Alors ils peuvent rester là dedans, faire des études là-bas. Nous avons un bureau là-bas pour travailler et un appartement avec salle de bains. Ils nous rendent compte de leurs impressions et nous en discutons.

n : Je vais encore insister un peu. Vous avez parlé de compromission. Est-ce pour vous la manière qu'ont les autres de faire de la politique c'est de la compromission par rapport à vous ?

N : La politique, je crois que c'est une façon assez habile vous voyez bien, pour entreprendre une démarche pour arriver à ses fins. Pour moi, l'action sociale aussi c'est une politique parce que personne ne savait ce que c'est. On n'avait jamais parlé encore. Quand je vois maintenant le Ministre de l'action sociale, je dis que je n'avais pas tort, n'est-ce pas ? Et pourtant nous, on nous avait un peu malmenées. Alors si bien que je crois que en tout cas toute démarche qui vise un mieux être, qui vise un développement, même aussi il y a des démarches qui visent aussi le mal - pourquoi parle-t-on du diable et puis du Bon Dieu. - Si bien que pour nous ce n'était pas une affaire facile, parce qu'ils savaient pas ce que c'était. Ca nous a valu vraiment des journées difficiles... même les grilles de la police...

Et quand je vais à Dakar (centre-ville) comme ça et que je vois vraiment des endroits un peu sales...

Nous à Rufisque, en tout cas les dimanches matins, nous sortions pour balayer les rues, mais ça nous a valu la police. On est venu nous coffrer parce que ce que nous faisons là n'était pas dans les normes mêmes de l'action politique avant. Et que ces femmes-là font de la subversion !

Enfin tout ça, c'est des choses passées, maintenant le Foyer marche très bien. Silence.

n : A quelle époque vous êtes-vous engagée dans cette voie d'action sociale ?

N : Dans cette voie de politique sociale ? Moi je revenais d'Europe. D'abord pour dire les choses telles que c'est : la Suisse est un pays impeccable, c'est très propre, vous voyez bien. Et bon, quand je suis venue, je me suis rendue compte que donc je suis chez moi, je suis rentrée chez moi. J'ai vu d'abord près de la pharmacie Guigon une femme qui vendait des cacahuètes, j'ai acheté un paquet et maintenant j'ai mangé mes cacahuètes tout doucement et arrivée ici à la maison j'ai remarqué que j'avais quelque chose attaché à mon écharpe. Je croyais que j'y avais de l'argent, mais je n'avais pas d'argent, c'était les épluchures-là des cacahuètes qui j'avais là. J'avais peur de les jeter par terre, je me croyais toujours en Suisse. Et moi j'ai donc mis ces épluchures dans la poubelle aussitôt arrivée ici. Quand je me suis rendue compte, j'ai dit mais je suis au Sénégal, j'aurais pu les jeter par terre. Mais jusqu'à présent, je ne peux rien jeter par terre. Je respecte les lieux, mais aussi y a eu peut-être comme on dit une situation spéciale qui m'avait un peu conditionnée à vouloir que tout soit propre. On est un peu fier de son pays quand même. Nous avons nos qualités, mais aussi il faut reconnaître nos défauts. Vous voyez bien quand on filme une occasion, quelque chose qui se passe au niveau de Dakar, on voit un peu quand même que les rues ne sont pas très nettes.

Ca il faut dire les choses telles que c'est. Ailleurs aussi - parce que l'an dernier j'étais avec une femme étrangère qui dit que ici c'est sale - j'ai dit que y a d'autres problèmes : parce que ici vous parlez peut-être de l'environnement, bon évidemment, mais ailleurs c'est pire, y a des gens qu'on tue et personne ne bouge, ça c'est encore plus dur. Alors tout ceci donc pour dire que chacun a sa vision des choses. Mais je crois aussi que chaque pays a ses nuisances. Tout ce qu'il y a de bien, l'un dans l'autre, on trouve à peu près un chemin. Silence.

n : Combien de temps ont duré vos activités dans l'action sociale ?

N : A l'action sociale, moi j'ai fait vingt-cinq (25) ans. Alors vraiment je restais après le travail (d'enseignante), j'allais au foyer et je quittais à 21h la nuit et je conduisais seule. Alors comme je ne suis pas du tout mécanicien, je me disais toujours j'aurai un ennui la nuit et personne ne m'aidera.

n : Vous conduisiez de Rufisque (lieu du foyer) à Dakar (son domicile) 30 kilomètres tous les jours de la semaine ?

N : Oui. Alors une fois il y a une femme qui m'a demandé de la descendre à Pikine or je ne connais pas Pikine - je l'ai descendue, mais je me suis perdue. je suis rentrée tard. Arrivée ici j'ai trouvé mon mari malheureux. Il ne savait où j'étais, il était inquiet. A partir de ce jour-là, j'ai dit je n'ai pas le droit de faire souffrir cet homme-là. Vraiment trouvez une autre Présidente ! Je préfère rester avec lui.

n : En quelle année ?

N : Bon disons en tout cas il est décédé ça fait bientôt deux ans, donc disons deux ans avant. Je leur ai dit cherchez une autre Présidente, je ne peux plus le laisser seul là-bas. Il s'inquiète, il ne sait pas où je suis dans la nuit. Alors finalement je préfère rester avec lui, d'autant qu'il est un peu malade...

n : Donc cela fait seulement 4 ans que vous avez cessé vos activités ?

N : Oui, c'est ça.

n : Etes-vous satisfaite de ce que vous avez fait durant ces vingt-cinq années d'activités ?

N : D'action sociale ? Ah oui ! Moi j'en suis satisfaite et d'ailleurs ils continuent des fois quand il y a des évènements exceptionnels ; par exemple nous avons la fête des enfants et celle qui me remplace actuellement qui a organisé une fête magnifique où les mères sont venues*. Les mères qui ont l'âge même du foyer. Parce que nous avons créé le foyer avec des femmes qui ont maintenant des enfants qui ont vingt ans qui sont à l'Université et qui forment donc une structure que l'on appelle "AAS DOMMI NDEY" parce que la structure s'appelle AAS, Action sociale. Alors "DOMMI NDEY" ça veut dire que dont leurs mères étaient ensemble au niveau du foyer et maintenant une fois leur formation terminée, ce sont leurs enfants qui sont devant c'est pour ça qu'on appelle "AAS DOMMI NDEY" (= AAS ma soeur).

n : C'est-à-dire qu'elles se prennent comme des soeurs ?

N : Comme des soeurs. "AAS" : Association d'action sociale et en wolof on dit And, Addu, Sabablu".

n : Vous pouvez nous traduire ça en français ?

N : "Anda" c'est-à-dire aller ensemble ; "Addu" : se faire connaître, dire ses objectifs ; "Sabablu" maintenant : espérer qu'on aura quelque chose de positif. Je vous donnerai un document sur "Anda, Addu, Sabablu".

n : Y a-t-il des changements aujourd'hui pour les femmes par rapport à l'époque où vous veniez de vous engager ?

N : Y a eu beaucoup de changement parce que ces femmes-là maintenant quand je vous dis que puisqu'elles savent lire, elles savent se débrouiller, elles ont dépassé le cadre du Sénégal ! Parce que à l'époque elles ne savaient pas. Maintenant elles savent lire, elles apprennent à déchiffrer le coran quand elles vont à la Mecque, elles comprennent ce qu'on écrit ici...

n : Aussi bien en français qu'en arabe ?

N : Aussi bien en français qu'en arabe. Alors nous leur donnons des cours dans le foyer. Alors, je crois que aussi, d'ailleurs avant ce sont les femmes mêmes qui font ce témoignage là parce que je n'aime pas tout le temps parler de ce que je fais. Comme on dit toujours, j'ai bénéficié du travail des autres, il faudrait aussi à mon tour que je fasse quelque chose. C'est pas la peine d'en parler. Je ne suis pas tellement à l'aise pour vous dire tout. Et en tout cas avec ces femmes-là, vous voyez, elles nous ont dit "grâce à toi, nous connaissons le numéro du bus," avant elles ne savaient pas le numéro du bus, mais ils ne connaissaient pas le nom de la rue, ils ne connaissaient pas le numéro de la maison qu'ils cherchent. Tout ça il fallait le leur apprendre. Et elles ont l'habitude de dire c'est à cause de toi que nous le connaissons le P. Moi je ne savais pas ce que c'était le P. Mais le P. c'est le bus ! Parce que les bus sont numérotés hein ! Mais c'est ça, elles disent que grâce à toi maintenant nous pouvons aller à Dakar. Mais elles n'osaient pas tellement descendre à Dakar. Pour voir l'ignorance là où ça mène ! Mais ces femmes-là maintenant elles lisent, elles écrivent, elles produisent parce qu'elles travaillent Enfin.

n : Elles travaillent ; quelle sorte de travail elles font ?

N : Elles ont donc, d'abord elles vont à la formation, une fois donc la formation terminée, elles optent pour faire ce qu'elles veulent. Vous voyez bien. Y en a une qui s'installe, qui veut vendre par exemple. Disons même qu'elle veuille faire un peu de pâtisserie ou quelque chose comme ça. Elle se met là à côté, mais il faut qu'on lui montre... Voyez bien qu'elle doit présenter ses produits avec le maximum d'hygiène et s'installer aussi à la place qu'il faut. En attendant que les clients arrivent aussi elle continue à lire. Vous voyez bien. Y en a une aussi qui s'est mariée, mais son mari n'est pas tellement riche, il lui a dit : "tout ce que je peux faire, c'est te donner un grand terrain, mais je ne suis pas riche." Elle a pris le terrain, elle produit du mil, des arachides et tout et elle vend ses produits. Parce que là aussi c'est dur ici. Les gens auraient demandé de l'argent mais l'agent qu'est-ce que vous en faites si vous ne l'utilisez pas bien ? Mais son terrain elle l'utilise. Et elle fait des poèmes en wolof.

n : On peut avoir son nom, ses références ?

N : Astou Ndiaye qu'elle s'appelle. Elle a fait "Gaan gui" et je crois que "Gaan gui", elle s'est un peu inspirée d'un chef mouride parce que quand même je crois que oui, oui ils aiment accueillir les sénégalais. Mais alors quand nous recevions de gens, c'est elle qui leur récitait le poème :

"Je t'ai placé un tapis sur mon coeur

Que tu puisse baigner mon coeur en tout cas l'honorer

*Et je voudrais aussi que par là tu puisse oublier ce que c'est
Que le retour*

Ca veut dire que je veux que tu restes avec moi."

n : Ce poème, elle le disait en wolof ?

N : Oui en wolof. Ca c'est "Gaan gui".

n : Donc en général, les femmes que vous aviez formées évoluent dans le secteur informel, soit le commerce...

N : Mais alors là, former je ne suis pas tellement d'accord. Je venais de découvrir que j'avais beaucoup à apprendre de ces femmes-là. Je pensais les former, mais elles m'ont beaucoup formée parce que j'avais vécu en vase clos avec mes parents. Ma mère avait en tout cas une certaine aisance. Même que pour aller à l'école il nous fallait un chauffeur et une voiture. Alors quand j'ai plongé dans le bain social, j'ai vu le problème de ces femmes-là, malgré ça, elles étaient toujours euphoriques, elles étaient heureuses. Et je me suis dit, je crois que comme on dit savoir, ce n'est pas seulement lire dans les livres mais c'est lire dans les gens et dans le temps. Parce que ces gens-là, ces femmes-là n'avaient rien mais elles acceptaient que je puisse les diriger pour... Et c'est là justement que je me suis dit que aussi dans la vie, ce n'est que complémentarité. Ce qui est en toi, n'est pas en moi, mais si nous contribuons, nous arrivons à nous retrouver. Et actuellement ce n'est pas ce qui se passe. L'égoïsme règne, vous voyez. Et ici avant je crois que chez les sénégalais, je crois qu'ils étaient beaucoup plus parents. Mais au niveau de Dakar on se connaît pas, mon voisin-là est un italien, je sais que sa fille vient des fois ici chez moi, en face ce sont des diplomates c'est des asiatiques. Mais c'est comme si nous étions en Europe maintenant, nous sommes en train de calquer sur l'Europe tout simplement. Chacun est chez soi, on ne veut pas être dérangé ; y en a beaucoup qui auraient préféré venir vivre ici. Evidemment le bruit ça agace et même moi quand je veux donc écrire ou mieux m'imprégner surtout de mon coran je suis à l'aise quand je suis à Touba parce que j'ai une maison là-bas. Je suis à l'aise, j'arrive à lire le coran et ensuite, après aussi évidemment j'ai des récréations je fais mes mots croisés mes mots fléchés et tout ça. Je fais ça pour moi, pour mon plaisir personnel.

n : Parallèlement à cette action sociale que vous meniez, vous étiez aussi enseignante. Comment avez-vous pu concilier cela avec votre vie de famille ?

N : Je me suis bien occupée de ma famille, de mes enfants surtout que je n'ai eu que des garçons, six en tout. Vous savez pour élever des garçons il faut une certaine poigne. D'autant que je voulais qu'ils réussissent. Donc alors j'étais plus sévère avec l'aîné pour qu'il montre le bon exemple aux autres. Ils disaient : "Ah maman elle est sévère, elle est ceci, elle est cela", mais dès que j'arrivais ils se taisaient. Vous savez, ça il fallait que je le fasse d'autant plus que le père - mon premier mari - est décédé. Vous savez, j'ai milité d'abord, mais je n'avais aucun objectif, sinon de vouloir aider. Alors vous savez quand on veut se donner aussi. Y a des gens qui voient à la fin de l'action peut-être je crois un bénéfice comme du commerce. Mais c'était pas tellement ça pour moi. Moi le fait que toutes ces femmes-là aient répondu et que maintenant elles aient fait ce travail-là... L'action sociale à Rufisque est devenue maintenant vous voyez bien une activité essentielle. Mais alors j'ai demandé à ce que l'on prenne une autre présidente, alors elle a dit : "nous, nous préférons que vous soyez une présidente à vie." J'ai dit : "dans ce cas, que Dieu écourte ma vie, comme ça je me reposerai puisque vous ne voulez pas." Mais finalement ensuite j'ai appelé cette fille-là ici, nous avons causé. Je lui ai dit : "s'il y a des problèmes exceptionnels, je viens avec toi." L'autre jour nous avons organisé la fête des enfants où les parents étaient très contents, chaque enfant est parti avec un jouet, ils ont fait des saynettes, des sketches, des choses comme ça. Et donc chaque femme a emmené ou sa fille, ou son fils, ou sa petite fille. Ça s'est très, très bien et c'est comme ça aussi qu'on leur apprend à vivre en groupe, à évoluer ensemble et préparer les jalons d'une autre génération d'action sociale...*

n : Que pensez-vous du féminisme ?

N : Le féminisme ? Je ne suis pas tellement pour hein ! Je ne suis pas tellement pour, chacun sa particularité. Moi je crois que ce mouvement féministe, il existait avant, parce que nos mères avant elles dirigeaient les maisons, mais elles n'étaient pas là à dire : voilà c'est moi qui fait ça vous voyez bien. Le féminisme maintenant c'est un mouvement.

Bon, qu'on reconnaît ! Mais je crois que dans la famille quand même chacun a sa spécialité et c'est là qu'on se rejoint. Maintenant celles qui voulant faire du féminisme disparaissent pour aller à des congrès, des choses comme ça, laissent là leurs enfants derrière elles, moi je crois que le féminisme c'est de former des fils et des filles capables, vous voyez bien, de faire aller le pays de l'avant. Je ne sais maintenant ce que vous en pensez (rires).

n : Nous ne sommes pas là pour penser, mais pour recueillir votre témoignage.

Que pensez-vous des pratiques politiques au Sénégal, la manière dont on fait la politique au Sénégal ?

N : Oui, comme je vous disais, y a deux politiques. Moi ce qui m'intéresse c'est la politique du social. En tout cas tous ces gens là que vous voyez dans les rues tendre la main (mendiants) c'est des gens qui viennent de l'intérieur, vous voyez bien, mais qui n'appartiennent pas à une structure. Ces femmes-là, elles ne mendient plus, elles sont valides, elles ont deux mains si bien que, là je crois que non seulement elles arrivent à subvenir à leurs besoins, mais même elles font du travail positif déjà pour leur société parce qu'on perd beaucoup avec ces gens qui sont dans les rues et qui auraient pu travailler. Si vous avez maintenant, un parent qui est vieux, ce n'est pas la peine qu'il aille aussi tendre la main. Quand même il doit avoir des enfants ou en tout cas, chez nous la famille est très élargie même des voisins qui peuvent s'en occuper, lui donner à manger, des choses comme ça...
C'est assez complexe, mais vraiment de cette main tendue là...
Silence.

n : Vous n'avez jamais été membre active d'un parti politique ?

N : Moi ? Vous savez, je vais vous faire une révélation. Moi ma mère (tante) était mariée avec le Président Lamine Guèye et mon oncle Maurice Guèye était le Maire de Rufisque et les maires vous savez sont des édiles mais il faut qu'ils appartiennent à un parti politique.

Si bien que, quand je suis rentrée d'Europe et que j'ai voulu faire de l'action sociale, ils ont dit : "oui elle veut prendre la place de ses parents." Et vraiment ça a été difficile avec eux, mais aussi j'ai un défaut, je ne voudrais pas qu'on puisse m'intimider, pour que je cesse une action que je trouve en tout cas valable et positive et honnête. Et ce sont ces gens-là qui m'ont donc encouragée à faire de l'action sociale comme "il" disait : "celui qui te frappe il t'apprend à riposter." Peut-être que s'ils me caressaient je n'aurais rien fait, mais comme ils étaient contre, je leur ai dit : "de toute façon, je ferai l'action sociale ici à Rufisque." Et donc moi maintenant au bout de vingt-cinq ans j'ai donné l'action sociale à Mme Dieng Safiétou Dramé. Et c'était à elle justement de répondre à vos questions.

n : Donc pour vous, l'action sociale est une manière de riposter au militantisme politique dans les partis.

N : Même pas ça. Rien que de la politique, donc il faut tracer... Dans cette politique il y a le social là-dedans parce que c'est un tout. Alors c'était pas tellement pour riposter mais vous me voyez ces gens-là... Quand j'ai fait l'Europe j'y voyais pas des gens-là qui sont dans les rues à ne rien faire, alors quand je suis revenue et que j'allais au travail je voyais des femmes devant leur porte en train de causer je me dis : "bon puisqu'elles sont en train de causer, que font leurs enfants ?" Quand je quitte l'école aussi quand je rentre des enfants me suivent et me disent : "ma mère demande si tu n'as pas quelque chose à lui donner." Je me suis dit mais le fait de demander de quoi acheter quelque chose, si elles ne vendaient que des cacahuètes, elles auraient pu trouver de l'argent et encore s'en sortir avec plus de dignité. Et là j'ai pensé à beaucoup de choses jusqu'au jour où je suis allée voir une amie qui était comme ça ! catégorique. Je lui dit : "tu vois, c'est pas bien que les femmes traînent dans les rues, en tout cas qu'elles se comportent n'importe comment, à palabrer, des choses comme ça... Il faut qu'elles soient plus positives. D'accord elles doivent s'occuper de leurs enfants mais aussi améliorer en tout cas le standing de la maison."

Alors l'autre me dit : "Bon ! si tu veux bien - mais, alors elle, elle était très dure - elle m'a dit moi si je m'engage je ne fais plus marche arrière. Vois si tu n'as pas peur." Je lui ai dit : "non, allons-y." Et c'est comme ça qu'on a créé l'action sociale. Et ce qui est extraordinaire aussi c'est que, je ne sais pas, elles s'entendent comme si elles appartenait à une même famille. Alors chaque fois qu'on se voit comme ça c'est donc "AAS DOMMI NDEY" parce que la cellule mère c'est l'Action sociale. Et maintenant les enfants aussi, nos enfants aussi ont un programme où nous travaillons avec les Daara c'est les écoles coraniques. Alors une fois, chaque mercredi du mois le Daara vient et nous mangeons avec eux. Alors donc, c'est facile, on fait des sandwiches, on leur donne du dessert et ils boivent de la limonade, ce qui ne leur arrive pas souvent. Alors si bien que y a ce programme qui s'appelle "Talibés dommi Ndey". C'est un autre programme aussi de l'AAS parce que nous créons, toujours des structures : talibés - qu'ils ne se sentent pas seuls, dommi ndey - parce qu'il a donc un garçon de l'ASS qui l'invite chaque mercredi.

n : C'est-à-dire chaque talibé a un correspondant en ville ?

N : Exactement. Et nous les invitons et le Marabout aussi vient. Alors on ne se fatigue même pas, on leur fait des sandwiches on leur donne des fruits c'est tout. Mais ils sont heureux, qu'on puisse déjà penser à les inviter parce qu'ils sont toujours dans les rues. Ils viennent rien que pour quémander, qu'ils puissent s'asseoir, causer, parler de leurs problèmes, passer en tout cas une demi-journée avec nous chaque mercredi.

n : Pourtant vous avez été la femme d'un leader politique* dans ce pays comment vivez-vous ça ?

N : Avec mon mari, c'est-à-dire qu'il me laissait le champ libre hein. Tout ce que je pouvais faire, c'est que quand il y avait des élections, je vais voter. Et je vote aussi évidemment comme ça se doit là dans l'isoloir. Mais en toute honnêteté j'ai toujours voté pour le parti PS.

Pourquoi je le fais ? C'est tout simplement aussi pour montrer à mon mari que tu me laisses libre de faire l'action sociale, de faire l'action culturelle, mais aussi pour ce que tu fais, je vote pour vous, mais je ne fais pas de politique. Je ne reste pas là à en parler, mais je vous donne la carte. Ca je le faisais hein, parce que il m'a jamais entravée. Il aurait pu créer des problèmes, elle est toujours à l'Action sociale, des choses comme ça. Et pour ça vraiment, j'ai toujours voté pour ce parti-là. Mais je votais donc pour mon mari !

n : Il ne vous arrivait pas d'être impliquée dans les problèmes politiques de votre mari ?

N : Jamais, jamais, même au niveau de notre foyer d'Action sociale des fois quand il avait besoin de moi, je lui dis tu attends, fais-moi appeler parce que si tu entres dans le foyer, les gens peuvent penser que nous faisons de la politique. Si bien que, ça aussi, en tout cas à Rufisque, c'est très difficile de pouvoir mener une action comme ça, où les gens ont compris finalement* ! "Quand il y a politique que chacun se débrouille, allez voter où vous voulez c'est pas tellement mon problème !" Je veux même pas savoir. En tout cas tout ce que nous savons c'est que c'est une grande famille au niveau de Rufisque qui comprend trente-cinq quartiers. Ils m'ont d'abord appris à connaître ma ville, je ne savais pas qu'il y avait tant de quartiers à Rufisque. Alors pour savoir ça aussi nous tenions des réunions rotatives, tel jour nous allons à tel endroit. Par exemple on réunit trois quartiers et on cause, discute pour faire comprendre l'action sociale. Et c'est là que finalement même quand je sors partout à Rufisque tout le monde m'appelle camarade, le mot camarade ne me convient pas, ça fait un peu parti politique là et communiste, mais elles ont l'habitude de s'appeler camarade, camarade AAS, c'est comme ça qu'elles s'appellent...

n : Vous êtes femme, vous êtes sénégalaise, j'aimerais savoir qu'est-ce que vous pensez des pratiques sociales au Sénégal.

N : Cette manière de vivre qui d'abord montre le grand étalage, c'est pas ça, pas en tout cas... y a des pratiques..., mais moi je m'adresse à ces gens qui ont peut-être un certain standing et qui veulent se montrer. Y a ça d'abord.

Mais aussi, vous savez ces gens-là qui vivent en parasites sur les autres... Y en a qui viennent là qui récitent le coran (devant la porte de sa maison), le coran c'est pas à monnayer, c'est la religion, si tu y crois, c'est la religion ce n'est pas à monnayer du tout. Le coran c'est tellement précieux. Personne ne l'a écrit, c'est un tansidh, c'est descendre par fragments. Et le coran qu'on lit ici, c'est le même qu'on lit en Chine et qu'on lit en Arabie Saoudite. C'est le même, y a pas de virgule qui change. Alors si bien que s'il y a des gens en tout cas qui veulent mystifier aussi, c'est pas juste.

n : N'a-t-on pas cherché à impliquer votre mouvement dans la politique partisane ? Est-ce qu'un parti quelconque a essayé de récupérer votre mouvement de femmes ? Est-ce que à un moment donné, on a cherché à vous confier des responsabilités politiques en fonction de votre rôle au niveau de votre association d'action sociale ?

N : Pas tellement ça hein ! Pas tellement. Parce que d'abord moi j'habite Rufisque, je n'habite pas Dakar. Et puis, je ne sais pas, j'ai toujours eu la vision d'apporter ma contribution au niveau de notre société. Mais c'est surtout ce qui m'a le plus motivée, c'est d'abord ma famille. Moi je n'ai que des garçons. Et je disais toujours, pour être femme et mener une famille où il n'y a que des garçons, c'est difficile. Il faut que moi d'abord, que j'aie une ligne de conduite si je veux les mettre sur la ligne aussi. Et j'ai toujours été assez difficile pour eux pour qu'ils puissent quand même comprendre que le peu que je fais quand même c'est assez dur pour moi, mais eux aussi il faut qu'ils se mettent sur la voie chacun d'après ce qu'il fait...*

Seulement dans une ville comme Rufisque, si vous voulez introduire du nouveau, ça c'est difficile. Il faut vraiment être très patient et très fort. Parce que comme on dit la patience c'est une force, et arriver à convaincre ! Là quand vous allez là-bas, vous vous rendez compte que beaucoup de problèmes sont résolus. La scolarité, elle n'est pas éternelle, ça s'arrête là... d'autant plus que maintenant tout le monde veut aller à l'école, tu traines un peu, on

te met dehors. Mais nous récupérons tous ces jeunes-là qui n'arrivent plus à suivre, on les met dans une formation pratique. Ils continuent à apprendre à lire, à écrire, mais à travailler. Donc c'est dommage, je n'ai rien à vous présenter ici, mais elles font des choses extraordinaires ces femmes-là. Chaque année aussi, elles présentent leur production annuelle de tout ce qu'elles ont fait au Ministre intéressé donc c'est le Ministère du développement social*.

n : Avez-vous des rapports quelconques avec des femmes leaders politiques. Comme Caroline Diop, Arame Diène, Léna Diagne ?

N : Arame Diène, nous avons juste des rapports très corrects. Moi, elle est très aimable avec moi.

Léna Diagne elle avait initié un mouvement "une femme, un gramme d'or". Et elle est venue me chercher, je lui ai dit, si vous faites de la politique (elle secoue la tête) je n'ose pas tellement... Mais Léna m'a presque mise en avant. Et nous avons travaillé sur ce programme-là. Et je me rappelle que l'argent qui rentrait aussi, en tout cas nous étions au courant de tout ce qui rentrait, puisque moi j'étais dans le mouvement. Et finalement le jour où nous sommes allées voir le Président nous lui avons remis, mais ma mémoire n'est pas si fidèle plus de quarante millions en tout cas dans les quarante-cinq millions comme ça, pour ce que nous avons recueilli. Mais ce jour-là aussi, c'était un après-midi, il y avait Mamadou Touré, le Ministre de l'économie et des finances de l'époque. Et donc, on nous a dit d'aller vite au Trésor public verser cet argent-là, le même jour. D'ailleurs ils nous ont attendu, nous avons versé l'argent, on a compté, c'était dans les 45 millions et quelque, je ne sais plus.

n : C'était en quelle année ?

N : Ca fait un peu vieux hein.

n : Et cet argent a servi à quoi ?

N : Finalement à quoi a servi l'argent, nous on ne sait pas. Parce que souvent aussi y a des gens qui nous disent : "Madame, hé vous-là - une femme, un gramme d'or - où est passé l'argent ?" Je ne sais pas, en tout cas, on a versé au Trésor public avec Mamadou Touré. Et le Président a dit, il faut y aller vite avant que ça ne ferme. Si ça va au je ne sais pas moi. Si ça va bien dans les caisses de l'Etat. En tout cas c'est pour prouver seulement que donc dans une société, bon, si chacun s'y met, si chacun en tout cas le met au bon endroit, je crois que on peut... chose... parce que le développement, c'est pas affaire d'argent, ni rien du tout, c'est affaire de mentalité et de conduite. Parce que moi, si je voulais de l'argent, je n'aurais pas créé l'Action sociale, je ne gagne pas un franc là-dans. Quand on m'appelle il me faut mettre de l'essence, pour revenir il me faut mettre de l'essence (Dakar-Rufisque-Dakar = 56 km) je n'ai jamais demandé un ticket d'essence. Mais que faire ? Silence.

Là aussi je reviens de Touba (lendemain du Magal) avec du monde que j'ai reçu là-bas aussi ! Qu'est-ce qu'il faut faire ? Si je bénéficie d'une grande maison là-bas aussi, je dois pouvoir permettre à d'autres soeurs et d'autres personnes qui sont dans la rue de venir là-bas pour le Magal.*

n : Ils logeaient avec vous et mangeaient avec vous ?

N : Hum, en tout cas, on dit toujours que un ôté de un il reste zéro, moi je trouve que un ôté de un, ça fait deux... Et quand je dis aussi... je dis toujours que si j'ai une chose de, en tout cas, qui me plaît beaucoup, au lieu de le garder pour moi, je préfère le donner à mon amie. Parce que je sais déjà que mon amie elle, si elle l'avait - c'est une vraie amie - elle me l'aurait donnée, donc ça seulement doit suffire. Parce que c'est une amie avec qui nous étions enfants et maintenant nous sommes grand-mères et nous sommes toujours une même personne. Si bien que chaque fois qu'elle voyage, quand elle revient, elle achète les mêmes tissus pour elle et pour moi. Moi aussi quand j'ai quelque chose de très beau, je le lui donne.

Puisque elle aussi elle fait la même chose quand même c'est un échange égal. Mais surtout ça, c'est un sentiment. Peut-être que je commets une erreur de vivre beaucoup avec les sentiments, mais quand même l'homme c'est pas un roc, c'est pas une machine, c'est pas un robot, vous voyez bien, c'est un être pensant qui a un coeur vous voyez bien, et il a une âme. Silence.

Enfin, je ne sais pas avec mon radotage-là... Silence complet.

n : Comment avez-vous vécu l'école coloniale ?

N : Oui l'école coloniale - ça nous a trouvé à l'Ecole normale. Vraiment pour dire vrai, nous avons une directrice qui était comme une maman, Mme Germaine, et donc elle nous a beaucoup appris surtout elle aimait bien admirer d'abord la nature, elle aimait bien les plantes. Et quand on se levait tous les matins, chacun devait donc aller à son lieu de corvée puisque en un quart d'heure, tout est propre hein. Chacun a son coin à nettoyer.

n : Vous étiez à l'internat ?

N : Nous étions à l'internat. Alors des fois, vous maltraitez une plante Pour nous piquer un peu, elle nous disait : "attention les plantes au moins servent à quelque chose puisqu'elles ornent, elles sont belles, mais vous, vous n'êtes bonnes à rien du tout, qu'à détruire" Alors ça avait une réaction chez nous. Et j'ai reçu un gambien qui cherchait ma maison, alors comme il parle anglais, il s'exprimait mal, il a cherché partout ici, après il leur a dit : " de toute façon, je suis sûr que en tout cas, cette maison doit avoir des fleurs." Mais comme il parlait de "flowers" comme disent les anglais, personne ne comprenait. Mais partout où il allait, il disait : "non, non, cette maison-là où vous me montrez y a pas de fleurs, il faut qu'il y ait des fleurs parce que cette dame-là aime beaucoup les fleurs."

C'est que nous aussi, on nous a obligé à aimer les fleurs. Alors tout cela comme on dit, l'éducation première, vous voyez bien , ça vous marque parce que ça vous marque .

Et c'est comme ça aussi que j'ai eu donc à travailler avec mes enfants dont le père est décédé très tôt. En tout cas je les ai un peu orientés sur ce point-là. Evidemment mon fils aîné devait avoir à l'époque (hésitation). Il est à Air Afrique hein, c'est un commandant de bord, commandant Doucouré. Vous ne le connaissez pas ?

n : Le Commandant ~~Bo~~ Doucouré ?

N : Voilà ! (satisfaite, fière). Mais actuellement ils sont sur une étude qui concerne la sous-région. Mais le projet est secret, je ne peux vous le révéler, c'est leur secret d'Etat...

n : Comment avez-vous vécu cette période de colonisation quand vous étiez à l'Ecole ?

N : C'est-à-dire que nous l'avons vécue sans tellement de contraintes parce que nous avons une femme qui était en tout cas très affectueuse. Et comme j'étais la plus jeune aussi, vraiment j'avais l'impression qu'elle m'accordait certaines faveurs. Parce qu'elle me faisait aller dans son salon, elle me posait des questions, des choses comme ça... et elle me gâtait aussi hein. Elle me gardait toujours des biscuits, des choses comme ça, mais elle me disait de ne pas le dire aux autres. Et puis après bon, j'avais vu que bon, l'Ecole normale embrassait toute l'ex-AOF, et y a des parents qui prenaient - je ne sais pas moi - en tout cas quel moyen depuis le Togo ou le Bénin tout ça, rien que pour venir voir ce que devenaient leurs enfants. Alors moi comme j'étais au niveau de Rufisque où ma maison et ma famille étaient là, je me trouvais gâtée. Si bien que quand on avait des sorties aussi, je demandais à certaines filles de venir chez moi, chez mes parents.

Mais on n'a pas tellement souffert de cette période-là. Parce que un jour de sortie - on devait sortir une fois par mois - mais un jour de sortie quand je suis venue, j'ai trouvé ma mère qui disait "Ah, aujourd'hui, il nous faut trouver du bon riz, le long grain-là parce que quand même ma fille est venue."

J'ai dit : "comment vous ne mangez pas du long riz ?" Elle dit : "mais, vous-là vous ne savez pas ce qui se passe, les gens sont malheureux, on vous donne du long grain."

n : Vous viviez en vase clos ?

N : On ne savait pas, mais nous, on rouspétait tout le temps. Alors ma mère a dit : "celles-là elles ne savent pas ce qui se passe." J'ai dit en tout cas, nous, on ne mange pas ça... (rires).

n : Donc durant la période de la 2e guerre mondiale avec toutes ces restrictions alimentaires, vous ne vous êtes pas senties concernées ?

N : Ils se sont arrangés vraiment. Et quand je pense à cette dame-là aussi, vraiment toujours, je la remercie du fond du coeur. Parce qu'elle nous a montré beaucoup de belles choses. Et les affres de la guerre et tout ça, elle ne nous en parlait pas. Elle était revenue ici, nous l'avions invitée (après qu'elle ait quitté l'Ecole normale). Mais vraiment ça a été formidable, maintenant elle est décédée.

n : Etait-elle satisfaite de son oeuvre ?

N : Elle était très contente, très contente. Et nous sommes restées là... Je crois qu'elle est restée à Dakar deux semaines, et nous avons passé tout le temps à chanter et à danser comme si nous étions jeunes...

C'était dans le cadre de l'Association des anciennes normaliennes.

n : Avez-vous, dans le cadre de votre travail rencontré des difficultés particulières ?

N : Des difficultés particulières ? Ca dépend je crois d'abord, si vous voulez en tout cas chose... Il faut tout simplement soigner les relations avec les élèves. Pas excès de complaisance, mais que l'enfant comprenne qu'on s'occupe de lui, que en tout cas, que le maître ou la maîtresse est sérieux. Si bien que d'ailleurs toujours quand on nous appelle à des réunions, je suis toujours la première, et je dis aux autres, où étiez-vous. Non, nous on n'a pas cette habitude-là

Quand c'est l'heure, c'est l'heure, parce que quand l'élève vient en retard on le punit, si la maîtresse vient en retard, ça c'est pas bon. Alors, il faut d'abord, moi je dis que en tout cas, c'est pas tellement ma mère qui m'a éduquée, ce sont mes élèves d'abord. Si je dois arriver en retard, je préfère me porter malade, aller voir le docteur. Mais aussi comme je n'ai que des garçons aussi, je voulais pas aussi qu'on puisse, en tout cas dire, leurs copains qu'ils puissent dire, votre maman est comme cela, elle est comme ceci, des choses comme ça. Je commençais par les cogner dur, mes fils qu'ils restent sur la voie. Et bon là mon fils aîné, je l'ai fatigué. Parce qu'il fallait d'abord... je crois qu'il y ait une tête, alors les autres ils se tiennent tranquilles. Chacun, il dit : "Ah, maman, elle s'amuse pas hein!" Ca me faisait mal mais comme j'étais seule, leur père est décédé très tôt quand même je voulais aussi en tout cas qu'un jour, ils puissent arriver à quelque chose. Silence.

n : Donc vous êtes restée seule pendant une longue période avec vos enfants ?

N : Oui je les ai gardés parce que leur père est décédé très tôt.

n : Cela a duré combien d'années ?

N : Cela a duré tout ce qu'il a fallu jusqu'au jour où mon fils aîné est allé en Allemagne. Il avait 17 ans. Mais je crois que c'est là qu'il a connu Goudiaby. Mais finalement il revient pour dire qu'il ne veut pas être architecte. Il a dit : "je vous ai toujours dit que je veux voler." Alors des parents m'ont dit en tout cas, ce gosse-là depuis qu'il est jeune, il fait des avions, il prend des fils de fer il fait des avions. Alors on lui demande qu'est-ce que c'est ça, il dit avion.

Il y a un Monsieur qui vient toujours ici d'ailleurs, il m'avait dit : "Votre fils-là j'ai peur qu'un jour il ne devienne aviateur." Jusqu'au jour où il était parti à l'Armée de l'air passer des tests, on le prend là-bas, mais il passe des tests à Air Afrique, on le prend là aussi. Alors on l'attendait ici chez les militaires, mais je me suis dit comme ils sont pas toujours dociles, s'il fait l'Armée de l'air, il risque d'avoir des problèmes, il vaut mieux qu'il aille à Air Afrique.

Parce que quand même, ces jeunes-là, ils sont toujours comme ça. Si c'est l'armée tu risques d'avoir des problèmes, c'est comme ça qu'il est parti à Air Afrique.

n : Le syndicalisme ?

N : Syndicalisme ! Je ne connais pas. Vraiment je ne connais pas. Silence. Je connais l'action sociale et culturelle, c'est ça mon militantisme. Silence.

n : Dans votre enfance, qui a participé à votre éducation ? Parce qu'en Afrique il y a les tantes, les grands-mères, les oncles... Quelles sont les personnes qui ont influencé votre éducation ?

N : Moi j'étais d'abord avec une tante qui était maîtresse de classe enfantine.

n : A quel âge avez-vous été confiée à cette tante ?

N : En tout cas je devais avoir peut-être 6 - 7 ans. Et ma mère travaillait comme infirmière au dispensaire de Rufisque.

n : Votre maman ? En même temps qu'elle était couturière ?

N : Oui, mais elle était couturière pour elle-même. Mais là aussi elle travaillait là-bas, surtout qu'elle s'occupait de l'ophtalmologie. Alors pour ça, ma tante étant institutrice, moi on m'a confiée très tôt à l'école. Donc ma tante me gardait alors que j'étais trop jeune pour aller à l'école. Mais c'était aussi pour aider ma mère. Elle me prenait dans sa classe enfantine. Il se trouvait que je m'intéressais à tout ce qui se disait et il m'arrivait aussi de répondre même à la place des grands. Alors c'est comme ça, peut-être que ma tante m'a prise avec elle une année.

Je voulais bien rester avec ma mère, mais elle s'intéressait à moi en tant qu'élève, donc peut-être assez éveillée. Et c'est comme ça que je me suis séparée un peu de ma mère. Mais ma tante - à l'époque l'Afrique n'était pas aussi morcelée comme ça - a été affectée en Guinée et donc je suis retournée avec ma mère. Elle, elle a toujours cousu.

Des oncles ? Une grand-mère. Je porte son nom d'ailleurs. Mais des oncles ? Mon Oncle Maurice Guève, il était politicien, Maurice Guève était le Maire de Rufisque. C'est le Cousin germain de ma mère. Et le Boulevard de Rufisque porte son nom. (Entre le gardien avec qui elle s'entretient brièvement).

Enfin, vous savez tous ces souvenirs-là qu'on met dans les oubliettes, y a quand même des passages quelques fois un peu flou comme on dit. Mais quand même l'un dans l'autre, je crois c'est pas une vie tellement particulière, vous voyez bien. La particularité, c'est l'homme vous voyez bien, et chacun, les gens diffèrent physiquement, mais ils diffèrent sur le plan de l'itinéraire, sur le plan, bon, en tout cas, à tout point de vue, vous voyez...

Moi je disais que les pays développés, ils ont tout créé, des engins les plus spectaculaires mais ils ont tué la paix. Parce que quand même ils ont beaucoup créé des engins de mort. Pourquoi les guerres ? Vous voyez bien, avant d'accord un fusil tire sur quelqu'un mais quand on arrive vraiment avec des engins qu'on ne peut même pas définir, qui arrivent à décimer, je sais pas moi, tout un peuple, moi je suis pas tellement pour. C'est pour ça que je parle beaucoup de la paix. Pas que j'ai peur, mais je crois quand même que l'homme c'est un être pensant qui a un coeur. Qu'on dise qu'il y a un bombardier, c'est pas le bombardier, c'est l'homme qui a fait le bombardier et qui a mis là-dans aussi tout ce qui peut détruire...

n : Vous allez publier bientôt votre ouvrage sur la paix ?

N : Oui évidemment ! En tout cas, je trouve que comme on dit, on s'interroge toujours pour se demander... On peut avoir tort, on peut avoir raison. Mais le plus intéressant, il faut être de bonne foi, il faut être de bonne foi. Et j'aime bien aussi quand j'ai tort, qu'on me dise que j'ai tort pour que je puisse quand même dialoguer avec moi-même et reconnaître mes fautes. Silence.

n : Pouvez-vous nous indiquer d'autres femmes que nous pourrions interviewer ?

N : Il faut aller voir Safiétou Dieng Dramé, la nouvelle Présidente de l'Action sociale de Rufisque.

FICHE SIGNALÉTIQUE/OU PROFIL PERSONNEL DE L'AUTEURE

NOM : SAMB
 PRENOM : Thioumbé Arame
 DATE ET LIEU DE NAISSANCE : En 1928 à Dakar
 PROFESSION : Femme au foyer
 NIVEAU D'INSTRUCTION : Elle n'a jamais été à l'école
 ETHNIE/ORIGINE : Léboue
 EDUCATION FAMILIALE : Naquit et grandit dans une grande concession familiale
 PROFESSION DES PARENTS : Pères et oncles, notables lébous
 SITUATION DE FAMILLE : Mariée depuis 1945
 DU CONJOINT : Typographe, Militant de l'UDS, puis du PAI-clandestin
 LIEU DE RESIDENCE ACTUELLE : Gueule Tapée, quartier populaire à Dakar
 ACTIVITES :

- Membre de l'UDS/RDA de 1946 à 1958
- Militante du Parti Africain de l'Indépendance (PAI)-clandestin de 1960 à 1983
- En 1983 à rejoint le Parti Socialiste

Les deux entrevues se sont déroulées durant le mois de Janvier 1992 à son domicile
 La narratrice (n) : Awa Kane

ENTRETIEN AVEC Madame Thioumbé SAMB : Narratrice (N)

n : Donc comme je vous l'ai dit Madame, avant qu'on ne parle de politique, je voudrais savoir qui est Thioumbé Samb. C'est-à-dire votre date de naissance, vos parents, votre éducation, où vous avez grandi.

N : Moi, Adjï Thioumbé Samb, je suis née le 28 janvier 1928 mais j'avais augmenté mon âge d'une année à l'époque où Léopold Sédar Senghor faisait de la politique avec El Hadj Abass Guèye. Et comme Abass Guèye était fils de lébous... alors qu'il me manquait une année pour avoir l'âge de voter, c'est cette année qu'on m'a donné un an de plus pour que je puisse voter, pour que je puisse faire mes activités... En ce temps, mon mari était RDA, mais c'est lui qui m'avait donné la permission d'aller rejoindre les jeunes du BDS, A ce moment-là j'étais à Thieudem et je venais d'avoir notre premier enfant. J'habite Thieudem, rue Sandiniéry angle Valmy, c'est là que j'habitais, au niveau de la mosquée. Je suis la fille de El Hadj Ablaye Samb et de Ma Mbengue Ndiassé, ici à Ndakaru et je suis enfant de lébous. J'ai grandi là-bas à Thieudem au niveau du grand baobab et de la mosquée.

n : Vous dites qu'on avait augmenté votre âge pour que vous puissiez voter, c'était en quelle année, quel vote ?

N : C'était à l'époque où Senghor avait posé sa candidature, c'est l'époque où le BDS venait de naître. Comme nous les gens de Thieudem certains étaient du SFIO, d'autres étaient BDS... Comme nous du BDS étions minoritaires, Adjï Arame Sène, Seynabou Mbengue, ces femmes de notre classe d'âge, nous partîmes rejoindre le BDS. Nous rivalisions, si les SFIO rentraient Rialto et passaient devant nous, nous les "sabotions"... Le SFIO se trouvait entre le robinet et la mosquée, comme c'est devant notre maison qu'ils passaient. Oui, c'est pour ça...
Comme Abass Guèye était lébou, tous les lébous se sont levés pour qu'il devienne député.

n : Donc c'est pour Abass Guèye que vous supportiez le BDS ?

Oui, Abasse et Senghor. En ce moment-là c'est Senghor qui était candidat. Lamine Guèye avait tous les vieux avec lui, nous qui étions jeunes, nous sommes allés avec Senghor. Et puis les choses ont évolué, évolué, jusqu'à l'UDS. Après Abass Guèye avait gagné, Senghor aussi avait gagné. Nous les avons laissés et nous sommes allés militer avec les Chams Benoît, les Ablaye Guèye, Bâ Thierno, Assane Seck, mon mari était bien entré avec les Sellé Guèye. Moi aussi j'ai arrêté ma première activité et rejoint mon mari.

A l'époque, à ce temps-là, les Khady Sylla et d'autres et d'autres encore, ou avec les Maguette Diop Macoumba, celle-là aussi est de ma classe d'âge, alors nous sommes devenus UDS, nous avons recommencé. Après tout, l'UDS s'est tourné vers le travail, ils ont fait une formation sur nous que nous n'avons pas regrettée. Les gens de l'UDS on fait sur nous quelque chose que nous n'avons pas regretté, nous n'y regrettons rien du tout à dire vrai. Ils nous formaient pour que nous défendions le Sénégal à l'intérieur du Mouvement. Nous fêtions le 8 mars, nous faisons des meetings, ce que nous voyions, nous le faisons des revendications, à ce moment-là nous n'étions pas libres (indépendance). En ce moment-là c'est celui qu'on appelait Ndoffène Niang qui représentait le Gouverneur Colombany. Nous faisons des revendications, des meetings, si on...

Nous faisons des meetings, si on barrait le quartier, nous faisons des meetings... nous demandions l'allocation familiale, nous revendiquions donc. Nous faisons des collectes, achetions des savons et allions trouver les femmes à la maternité pour les leur donner et les éveiller à comment nous devons faire pour obtenir l'indépendance. Cette année-là, c'était l'année où De Gaulle devait venir à Dakar, nous devons faire nos activités, nous demandions l'indépendance, prenions les pancartes et tout ça... dans le pays pour avoir l'indépendance. Les Arame, Aïda Sarr épouse de Me Fadilou Diop, Seynabou Camara et tous ces jeunes, les Awa Niang et Awa Gaye de Fass et Fatou Niane, tous nous faisons des activités. Mais à cette époque les femmes n'étaient pas nombreuses dans la politique.

D'ailleurs les vieux mêmes nous maudissaient, ils disaient celles-là qu'est-ce qu'elles font et qu'est-ce qu'elles veulent ? Mais les choses ont évolué, évolué jusqu'à ce qu'il y eut les allocations familiales, les femmes commencèrent à avoir des droits. Tout ça

aussi c'était au temps de Senghor jusqu'à ce que Dieu veuille aujourd'hui que dans l'Union des femmes du Sénégal, nous y avons beaucoup travaillé. Nous les femmes nous disions que le pays nous appartient. Et aujourd'hui on doit reconnaître que ce sont en partie elles qui ont libéré le pays. Et pourtant les vieux nous rétorquaient "que vous n'êtes pas capables de fabriquer des allumettes ou des aiguilles et vous demandez l'indépendance." C'est à cette époque que l'UDS a éclaté et a fait PRA-Sénégal, ils l'ont travaillé et en ont fait le PRA-Sénégal comme ils le souhaitaient. Ensuite le PRA a éclaté et un militant s'est retiré et a affirmé qu'il y a une voie plus rapide pour avoir l'indépendance, c'est Majmouh Diop (PAI). Presque la moitié des jeunes est allée vers lui, nous travaillions avec lui, travaillions jusqu'à ces derniers moments, Abdou Diouf est venu au pouvoir. On s'est dit : si vous travaillez pendant plus de 20 ans et vous n'avancez pas, sinon que vous faites beaucoup de bruit, alors que nous, on nous a arrêtés par ailleurs en 1960... En 1960 nous sommes allés à St-Louis pour les élections municipales, les St-Louisiens sortirent. Ils voulaient élire Sèye à la Mairie. Ils nous attaquèrent. C'était eux qui avaient tort. Notre Comité d'action rétorqua, alors nous nous battîmes. Il y eut des bagarres, ce fut mon arrestation. Tu sais un enfant de lébou lui quand il voit une bagarre il s'en mêle et quand on le provoque, il n'accepte pas de reculer... Pour un pays que tu aimes en plus sans mentir... nous avons fait des histoires, nous nous battîmes. C'était pas grave, mais les racontars et la manière dont on l'a fait en haut lieu, ont aggravé les choses et c'est devenu grave. On y arrêta des femmes, récupéra des armes. On amena Me Fadilou Diop pour les défendre.

On dit : "Thioumbé Samb, ce qu'elle a fait..." on aggrava tellement les choses... C'est là qu'on m'a arrêtée. Alors j'ai dit, si on m'arrête pour mon pays alors je suis d'accord parce que si tu aimes ton pays et en plus si tu es la première femme éveillée du point de vue politique... Maguette Diop était de ce côté-là... depuis la rue 15 jusqu'à la rue 3, Maguette Diop menait les choses de main de maître... Presque partout ici à Dakar, moi, toute la ville ne connaissait que Thioumbé Samb. Les vieux nous disent "qu'est ce que vous faites ?" et je répondais "être maîtres de nous-mêmes et discerner... le pays doit sortir de l'esclavage, le toubab ne peut pas habiter avec nous pour toujours, il peut nous aider, nous

instruire, mais plus tard, il peut aussi nous libérer. Il faut que nous essayons d'apprendre... parce que si tu élèves un enfant jusqu'à ce qu'il soit capable de fonder son propre foyer, tu dois le libérer..." Nous c'était ça notre pensée. Nous fîmes alors l'indépendance mais nous jugions que l'indépendance n'était pas totale (scission PAI d'avec le Groupe des Partis africains). Alors il y eut beaucoup de polémique... et les partis commencèrent à discuter la bagarre de St-Louis eut lieu et on m'arrêta. Ceci entraîna un plus grand engagement de ma part, parce que je sais que dans le pays les femmes ont une force mais seulement lorsqu'elles ont du courage, lorsqu'elles savent où elles vont, alors je décidais de ne plus m'arrêter de faire de la politique. Je n'arrêtais plus de faire de la politique jusqu'en 1983 lorsque Abdou Diouf fut choisi. Je me suis dit : ah, maintenant chacun doit réfléchir. Parce que j'ai vu que Abdou est jeune, mais c'est un jeune "gentil". Et si on va avec lui et qu'on le soutienne et l'aide, le pays pourra aller où nous souhaitons. Parce que ce qu'il y a aujourd'hui c'est un jeu. Détourner de l'argent, faire la fête (boumbay)... ah, Senghor nous avait éduqué de manière très libérale. C'est vrai, il souhaitait que l'on se développe, mais il était trop libéral, il les aimait tellement qu'il ne les punissait pas. Tu sais si tu aimes ton enfant aussi, quand il devient indiscipliné, tu dois pouvoir le "cravacher" un peu, pour lui dire que ce qu'il a fait n'est pas bien. Lui, il avait laissé "la progéniture" faire ce qu'elle voulait...

Et quand Abdou Diouf est arrivé, on s'est dit, ah, c'est vrai qu'il était du précédent gouvernement (celui de Senghor) mais on peut être de l'intérieur d'un groupe et être différent de ses membres. J'ai pensé qu'il y avait une différence, alors j'ai quitté le PAI (parti d'opposition) pour rejoindre Abdou Diouf en décidant de l'aider pour voir où va notre pays demain. Silence.

n : Quand tu est entrée en politique, était-ce pour "travailler" le pays ou était-ce pour éveiller les femmes ?

N : Oui, c'était pour que le pays devienne libre, soit maître de lui-même (indépendance). Nous le voulions parce que les gens (les colons ne savaient pas qui nous sommes (nous les colonisés)).

Et après cela, les femmes aussi devaient avec la "formation"... afin qu'elles puissent gérer le pays. Mais nous, nous pensions pas qu'une fois le pays libre, qu'une fois que nous l'avons réclamée jusqu'à obtenir la liberté, nous resterions là à dépenser bêtement l'argent comme du pain et des cacahuètes. Nous, nous ne le pensions pas comme cela. Quand l'indépendance est venue - les mains dans lesquelles elle est tombée - nous ne le pensions pas ça... Oui parce que nous, nous souhaitions ouvrir la liberté à tout le monde, aider les gens qui souffraient... Parce que au sein de l'Union des femmes, c'est à ça que nous réfléchissions. Parce que si tu trouves une femme indigente qui vient d'accoucher à la maternité et que tu lui offres des habits pour elle et pour son bébé, du savon pour leur linge... et tout ça venait de nous femmes de l'Union. Nous cotisons... Les Aïda Sarr, les Khady Sylla, les Maguette Diop... et d'autres. Et finalement Rose Basse quitta le Mouvement des femmes SFIO pour venir nous rejoindre dans le Mouvement. Nous nous rassemblâmes dans une fusion au Rialto. Nous, c'est pour ça que nous nous étions engagées, mais nous ne nous étions pas engagées pour vadrouiller (thiambal-thiambal), pour la cupidité (ignane), pour la mesquinerie (khekh nit) pour le favoritisme, le clientélisme c'est-à-dire voir quelqu'un d'incapable et lui confier un poste de décision. Ce n'était pas notre pensée, notre vision propre, et nous pensions que chaque personne qui mérite une chose, si on la lui donne, elle saura comment la gérer. Hum, hum... Silence.

n : Du temps où vous étiez dans l'Union des femmes, est-ce que les femmes engagées dans la politique étaient nombreuses ?

N : Oui celles qui faisaient de leur mieux étaient assez nombreuses parce qu'à ce moment-là, le SFIO était assez puissant, c'est les gars de Lamine Guèye ; le BDS était assez puissant parce qu'à cause de Senghor, mais l'UDS était très puissant. Toutefois la force de l'UDS - que dirigeait Ablaye Guèye Capri et Bâ Thierno - résidait dans le fait de l'éducation, de la formation... Pour la politique, les autres pensaient que c'était uniquement les bagarres, les injures et les applaudissements et faire tout pour gagner seulement... Mais à l'époque, l'UDS travaillait à l'éducation des femmes, les Ablaye Guèye louaient des chambres pour que nos maris nous instruisent et nous forment, ils faisaient avec nous des séminaires, jour et nuit.

Nous avons de jeunes lycéens comme professeurs qui nous donnaient un enseignement après 18h, après qu'eux aient terminé leur classe. Nous les gens de Gueule-Tapée, on nous avait affecté Racine Ndiaye qui nous apprenait aussi des signatures et tout ça... Parce que nous faisons des délégations pour aller demander auprès du délégué du Gouverneur des autorisations pour faire des meetings. Alors nos "enseignants" nous apprenaient comment déposer une demande d'autorisation... Et on ne nous autorisait à nous rassembler que dans les salles de cinéma, nous discussions avec les propriétaires des cinémas qui nous autorisaient de 15h à 18h. Nous faisons cela pour éveiller les femmes afin que nous soyons conscientes que si demain nous devons être libres, ce n'est pas en jouant (thiakhane) que nous pourrons gérer notre pays. Oui, ce ne sera pas en jouant que nous le pourrons. Ce sera courage, dignité et respect, avec riches et pauvres, que nous essayerons... que les riches, sans être totalement dépourvus, et les pauvres aussi leur condition améliorée. Que nous sachions qui nous sommes et aussi que nous sachions "la civilisation". Nous c'était ça notre engagement. Mais.. certains partis eux... d'ailleurs à chaque fois que nous nous retrouvions avec eux et discussions au moment de nous séparer, nous avions de nouvelles recrues qui quittaient ces partis-là et venaient nous rejoindre.

n : Est-ce que les femmes qui ne faisaient pas de la politique vous écoutaient ?

N : Oui, au sein des femmes rurales et des femmes de la banlieue et les femmes considérées comme des personnes sans importance. Ce sont elles qui nous écoutaient le plus. Mais ce temps-là, les femmes qui se disaient "driankés", elles disaient : "mais ces femmes-là, la clique à Thioumbé Samb, elles nous fatiguent, elles nous emmerdent..." Même celles qui aujourd'hui sont dans le Gouvernement ou à l'Assemblée nationale, elles nous répondaient injurieusement. Elles nous disaient des choses... Et pourtant aujourd'hui quand la gloire (téranga) est venue, c'est elles qui en ont bénéficié. Elles nous injuriaient, nous les battantes pour l'indépendance, et ce sont elles qui ont eu la gloire (téranga).

Mais à ce temps-là... les paysans et les gens qui souffraient... parce que nous sommes allés dans un village nommé Mbane derrière la ville de Kaolack au Saloum, c'est Bâ Thierno qui nous y avait amené. Quand nous y sommes allés, y avait beaucoup de monde qui nous avait reçu..., parce que l'éducation, la formation que nous y avons apportées sont aujourd'hui encore présentes dans le Sine Saloum. Les gens du Sine et du Saloum sont les plus sincères... Quand ils vous soutiennent c'est qu'ils vous estiment, tout ce qu'ils vous disent, c'est ce qu'ils pensent. Jusqu'à présent ils restent encore fidèles à leurs amis d'hier.

n : C'est quand vous avez quitté l'UDS que vous êtes allée au PAI ?

N : Non, quand j'ai quitté l'UDS? j'ai été au PRA un tout petit peu. Parce que l'UDS a fait la fusion au Colisée, mais certains ont dit que, nous ne devions pas accepter la fusion parce que Senghor nous a bernés et nous a amenés au Colisée, là à l'avenue Lamine Guèye, en face de la maison des anciens combattants. Ce jour-là, on avait demandé à chaque parti d'amener 10 personnes, mais ce jour-là l'UDS a choisi 9 hommes et 1 femme, moi. A cette occasion il y avait Mamadou Assane Ndoye, Lamine Guèye, Iba Diop, Mar Diop et tout ce monde-là ; à cette époque-là tous nos vieux valeureux étaient encore là. C'est ce jour que ces vieux-là ont commencé à me témoigner leur admiration, oui ces vieux-là - aujourd'hui la moitié d'entre eux sont morts mais l'autre moitié est encore là -. Parce que j'ai habité avec eux, ils sont mes parents et ils ont vu comment j'évoluais car Dieu m'avait fait part d'une chose, à chaque fois que je parlais, je ne disais pas de grossièretés ou des choses insignifiantes. Bien au contraire, je travaillais avec eux en toute confiance, même si c'était des membres d'un autre parti, en leur parlant un langage très franc, en leur suggérant de penser à ce que nous allions faire une fois l'indépendance obtenue et aujourd'hui Dieu a fait que nous sommes indépendants. Silence.

n : Pourquoi étiez-vous choisie pour faire partie de la délégation de l'UDS ?

La délégation était nombreuse. Mais les gens de l'UDS ne voulaient pas donner à Maguette Diop la parole parce qu'elle était trop passionnée. Aïda Sarr elle, ne voulait pas parler...

Son mari intervient : A ce moment-là, sans qu'on le lui dise, elle avait été fait membre suppléant du Bureau politique de l'Union démocratique sénégalaise (UDS) c'est-à-dire Section sénégalaise du RDA et je vous donne là un document de son itinéraire, pour les dates précises. (Le mari me remet le document qu'il a fait faire sur sa femme).

N : Comme je n'ai pas fait des études en français, je ne peux suivre la chronologie exacte, mais je me rappelle des dates importantes. Pour cette délégation envoyée à la fusion au Colisée, les gens de l'UDS, les Chams Benoît, ils étaient en réunion avec nous chez Abdoulaye Guèye Capri - qui habitait à l'avenue Clémenceau - une réunion-déjeuner pour choisir ceux qui vont représenter l'UDS à la réunion du Colisée.

Quand ils nous ont tous étudiés - parce que à chaque fois que nous devons rencontrer les autres partis, on "sondait", on étudiait chacun qui devait parler - dans la discussion ils étaient tous d'accord, les Birame Diop et tous les autres que c'est Thioumbé qui doit pouvoir aller le plus, parce qu'elle a plus de discernement. Oui, elle est plus au courant que les autres et elle a le plus le don d'orateur. Oui c'était pour ça.

n : Quand vous y étiez, vous avez fait un discours ?

N : Oui, j'ai parlé, oui. Ce pourquoi j'ai parlé aussi, c'est que Ablaye Guèye Capri a dit à Senghor que "nous avons amené les 10 personnes requises, mais nous avons aussi amené une femme au sein de notre délégation ; comme le pays avance et que les femmes y seront impliquées demain, nous avons amené une femme, et nous avons amené aussi un paysan parce que le pays ne peut avancer sans le paysan." Abdoulaye Ly qui était aux mains de Senghor, le fameux Abdoulaye Ly a rétorqué à Ablaye Guèye Capri en lui disant : "tu veux retarder notre travail.

C'est pourquoi tu as amené ici une femme et à l'UDS vous n'avez pas plus de femmes que nous au BDS, parce que les Ndoumbé Ndiaye, les Fatimata Diop, les Madeleine Ngom... - oui c'est bien comme ça qu'il l'a dit et qu'il l'a fait - sont des femmes, nous avons nous donc plus de femmes que vous. Et quand on vient dans une réunion comme ça où les sténodactylos s'ils veulent prendre des notes vont être retardés... Vous ne devez pas amener ici quelqu'un qui n'est pas allé à l'école." La délégation de l'UDS a voulu partir et là, j'ai demandé la parole. Le vieux Mamadou Assane Ndoye dit "qui est-ce qui demande la parole ?" Lamine Guèye lui répondit "Ah, c'est une femme qui demande la parole." Le vieux Sembène dit "Laissez-la parler." C'est pour cela que j'ai parlé. Je pris la parole, les salua et dis qui j'étais... jusqu'à ce qu'ils me reconnaissent. Je leur dis : "moi je pense que le pays n'avancera pas si les femmes n'en font pas partie. Et si on dit vrai, je pense que les paysans, les pêcheurs, les éleveurs font partie du pays. Tout le monde n'a pas été à l'école parce que surtout vous les lébous, vous refusiez que vos filles aillent à l'école parce que vous disiez que cela les rendrait "perdues".

C'est pour ça que les autres plus "civilisés" ayant plus de discernement, envoyèrent eux, leurs enfants à l'école... Mais le pays n'avancera jamais sans que les femmes n'en fassent partie demain - là est ressortie la formation que nous recevions à l'UDS - Le pays n'avancera jamais sans les femmes, et comme vous mangez des arachides c'est grâce au paysan, il faut alors le laisser lui aussi parler. Et je pense que ce pays évoluera jusqu'à ce que les paysans, les pêcheurs, les éleveurs deviennent eux aussi des princes, donc commençons le aujourd'hui en sachant que le pays a besoin aussi bien de gens qui sont allés à l'école que de gens qui ne sont pas allés à l'école." Alors tous les vieux applaudirent et Mamadou Assane Ndoye me demanda : "toi, qui est ta mère ? Comment t'appelles-tu ?" Je répondis : "Moi je m'appelle Thioumbé Samb, mais on m'appelle Arame, sur ma carte d'identité, il est inscrit Arame Samb, je suis la fille de Fatou Ma Mbengue et de El Hadj Ablaye Samb à Thieudem." Alors ils furent tous d'accord et dirent "Ah, celle-là, c'est notre enfant, c'est la nièce de Momar Sène, la nièce de Mbaye Mbengue..." Alors nous nous réconciliâmes et continuâmes la réunion. C'est ce jour-là que nous avons commencé, et

d'accord, ils ont dit, chaque parti - ses volontés. Alors Ablaye Guèye Capri - à l'intelligence vive et Bâ Thierno, suggérèrent de mettre à côté de moi quelqu'un qui parlait français pour me traduire en wolof ce qui se disait et quelqu'un d'autre à côté du paysan. L'homme qui était venu de Mbane, c'est lui qui était délégué de Bâ Thierno au Saloum. Moi, on m'avait mis avec quelqu'un qu'on appelait Ndiour et le paysan on le mit avec Grand Diop - comme Grand Diop bégayait légèrement - on échangea les interprètes, Grand Diop vint auprès de moi et tout ce qui se disait en français, il me le traduisait en wolof, le vieux paysan aussi, Ndiour lui traduisait tout ce qui se disait. Ce Ndiour-là, il est actuellement au Journal "DJAMRA", je le rencontre dans la rue quelques fois. Tu vois c'est loin tout ça.

Oui c'est cela que nous avons fait. Mais quand nous revenions chez Ablaye Guèye Capri, nous faisons une autocritique parce que chez nous, à chaque fois que nous prenions la parole dans les réunions, une fois revenus au siège, on faisait une autocritique, toute personne qui n'avait pas bien parlé (dire des "ndiakhoum") on lui disait que ce n'était pas comme ça et on le rectifiait pour la prochaine fois, parce que nous étions éduqués, formés, oui c'est ça.

n : Vous m'avez parlé ici d'hommes qui vous avaient soutenue, était-ce toujours le cas avec tous les hommes de votre parti ?

N : Oui, mon mari - d'ailleurs tu l'as trouvé ici, il est là - Nous au sein de l'UDS, on ne faisait pas de différence entre les hommes et les femmes, mais dans la rue, au sein du BDS, au sein du SFIO, eux ils marginalisaient les femmes. Donc nous les femmes de l'UDS, ce que nous apprenions au sein du parti, nous le discutons avec les femmes des autres partis. D'ailleurs aujourd'hui toutes les femmes qui sont même au sein du Gouvernement ou de l'Assemblée nationale quand elles nous voient, elles sont gênées. Parce que ce que nous leur disions du pays hier, presque la moitié et arrivée aujourd'hui. Nous discutons avec elles, oui nous discutons avec elles.

n : Donc votre mari vous soutenait beaucoup ?

N : Oui, et c'est rare de voir ça, parce que même s'il se rendait à des réunions chez Ablaye Guèye Capri ou chez Sellé Guèye - en ce moment mon enfant aîné était encore bébé - il me disait "allons-y ensemble, mets le bébé sur ton dos." Avant je lui reprochais de rentrer assez tard des réunions, alors un jour, il m'y emmena - je suis allée deux fois à des réunions à Fass, chez Sellé Guèye 3 à 4 fois - c'est ça notre avancement - il me suivait et soutenait aussi, il ne me lâcha pas, parce que à chaque fois qu'il devait s'y rendre, il me disait "habilles-toi, on y va" et je le suivais. Jusqu'à ce que plus tard, même si lui n'allait pas, moi j'y allais. Oui c'est rare aussi dans le pays où nous sommes de voir une femme qui fait de la politique en même temps que son mari. Cela existe mais c'est différent, parce qu'il y en a qui sont allées parce qu'elles disent "celui-là me plaît, alors je le soutiens" tout en demandant des contreparties, des récompenses, des dons... ceux-là ne font pas le travail comme il faut. Nous, nous travaillions dur, nous faisons des réunions jusqu'à 4h du matin, jusqu'à 2h du matin ou jusqu'à l'aube, à l'UDS. Même quand il y a eu une scission et que le PAI est né, ils continuèrent cette manière de travailler. Et en 1960, quand le PAI fut dissout, même dans la clandestinité, nous continuons à nous voir et à discuter alors que tous nos locaux étaient fermés. Nous avions une bonne formation.

A ce propos, après la rencontre du Colisée, Ablaye Guèye Capri - aux idées séduisantes - suggéra l'idée de rencontrer les femmes des autres partis pour discuter entre nous pour leur apprendre ce que nous avons appris puisque maintenant les partis avaient fusionné. La première rencontre que nous avons eue se tint à Colobane. C'est le SFIO qui nous avait invité. Comme nous nous étions réconciliés, le SFIO unitaire, les Fofana Abdoulaye, les Obèye Diop... A cette rencontre, lorsque Lamine Guèye parlait, il avait laissé des recommandations, après ils firent le SFIO unitaire...

Lors de la réunion à Colobane, une femme Mbaye qui habitait à la rue 13 commença à nous provoquer en disant "vous ne pouvez nous apprendre la politique, nous au temps de Galandou Diouf, de Blaise Diagne, nous étions là..." Oui, à chaque fois que nous femmes de l'UDS prenions la parole et disions des choses intéressantes, elles rétorquaient en nous disant "au temps de Blaise Diagne, au temps de Galandou Diouf, etc. "Cette femme-là (de l'UDS), fille d'un tel (c'est-à-dire moi) qui est née il y a même pas longtemps, voudrait nous apprendre à nous qui pouvons être ses tantes..."

Alors nous, nous faisons le "Masla", riions et partions... Après, quand il y eut la réunion du Rialto, les Abdoulaye Ly - qui disait à la réunion du Colisée que l'UDS ne devait pas amener au sein de sa délégation une femme - ont dit qu'eux aussi, dorénavant allaient apprendre aux femmes du SFIO à prendre la parole - puisque chez nous il y avait Maguette Diop et Thioumbé Samb ou une autre qui osait prendre le micro devant une assemblée, c'était nous les oratrices...

Leurs femmes à eux disaient "mais comment une femme ose-t-elle prendre le micro ?" D'ailleurs ma mère mise au courant vint chez nous pour m'en dissuader, mais mon mari lui dit "C'est ma femme, nous faisons de la politique !" Il y a une nommée Fatou Guèye, infirmière au dispensaire n° 1, c'est elle qui nous menait la vie difficile en nous injuriant tout le temps, en se battant contre nous et même nous mettant en mal avec nos parents, jusqu'à ce que presque tous nos parents soient fâchés contre nous. Mais après ils furent d'accord avec nous.

Son mari intervient : Oui ça ce sont les difficultés en politique parce que si les patriotes se lèvent, leurs adversaires utilisent des armes pour les contrecarrer en allant vers leurs propres familles pour les dénigrer. Elle (il parle de sa femme, la narratrice) a connu toute sorte de difficultés. Ce sont ces mêmes difficultés qui ont fait qu'en 1957, elle n'est pas allée à la "Rencontre des jeunes à Moscou", c'est seulement moi qui suis parti. Les Kane Ali Bocar - Président du Conseil de la jeunesse d'Afrique - Bâ Abdoul Maham et d'autres se sont rassemblés ici dans ma maison uniquement pour essayer de convaincre à l'importance du voyage de Thioumbé au sein de la délégation à Moscou... Mais ses parents l'ont dissuadée de partir, ils allaient la "tuer" si elle passait outre leurs protestations. Pourtant les Ousmane Camara - 1er Président Cour Suprême d'aujourd'hui - les Fall Malick, Diallo Omar, Guindo Assane du Mali, Grand Diop, Adama Saada du Niger, Hamadou Diop le Grand, en fait toute la délégation d'Afrique voulait que Thioumbé y aille. Enfin puisque Thioumbé ne pouvait y aller, on essaya de convaincre le père de Khady Niang c'est la femme de Madani Sy - actuel Ministre de la justice - et c'est finalement Khady qui partit avec nous. La délégation n'excéda pas 12 personnes. La délégation du FEANF de Paris, les Gaye Amadou - appelé Commandant Gaye - il fut conseiller à la Cour suprême et Directeur de la Sicap.

Même les femmes de l'Union française sont venues pour demander à ce que Thioumbé aille à Paris pour six mois pour une formation en français, mais toujours les difficultés de la famille, les parents refusèrent...

N : Et pourtant j'étais mariée, c'était surtout ma mère qui faisait le plus de difficultés.

Son mari : C'est elle qui devait être la présidente de l'Union des femmes du Sénégal, mais comme elle n'était pas allée à l'école, elle fut la première vice-présidente de l'Union des femmes du Sénégal. Cette même Union des femmes du Sénégal, les cadres qui en sont sorties après l'indépendance - les Ndèye Seyni Camara, Jeanne Martin (qui représenta la Guinée aux Nations unies plus tard) - étaient secrétaire générale ou présidente de l'Union des femmes du Sénégal, d'ailleurs elle a une photo souvenir où elles étaient toutes ensemble, qu'elles avaient faite chez Salla Kassé. C'est lorsque Jeanne devait rentrer en Guinée. Parce que le Président Sékou Touré après l'indépendance avait dit à Jeanne que son pays avait besoin d'elle. Jeanne connaît très bien Thioumbé. Elle (Thioumbé), son seul problème était qu'elle n'était pas allée à l'école, sinon elle était allée très loin en politique. La guerre entre les hommes politiques et les femmes date de très longtemps, ce sont eux-mêmes qui poussaient les familles à contrecarrer les projets de leurs filles. Oui ça date de longtemps, la promotion de la femme donc jusqu'à présent d'ailleurs devient assez difficile, parce que cette bataille est très menée par les hommes et les hommes qui la font sont des cadres intellectuels.

N : Laissez-la poser ses questions.

n : Non, moi la manière que vous adoptez me convient, tout ce que vous pouvez dire m'intéresse.

Son mari : Oui, je ne fais qu'un petit apport, je rappelle seulement certains détails que tu oublies de mentionner et ces détails sont importants (s'adressant à sa femme).

Donc l'Union des femmes du Sénégal a été la première ici à célébrer le 8 mars - journée internationale des femmes - au Cinéma FAX qui est maintenant le Cinéma El Hadj. Nous les hommes, bien sûr nous leur donnions une formation pratique, mais leur disions aussi qu'il faut qu'elles prennent leurs responsabilités...

Par exemple nous leur apprenions comment faire les formalités de demande d'autorisation de meetings et elles le faisaient elles-mêmes à chaque fois qu'elles avaient besoin de se réunir.

N : Certaines femmes - du SFIO ou d'autres partis - quand elles voulaient se réunir, c'était leurs hommes qui faisaient tout et les installaient... Ils organisaient tout en fait... Mais nous, de par l'éducation que nous avons reçue au sein de l'UDS, les hommes nous disaient "faites vous-mêmes vos démarches afin que nous voyions comment vous procéderez, quel est votre travail..." Donc c'est nous les femmes qui faisons toutes nos démarches. La première fois que nous avons écrit notre demande d'autorisation de meeting, nous le remis à Maguette Diop Macoumba - qui est aujourd'hui à Mboro, une femme très brave - quand elle alla pour déposer la demande elle fut chassée et ne put déposer la demande. Alors moi, à ma façon comme toujours, je me portais volontaire et dis aux autres femmes "donnez-moi la demande" ; elles me la remirent et j'allais auprès du délégué du Gouverneur Ndoffène Niang et déposa la demande. La secrétaire du délégué qui me reçut en premier me parlait français et je faisais la folle...

Finalement, à chaque fois que j'arrivais, elle me reconnaissait et me demandait "qu'est-ce que vous voulez ?" je répondais une autorisation et il nous l'accordait. A partir de ce moment-là c'est moi qui faisait toutes les démarches, Jeanne Martin la Présidente et Khady Sylla qui était la 2e présidente - bien que parlant et écrivant le français, elles - j'étais plus dégourdie qu'elles, c'est pourquoi on me confia ces tâches-là et Maguette Diop était ma secrétaire.

Et lorsqu'après les indépendances (en 1960) Sékou Touré (le Président de la République de Guinée) demanda à Jeanne Martin de rentrer au pays - elle fut un cadre là-bas - Jeanne vint nous informer de son prochain départ pour la Guinée.

Nous lui fîmes une fête et allâmes chez Salla Kassé faire une photo-souvenir, d'ailleurs voilà la photo. Après que Jeanne fût partie, nous réélûmes un autre Bureau. Khady Sylla fut la Présidente et moi je devins la 1re Vice-présidente et Rose Basse fut la 2e Vice-présidente.

Nous nous sommes dit puisque Khady Sylla et Rose Basse sont instruites on va mettre Thioumbé au milieu comme ça elle pourra communiquer avec l'une ou avec l'autre c'était pour cela, pour que je sois plus opérationnelle. Les deux femmes instruites autour de moi.

n : Rose Basse et toi étiez dans le même parti ?

N : Non, Rose était au SFIO et dans le mouvement des femmes du SFIO, moi j'étais au mouvement des femmes de l'UDS - Section sénégalaise du RDA, mais nous étions toutes rassemblées au sein de l'Union des femmes du Sénégal, après la fusion des partis. Mais nous étions aussi auparavant rassemblées au Conseil de la jeunesse Sénégal. Nous avions nos bureaux près de la maison de Seydou Nourou Tall. Nous les femmes de l'Union, disions comme le pays avance et que les gens n'ont pas encore compris... nous y rencontrions les jeunes - les Alioune Badara Paye, les Boy David, les Diallo Selly et beaucoup d'autres jeunes encore. En dehors des débats, nous faisions aussi du théâtre et des fanals.

Son mari : Concernant toujours Thioumbé - quand la fusion éclata et que naquit le PRA, le PAI et que nous avec d'autres nous partîmes avec le PAI - le PAI décora Thioumbé d'une médaille d'or à l'occasion du 10e anniversaire du Conseil mondial de la paix, oui Thioumbé Samb de l'Union des femmes du Sénégal médaillée d'or !

Oh, l'éclatement des partis c'est regrettable, mais vous savez quand il y en a qui veulent aller loin et d'autres qui veulent rester là... c'est pour ça qu'on n'avance pas et on finit toujours par se diviser... (ils sortent tous les deux les photos qu'ils avaient gardées dans une malle et me les montrèrent avec les dates et les commentaires.)

n : (S'adressant cette fois-ci au mari) Je vois que vous avez beaucoup soutenu votre femme - sinon même poussé - dans son action militante. Et si l'on sait qu'à l'époque c'était une chose rare, pourquoi avez-vous fait cela ?

Le mari : Moi, tout ce que je peux en dire c'est qu'à l'époque elle a eu beaucoup de difficultés, elle a même une certaine pudeur a en parler encore aujourd'hui. Les difficultés qu'elle a connues elle, moi j'en ai pas connu la moitié. En politique ce qu'elle a enduré, moi je ne l'ai pas enduré. Mais à la fin, moi aussi j'ai connu tellement de difficultés - je ne lui en parlais pas tout simplement parce que je la soutenais. - Nous avons eu beaucoup de difficultés tous les deux même si nous sommes mari et femme toujours. Nous nous sommes mariés en 1945 et plus tard elle a été obligée - elle ma femme - de payer des études dans un collège privé à notre fils. Nous avons jugé qu'il était important que notre fils fasse des études. D'ailleurs en Afrique, je pense que le plus important c'est d'éduquer, d'instruire les ouvriers et les paysans parce que dès qu'ils acquièrent une connaissance, ils ne la lâchent pas, ils s'en occupent très bien... Moi j'ai eu la chance de bénéficier de cours populaires du sein de l'UDS et du Conseil national de la jeunesse et de collaborer avec de grands intellectuels dans le parti, parce que je n'ai jamais été à l'école française, j'ai seulement fait l'école coranique. Je suis illettré comme ma femme. Alors comme je bénéficiais d'une certaine éducation-formation dans le parti, c'est pour ça que quand j'y allais, je lui demandais de m'accompagner aux réunions. C'est pourquoi le Mouvement des femmes de l'Union démocratique sénégalaise a été créé par les responsables de de l'UDS et leurs femmes. On imposait à chacun d'emmener sa femme avec lui. En fait nous avons créé une organisation de masses autour du RDA : syndicats, mouvement des femmes, mouvement des jeunesses...

Pour ce qui nous concerne ma femme et moi, notre seul problème c'était nos familles, nos parents, mais nous, nous nous entendions très bien, et il nous arrivait de discuter politique tous les deux toute la nuit, jusqu'à l'aube. On s'entendait très bien. Et chaque fois qu'il y avait réunion même le soir, je lui disais allons-y. Et même des gens me reprochaient de l'exposer pendant la période de clandestinité parce que, on nous informait que nous devions nous rencontrer dans un lieu et nous nous y rendions en cachette, sans savoir ce que nous allions y faire.

(sa femme reprend la parole). En fait lui voulait m'aider, comme il m'avait engagée dans le parti et que j'étais fortement impliquée dans le mouvement des femmes, il souhaitait donc que j'aie de l'avant et que je devienne ce que je suis aujourd'hui. Puisque les cadres du parti m'avaient choisie et pourtant je n'étais pas la seule femme. Et si tous ceux-là étaient encore vivants, le pays irait autrement parce qu'eux savent ce que c'est le travail, eux me connaissent bien...

L'Union des femmes du Sénégal voilà le noyau qui la composait (sur la photo) Jeanne Martin, Mary Kâ, Maguette Diop, Rose Basse, Aïda Mbaye, Awa Gaye, Emma Turpin, Ndèye Ngoné, Anna Sèye (épouse de Moustapha Thiam), Oumy Sène (épouse de Ablaye Guèye Capri), Aïda Sarr (épouse de Me Fadilou Diop), Ndèye Seyni Camara, Ndèye Fatou Bâ, Madeleine Ly (épouse de Abdoulaye Ly)...

Et voilà une autre photo prise lors du 1er mai, et je suis devant le micro - j'ai parlé, c'est parce qu'après la fusion des partis, il était demandé à chaque parti d'emmener des militants pour parler des revendications. Et moi, j'y étais en tant que représentante de l'Union des femmes pour parler des revendications des femmes, de notre devoir de militer... Là je suis à la table avec les Chams Benoît, les Bâ Thierno, les Gaye Malick...

Je voudrais vous signaler qu'au sein de l'Union des femmes il y avait des femmes de l'UDS, du BDS, du SFIO et c'est dans ce cadre que Rose - qui était une grande travailleuse - membre du SFIO est venue nous rejoindre puisqu'il y a eu désormais fusion des partis. Mais quand nous nous rassemblions on se disait toi tu es SFIO, elle est BDS, l'autre de l'UDS... et pourtant tous les partis avaient fusionné. Toutefois les femmes qui étaient nos aînées, les Fatimata Diop, les Ndoumbé Ndiaye, les Fatou Diallo, les Yamoura Sène, cette catégorie-là - elles étaient adultes - n'avaient pas accepté de nous rejoindre.

Intervention du mari : C'est toujours comme ça quand il y a fusion, il y a toujours des rétractaires, ceux qui ont une formation sont plus ouvertes, mais ceux qui n'en ont pas restent fidèles à leurs leaders originels, ils stagnent, ça c'est le côté folklore là. Parce que si les femmes viennent dans un rassemblement, et que les unes parlent aux autres, on sent tout de suite que les intellectuels de leur part n'ont pas fait la formation qui se devait au niveau de ces femmes-là.

En ce moment les femmes de l'ancienne Union sénégalaise et moi-même cherchions à nous rassembler pour faire un grand mouvement. Nous sommes celles qui se sont battues jusqu'à obtenir l'indépendance. Et l'indépendance est tombée dans certaines mains, elles l'ont sacrifiée. Nous qui savions le travail d'hier, nous avons aujourd'hui des problèmes à nous faire entendre et comprendre au sein du PS. Parce que quand nous allons à des réunions du Parti socialiste et que nous pensons y trouver et entendre la vérité, le courage et comment aider les jeunes - en fait l'éducation que nous avons reçue hier - eux, ne nous acceptent pas... Quand j'étais dans l'opposition tous ces cadres du PS m'estimaient bien, quand je les rencontrais hommes et femmes dans la rue, c'était des salamalecs... Mais dès que j'ai rallié le PS, au bout de 3 à 4 réunions, ils m'ont opposé un "barrage". Et Maguette Diop m'a dit : "ce que toi tu leur dis et ce comportement que eux, ils ont adopté, ça fait deux."

Le mari : Ce "barrage" c'est en fait une affaire de "blocage" et de "blindage". Elle (il parle de sa femme), c'est que de par la formation qu'elle a eue, elle ne dit que la vérité et là elle n'est pas appréciée par tout le monde... Il y en a qui craignent qu'elle soit venue pour prendre leur place, c'est ça qui nous retarde...

N : Quand j'ai décidé de rejoindre le PS, j'ai fait une déclaration à Thieudem sans avertir Abdou Diouf. Il ne l'a su que dans le journal quotidien "le Soleil".

Je n'ai pas voulu l'avertir de mon ralliement à son parti pour que le gens ne pensent pas je lui faisais du chantage. Je me suis dit "si tu avertis quelqu'un de ton arrivée, il aura peut-être à te faire bénéficier des lois de l'hospitalité". Alors je n'ai rien dit, je suis allée dans mon quartier d'origine et j'ai dit aux quelques militants et à mes parents (famille élargie) que "voilà j'ai décidé de venir au PS et si j'y viens c'est uniquement pour travailler, je ne suis venue ni pour pendre la place de quelqu'un, ni pour rivaliser, mais pour travailler avec vous le pays..." Je levai la main droite et je jurai (elle me montre la photo).

Si on me confie du travail je le ferai comme il faut, parce que c'est en cela que j'ai été formée et je propose que tous les mois les responsables viennent devant leurs militants pour rendre compte de leur travail au sein du parti." Je sais par ailleurs que les partis d'opposition s'ils veulent travailler le pays, ils finiront par se réconcilier avec le parti au pouvoir. Qu'ils s'asseyent et discutent... Je leur ai dit "le savoir que vous détenez (les leaders de l'opposition) si vous n'en faites pas profiter le pays qui est en crise, si vous mourez, Dieu vous jugera pour ça. Parce que si vous avez des connaissances et que ces jeunes-là sont nos enfants que nous devons éduquer, guider et que vous laissez les jeunes sans repères, ça ce n'est pas acceptable pour un pays qui veut avancer. Donc mettons-nous ensemble et discutons...

Chaque parti nous raconte qu'en l'an 2000 et bla bla... et pourtant quand "l'éléphant fraye un passage c'est pour son petit..."

Il est vrai que je milite à la lre coordination, mais quand je dois prendre la parole - selon mon éducation - cela crée quelques réticences. Ces femmes-là elles parlent d'autres choses, faisant les louanges de leurs responsables, se jetant des fleurs en fait leurs façons-là...

Nous, nous n'avons pas été éduquées comme cela et nous ne nous sommes pas engagées pour cela.

Quand le CA fait un travail et le descend au niveau du Comité central, après on diffuse au niveau des comités de quartier, mais à chaque réunion de comité de ce genre, je repars toujours insatisfaite parce qu'ils sont là à se chamailler, à se faire des bassesses des clans et tout ça... Et dès que tu veuilles arbitrer ils disent "Ah, celle-là mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Elle cherche à se hisser, à prendre la place d'un cadre du parti..." donc nos pensées ne concordent pas, on ne se ressemble pas... Mais ceci c'est l'oeuvre des chefs mais au niveau des militants de base qui eux, distinguent - partout où tu vas, tu trouveras toujours des gens de vérité ils nous approuvent, nous acclament et nous félicitent de dire la vérité. Mais dès que nous sommes partis, ceux qui les dirigent et ne comprennent ou n'approuvent pas ce que nous disons... se disent que nous, nous sommes leurs ennemis et donc ils alertent les militants et leur demandent de se liguier contre nous... C'est pour ça que le travail est difficile pour nous. Si on s'entendait,

ce serait bien pour le pays parce que nous, nous sommes résolument engagées pour travailler le pays... alors, nous qui avons la formation de l'UDS, nous sommes fatiguées...

Son mari intervient : Tu sais (il s'adresse à sa femme), si aujourd'hui les gens viennent vers toi pour effectuer des recherches, c'est parce que ton passé les intéresse. Le parcours que tu as eu - ou quelqu'un d'autre comme toi - les intéresse. Parce qu'aujourd'hui dans le pays, qu'il y a plus de militantisme - ou alors même s'il existe on le rencontre au niveau de l'Université, des collègues, en fait la jeunesse intellectuelle - ici, le militantisme a disparu...

Dans la situation actuelle de l'Afrique vous les chercheurs devez aider les gens à écrire leur passé. Parce que si aujourd'hui un homme ou une femme de plus de 60 ans laisse tomber le militantisme cela se comprend, parce qu'elle, Thioubé, a commencé à militer depuis 1945.

Nous, nous militons sur la base des directives du parti, selon le statut défini par le parti. Mais actuellement il y a des difficultés. Si cela n'existe pas dans un pays, le pays n'avancera pas. Mais dans un pays où seuls le Bureau politique et le Comité central se réunissent, où il n'y a pas de décentralisation démocratique, la base ne se prononce pas, où ils n'informent pas les militants... Parce que c'est dans les réunions tout le temps que les gens apprennent et accumulent les connaissances. Parce que si on disait tel ministre et tel étudiant et tel autre font partie de ce comité-là, et qu'on se réunisse assez régulièrement pour analyser... S'il le faut même discuter du dernier congrès et dire ce qu'on en pense.. Nous, dans le temps, à chaque fois que nous nous réunissions, il y avait 2 ordres du jour : contrôle des tâches et nouvelles tâches et ça facilitait tout. Chacun rendait compte de ce qui a été confié et on définissait les autres choses à faire... Et ça seulement c'était déjà une éducation - parce qu'il y avait de la discipline - et si on le faisait régulièrement pendant des années c'était déjà une formation (elle sort des photos et me les montre en disant "l'histoire, elle a des souvenirs, c'est pour ça que je suis toujours contente de relater mon passé.") En tout cas moi, j'aurais préféré m'impliquer beaucoup plus dans le travail du pays parce que si tu as une certaine expérience tu dois la mettre au service de celui-ci.

Et même être un rassembleur. Parce que ces militants-là qui existent aujourd'hui, c'est facile de les avoir - remplir la maison du parti pour applaudir - alors que tu n'as pas de responsables "cadres" qui travaillent sérieusement, tu seras toujours fatigué sans résultat. Parce que être cadre du parti, il faut le réapprendre aux femmes du parti. Moi-même dans les cérémonies familiales, je ne cesse de faire un "petit meeting" pour sensibiliser les femmes. Certaines femmes qui me connaissent bien m'invitent à parler... alors je leur dis "il faut qu'on change de mentalités, dans ce pays ce sont les femmes cadres qui oppriment le plus les autres femmes démunies. D'ailleurs quand elles se rendent dans les zones rurales, elles sont habillées comme des princesses et quand elles font leurs cérémonies-là, tu vois une femme sortir 2 millions, une autre 3 millions et encore une autre 4 millions... et se mettre à les distribuer à la femme hôte, aux griots, etc." Et ces mêmes femmes sont toujours des responsables politiques. Et on se demande où est-ce qu'elles ont pris tout cet argent. D'ailleurs aujourd'hui, elles ont dans leur langage - je l'entends dans les réunions politiques "untel m'a remis une brique, une brique c'est un cornet d'un million - un autre aussi 2 briques... pendant ma cérémonie". Le pays est fatigué pendant qu'elles, elles amassent de l'argent et ce même argent va à des futilités.. Nous nous sommes battues pour le pays jusqu'à obtenir l'indépendance et aujourd'hui eux, ils jouent avec le pays. Ces gens-là passent devant d'autres très démunis qui n'ont ni à manger, ni à boire et ils vont aller trouver un riche qui organise une cérémonie et ils lui remettent une somme astronomique comme cadeau tout simplement parce que c'est un échange qu'ils font parce que si à son tour, lui organise, l'autre lui rend le double.

Nous, ici dans notre quartier, après concertation, avons décidé qu'à l'occasion de chaque cérémonie d'un habitant du quartier, que chacun cotise seulement 500 f. pour aider celle qui reçoit à faire face à ses dépenses pour les repas des convives et le reste servir à acheter ses ordonnances et à faire le trousseau de son bébé. Nous sommes en train d'essayer cela chez nous en espérant que ça va s'étendre aux autres quartiers, faire tâche d'huile.

Ces femmes cadres ou femmes de cadres politiques, se sont trop enrichies... en tout cas dans le pays la fête a dépassé ses limites. Ce pays est pourri, il y a trop de gaspillage... Et cela se trouve essentiellement à Dakar, dans les zones rurales, les femmes ont autre chose à faire, elles se ceignent les reins pour travailler. Et nous aussi c'est cela notre souhait, travailler, travailler...

Donc c'est ça le barrage qui existe entre elles et nous. Elles ne souhaitent même pas nous voir dans les réunions, elles sont même capable d'aller chercher des marabouts pour nous dégager. Parce qu'elles sont déjà engagées dans cela, elles ont opté pour ça, c'est tout ce qu'elles connaissent...

Et moi je leur dis toujours "quand nous nous battions pour l'indépendance, ce n'est pas ce qu'on nous avait dit, on ne nous avait absolument pas dit cela. Retournez-vous et pensez à vos enfants. En politique il n'y a pas de retraite, mais il y a une frontière, là où tu dois t'arrêter. Parce que si l'éléphant fraye un passage, c'est pour son petit. Apprenez à vos enfants ce que hier on vous avait enseigné, au lieu de leur faire croire que vous serez toujours là, de leur apprendre juste à s'habiller et à détourner l'argent du pays. L'argent c'est pour tout le monde, il doit servir à tous." Et à chaque fois que je regarde ces jeunes enfants, j'ai peur pour l'avenir parce que je me dis le jour où tous ces enfants grandiront et devront travailler... Ce sera très dur. Mais leurs mères, leurs pères et oncles n'en sont pas conscients, ils ne pensent qu'à leurs poches. Et si le pays coule c'est aussi quand un individu doit aller à la retraite eh bien il va se rendre dans la campagne pour faire faire un jugement supplétif et avec ce papier où il a désormais un âge moindre, il vient continuer à travailler et pendant ce temps son fils reste à la maison à dormir (c'est-à-dire qu'il est chômeur) alors qu'il a environ 30 ans, donc ce sont eux qui gênent les jeunes - tout ça je le leur dis quand je prends la parole alors ça ne leur plaît pas - "allez à la retraite, sortez des bureaux... et qu'on y place des jeunes... mais dès que tu dis à un vieux, tu vas aller à la retraite, c'est comme si on lui disait qu'il allait mourir..."

En politique aussi, les cadres ne veulent pas "aller à la retraite" - s'ils doivent partir, ils demandent que l'on place leurs enfants à leurs places, alors que ces derniers n'ont aucune formation en politique. Et comme moi je suis un individu assez téméraire pour dévoiler ces choses-là, il n'y a aucune chance de percer parce que les gens du parti ont peur de moi...

Ce qui est aussi déplorable, c'est que le Secrétaire général du parti n'a aucune chance parce qu'il n'y a pratiquement personne qui cherche à rallier de nouveaux membres au parti. Et je leur ai dit l'autre jour "il n'y a aucune réunion où l'on peut voir de nouveaux visages, des nouveaux militants, c'est seulement vous qui étiez là hier qui êtes là aujourd'hui..." ça ce sont les difficultés que causent le "blindage" et le "blocage". C'est ce qui fait que les choses n'avancent pas. Le Secrétaire général du parti n'a aucune aide de la part des cadres du parti. Moi, ce que je voyais au temps de l'UDS, c'est que des femmes ou des hommes se levaient la journée ou le soir pour aller discuter avec d'autres jusqu'à les convaincre de te rejoindre dans ton parti. Maintenant cela n'existe plus... Le responsable des comités de notre quartier Fann-Hock a créé ici 12 comités et aucun comité ne compte 6 personnes - c'est-à-dire qu'ils sont en train de leurrer le Secrétaire général en lui faisant croire que le nombre des militants est important - Ils drainent des personnes même non militantes du parti qui viennent pour applaudir le Secrétaire général... et après chacun rentre chez lui... jusqu'aux prochains applaudissements... D'ailleurs ils obligent les gens à applaudir parce que toute personne qui n'applaudit pas sera sanctionnée, alors les gens applaudissent et les maudissent tout bas.

D'ailleurs l'autre soir, les jeunes du quartier ont agressé avec des jets de pierres le responsable des comités de notre quartier lors d'une fête de tam-tam nocturne (tanebère). Regarde-moi ça... pour un cadre comme elle. Tout ça, c'est par manque de militantisme. Quand un nouveau doit venir, les cadres du parti disent "Ah pourtant c'est moi qui suis là depuis des décennies ..." Mais si un mari a chez lui une femme qui est là depuis des décennies et ne fait rien de rien, le mari n'a alors qu'à aller chercher une seconde épouse afin qu'elle travaille la maison (rires). En tout cas tout ça dépasse l'entendement... Silence.

n : Dans un roman de l'écrivain Sembène Ousmane (l'Harmattan), l'héroïne porte le nom de Thioumbé et l'on dit qu'en fait c'est vous et votre parcours de militante avant les indépendances qu'il relate.

N : Oui c'est vrai, Sembène je le connais bien, c'est ici qu'il passait la journée quelques fois et nous discussions beaucoup. Nous avons beaucoup d'affinités... oui !

Le mari : Moi je suis allé à Paris au temps de l'UDS, pour rapporter pour le parti les cotisations des dockers noirs de Marseille. C'est Sembène qui m'avait accueilli au port, je voyageais à bord du bateau nommé "Cotobouya". Il m'a remis les cotisations de dockers - une somme tellement importante que si c'était aujourd'hui et que l'on me fouille, je serais arrêté. Parce que certaines cotisations étaient même composées d'armes et aussi beaucoup d'argent. Sembène Ousmane était membre de l'UDS, après il fut un haut responsable du PAI - et il venait souvent passer la journée à la maison. En fait ces difficultés dont t'a parlé ma femme, il n'y a aucun cadre intellectuel qui le souhaite pour le pays, toute personne qui veut faire avancer les choses, les gens du parti mènent une campagne de dénigrement contre elle. Parce que eux veulent faire du pays comme un pain au sucre, qu'on s'arrête seulement à l'indépendance. Une fois qu'on a obtenu l'indépendance ils se sont dit "Ah, maintenant que le pays nous appartient nous le gérons comme nous voulons."

La lutte que nous avons menée pour avoir l'indépendance si cela leur servait d'exemple, qu'ils prennent seulement l'essentiel, et le pays avancerait. Parce que la concertation entre seulement deux instances - Bureau politique et Comité central - eh bien ce n'est pas une concertation puisque la base n'est au courant de rien, eux sauvegardent uniquement leurs intérêts.

Et quand il y a un meeting dans une ville du Sénégal - comme Thiès - eh bien ce ne sont pas les habitants de cette ville qui remplissent la salle, mais ils sont obligés de faire venir des personnes de partout pour avoir du monde à montrer au Secrétaire général du parti.

Eh bien ça, ce n'est pas un parti. Et le pays, rien ne peut le faire sinon un militantisme pur.

Mais le militantisme pur ce n'est pas que tu délaisses ton foyer, tes enfants, mais c'est que tu dois informer les gens, il faut que chaque groupe se réunisse et ne pas tricher. D'ailleurs le Secrétaire général du parti en a parlé lors du dernier Congrès. Alors si un pays va jusque là et que même le parti le dénonce, c'est que ça ne va pas. Il faut que l'on corrige cela. C'est uniquement ceux qui veulent monopoliser le parti qui font cela et gâtent les choses.

N : Mademoiselle, vous savez, je viens de te dire que au sein du mouvement Union des femmes tout le travail d'éducation que nous avons reçu au sein du parti UDS qui font qu'aujourd'hui on nous cite, ces femmes sont encore là mais je voudrais que vous sachiez que partout où nous allons, nous nous sentons à l'étroit. Toutes ces femmes-là sont là à ne rien faire et si seulement le Président de la République nous conviait au travail du pays, nous nous engageons à nouveau. Mais elles sont éparpillées par-ci par-là. Dans le parti au pouvoir, on ne peut dénombrer plus de 20 femmes travailleuses et pourquoi cela ? Parce que nous nous disons bonjour, faisons une réunion avec ces femmes-là, tout de suite après la première réunion, elles complotent contre nous et comme cela nous ne revenons pas... Oui, dès que tu parles un autre langage elles complotent contre toi, parce que le militant qui arrive en décidant de travailler, décidant de réciter ce qu'il a appris, décidant d'aider le Président de la République dans son travail et dans son gouvernement elles disent au Président : "Ah, cette nouvelle venue, elle a comme l'intention de nous agresser ou autre chose..." alors comment voulez-vous qu'il y ait de nouvelles recrues, de nouveaux apprentis au sein du parti ?

Alors là, cette nouvelle recrue qui est issue des formations d'hier, saura qu'ici, elle ne pourra pas réciter ce qu'elle a appris parce qu'on ne lui en donne pas les moyens. Alors que nous qu'elles considéraient comme leurs ennemies, quand nous étions hier au sein d'un autre parti, nous étions leurs amies.

D'ailleurs un jour, je leur ai dit "si vous dites que vous aimez votre Secrétaire général, cela m'étonne beaucoup parce que dès que quelqu'un d'autre dit que lui aussi l'aime, alors cette personne devient votre pire ennemie. Donc vous n'aimez pas votre Secrétaire général ni votre pays..."

Ce que vous aimez c'est son argent... vous cherchez une place pour vous remplir les poches. En fait vous habitez dans une paillote et pourtant votre souhait c'est qu'elle brûle..." Alors nous, les militants d'hier, nous restons là à les observer parce que ayant reçu une autre formation, nous n'avons pas nos chaises chez eux, dans le parti ..

Le mari : Tout ça, c'est à cause de la différence de formation, eux n'en n'ont pas, alors que nous, nous étions éduqués... nous y croyions... Silence.

Concernant l'arrestation de Thioumbé à St Louis : quand elle a été arrêtée, ma mère et mes soeurs déménagèrent de la maison : rupture familiale. Et quand Thioumbé était encore en prison, en même temps que Majmouh Diop dont le procès allait avoir lieu - quand le parti fut déclaré illégal - l'Etat ferma l'imprimerie du parti qui se trouvait à Pikine, nous acquérîmes de nouvelles machines mais nous n'avions pas où les installer. Alors je me portais volontaire et mis ma maison à la disposition du parti pour que l'on puisse imprimer la vérité sur l'affaire Majmouh Diop. Les membres du PAI désormais clandestin, me prirent pour un fou et disaient que j'allais probablement rejoindre ma femme en prison. Mais je leur dis que justement les gouvernants ne penseraient jamais que je serai assez suicidaire pour installer une imprimerie dans ma maison ici à Dakar sous le nez du gouvernement. Et c'est ainsi que nous imprimions tous nos journaux ici même avec les Hamath Dansokho et consorts.

Nous postions un enfant devant la maison qui nous avertissait par un signal lorsque quelqu'un s'approchait de la maison et là nous arrêtions les machines et si c'était un camarade nous le laissions entrer... Vous voyez toutes ces histoires-là, eh oui, eh oui...

Et voyez encore tous les leaders des partis d'opposition que ce soit le PIT, la LD/MPT, PLP... et d'autres encore sont toujours issus du PAI, oui c'était nos compagnons.

ANALYSE

CODESRIA BIBLIOTHEQUE

I - CONSTAT D'UN DISCOURS COMMUN

La présence active (¹) des femmes dans la sphère politique est fort ancienne puisqu'elle remonte à la période coloniale, période qui fut l'un des événements les plus marquants de l'histoire du Sénégal. Cependant l'histoire politique du Sénégal nous fait toujours soit l'apologie soit la critique des hommes aux prises avec les événements historiques et nous présente les femmes comme "folkloriques", celles dont la préoccupation essentielle et unique est d'égayer les réunions politiques. Cette image de la femmes mondaine et futile fait partie des nombreux stéréotypes qui lui sont octroyés depuis des décennies. Nous entendons par stéréotype un jugement porté par un groupe de façon définitive, sans nuance, sans prise en compte de la réalité. Nous avons relevé dans le discours masculin un des ces aspects caricaturaux. Nous avons couramment entendu associer la femme "politicienne" sénégalaise à un personnage mondain, futile, uniquement préoccupé de la récompense matérielle immédiate (par les politiciens) de son action militante. Aussi, souhaitons-nous au cours de ce travail, analyser un certain imaginaire et tenter de démythifier les stéréotypes qui dans une certaine littérature historique comme dans un certain discours masculin, semblent véhiculer des valeurs et des fantasmes induits par un système idéologique.

Pour ce faire, nous avons utilisé des récits de vie et/ou de pratiques féminins que nous avons recueillis, concernant la vie politique des femmes militantes. Cet ensemble d'une grande diversité aborde sous différents aspects la vie de la femme, approches pratiques, sociales et culturelles de son vécu. Il s'agit pour nous de la mémoire d'une époque telle qu'elle est dite par les actrices elles-mêmes. Nous n'avons travaillé qu'au niveau du dit, de l'exprimé du contenu manifeste.

Chaque femme tentait de traduire sa vie en mots et cette simultanéité entre l'expression verbale d'une partie de la vie et la vie qui continue fait que l'on a pu caractériser les récits de vie de documents d'histoire immédiate. En effet la mort n'est

¹ J'entends par présence active, "la descente" des femmes sur le terrain, en tant que force politique capable par son engagement de donner un visage nouveau aux consultations électorales, à partir de 1945. Dans la société dite "traditionnelle", l'influence des femmes relevait plutôt du domaine du mystique (exemple de Yacine Boubou) ou de l'intrigue (exemple la linguère Ngoné Latyr). C'est seulement lorsqu'elles ont obtenu le droit de vote en 1945 que leur présence est devenue plus active.

pas encore survenue comme c'est le cas dans de nombreuses biographies. Le sujet se raconte et il s'agit d'un témoignage à la différence des autres sciences historiques. Un second aspect aussi essentiel du récit de vie réside dans le fait que chaque femme s'exprime en tant qu'être singulier et c'est en disant toute sa différence qu'elle touche le plus grand nombre.

La somme de toutes ces individualités restitue la dimension socio-culturelle d'une époque, souvent mémoire fermée sur elle-même sans lieux communs ni stéréotypes fastidieux. C'est cette antinomie du singulier dans l'universel qui donne toute leur valeur scientifique aux récits de vie comme méthode de recherche. C'est cette écoute patiente et emphatique du dit qui seule permet la lecture polyphonique d'un groupe, qui restitue la richesse de la quotidienneté ⁽²⁾, et qui donne accès au jugement de la personne sur sa propre histoire.

Nous sommes donc partis à la recherche d'un discours commun et pour ce faire, nous avons utilisé des grilles thématiques pour chaque récit. Thèmes ayant la plus forte fréquence d'apparition dans la totalité du corpus. Cette étude des thèmes, concepts-outils, se situe au départ de la recherche car ils sont au départ de l'analyse de contenu et ils sont destinés à être utilisés pour un ensemble de travaux ultérieurs. D'autre part ce recueil organisé des thèmes, servira ensuite d'élément pour une analyse en profondeur.

Le système catégoriel organise l'ensemble du discours en le structurant et permet de rassembler les éléments de l'enquête et de les analyser avec une double perspective horizontale et verticale. Une analyse à l'intérieur des récits de vie nous a permis de mettre en évidence des tableaux d'attitude. Ce qui nous a permis de constater l'existence d'un discours commun, sa spécificité par rapport au discours des hommes et par rapport au discours féministe occidental. Ensuite d'analyser ce discours autant par rapport aux pratiques politiques et sociales présentées dans ces récits (donc de voir s'il s'agit d'un discours déjà clairement articulé ou bien largement inconscient), que par rapport aux influences culturelles : sociétés dites traditionnelles, l'Islam, le modernisme occidental, etc.

² Sylvie locret "Vécu de femmes et imaginaires masculins", paru dans **PENELOPE** "Mémoires de Femmes" N° 12. Paris 1985.

Tout d'abord les résultats de cette analyse montrent l'importance de la thématique familiale. Parents (3) - mari - enfants. La famille joue un grand rôle dans l'engagement de ces femmes. Il semble que les femmes s'investissent essentiellement pour soutenir les parents : "...j'ai été préparée par mon père ... (Caroline Diop) ... nous avons suivi le chemin tracé par notre père (Arame Diène)." Ou pour soutenir un membre de la famille "... quand Abass Guèye a voulu être député, ... tous les lébous se sont levés...(Thioumbé Samb)...: "Or à l'écoute de leur témoignages, il apparaît que certaines d'entre elles durent assumer de nombreux problèmes familiaux, liés à leur statut de femme : "... ma mère voulut m'en dissuader..., ... les adversaires poussaient les familles à contrecarrer les projets de leurs filles... (Thioumbé Samb), ... si tu n'as pas la même opinion que ton mari, tu auras des difficultés... (Arame Diène)".

La seconde occurrence conceptuelle assez importante est représentée par le manque d'instruction en français ou par le niveau insuffisant d'études, avec l'apparition d'une forte limite à l'avancée des femmes : "... mon seul problème est que je n'étais pas allée à l'école, sinon je suis allée très loin en politique ... (Thioumbé Samb), ... si Senghor était encore là, je ne serai jamais député parce que lui, ne croit qu'aux diplômes... (Arame Diène), ... j'étais primaire... parce que je n'avais pas fait d'études universitaires... (Caroline Diop)".

Au fil de ces témoignages se confirment l'incidence des pratiques sociales sur l'engagement et l'évolution politique de ces militantes.

Le concept homme versus femme a une fréquence très élevée. Toute l'évolution militante de ces femmes est déterminée par leurs rapports aux hommes. Il semble qu'ils soient ceux qui les encouragent à s'investir activement : "... j'ai trouvé en Sadji Abdoulaye un guide... (Caroline Diop), ... c'est mon mari qui m'a donné la permission d'aller militer... '(Thioumbé Samb) ; mais aussi, ce sont eux qui les contrecarrent bien souvent : "... là où ils nous trouvent, ils cherchent à nous coincer... (Arame Diène), ... seule femme au milieu des hommes et avec cette idée qu'a l'homme de toujours considérer la femme comme mineure, il fallait se défendre... (Caroline Diop) ce sont eux-mêmes qui poussaient les familles à contrecarrer les projets de leurs

³ Ici la notion de parents englobe le père, la mère, mais aussi la famille élargie africaine.

filles... (Thioumbé Samb)".

Les hommes sont donc parfois des partenaires au début, mais bien souvent ils sont des adversaires surtout lorsque ces femmes prétendent à autre chose qu'un rôle de figurantes : "j'ai fait passer des lois, et des lois dures... parce que lorsqu'on votait à l'assemblée nationale le Code de la famille... j'étais seule... inutile de vous dire ce que j'ai enduré. A un moment donné, j'éclatais en larmes... (Caroline Diop)".

Cette catégorie montre l'importance de l'appartenance à une catégorie sociale qui est le fait de la Mémoire. La mémoire politique sénégalaise est une mémoire mâle.

Nous notons dans leur discours l'importance de "l'action sociale comme si elles investissaient d'autant plus leur fonction de protectrices des plus faibles dans ce contexte de bataille, de lutte... les femmes politiciennes s'engagent résolument à aider les plus faibles : "... éduquer, éveiller les femmes..., aller vers ceux qui souffrent... (Caroline Diop), ... partager avec ceux qui n'ont pas... (Arame Diène) ; ... aider les indigents... (Thioumbé Samb)... ; ... cette association avait pour objectifs de former les femmes à tous points de vue pour qu'elles puissent.. faire le mieux d'elles-mêmes dans une société... si vous ne formez pas les femmes, alors vous ne forgez pas la nation... moi je veux faire la politique du développement.. récupérer ces "déchets scolaires" et leur donner une formation pratique... (Coumba Diakhaté Mbengue)".

D'ailleurs c'est le concept de "l'action sociale" qui présente une des plus fortes fréquences du corpus. Cette thématique très riche s'explique par un vocabulaire très diversifié donné à l'aide aux autres mais aussi par l'importance que ces femmes donnent à l'être humain placé au-dessus des ambitions politiques.

La thématique générale montre une recherche de la stabilité et de l'harmonie de la société. Une réaction contre la concurrence et l'indifférence. Faire du social apparaît comme une spécificité des pratiques politiques des femmes au Sénégal.

Toutefois elles jugent parfois nécessaire d'approcher les instances de décision : "... être là où l'on décide (Caroline Diop/Arame Diène) pour pouvoir mieux aider". Mais elles ne sont pas toujours prêtes à se "compromettre" (Coumba D. Mbengue).

Les pratiques politiques au Sénégal exigent la militance si l'on veut régler des problèmes, mêmes économiques, pour un grand nombre de personnes (exemple : Caroline Diop) ; dans le cas contraire, on est confronté à beaucoup de difficultés (exemple Coumba D. Mbengue et l'AAS).

Les termes qui expriment la vie mondaine, l'appât du gain, n'obtiennent que des fréquences nulles. Ce qui nous montre que l'image de la femme politicienne cherchant uniquement à s'enrichir est totalement erronée. Au contraire, tout ce qu'elle a, elle le partage avec les autres, avec ceux qui n'en n'ont pas (Arame Diène), je ne me suis pas enrichie en politique, je n'ai même pas une maison... (Caroline Diop). "Si je voulais de l'argent, je n'aurais pas fait l'action sociale..." (Coumba D. Mbengue). Il semble bien que l'image des femmes politiciennes futiles, immatures et attirées par l'appât du gain, soit plus le fait d'un imaginaire masculin difficilement capable de s'affranchir de certains stéréotypes. Est-ce là encore la rémanence de la dualité du vécu masculin concernant l'image de la femme et de sa profonde ambivalence à l'égard de celle-ci ?

II - SPECIFICITE DU DISCOURS PAR RAPPORT AUX DISCOURS
DES HOMMES POLITIQUES (*) AU SENEGAL

* Mémoires publiés ou témoignages écrits (1).

Dans le partage des compétences qui régit notre société et façonne notre mentalité, "faire de la politique" est plutôt l'apanage des hommes que des femmes, aussi l'évoquer reste-t-il longtemps le monopole quasi-exclusif des premiers !

Très tôt les politiciens renouent avec leurs souvenirs, la façon dont ils évoquent leur rôle est significative du rapport qu'ils entretiennent avec leur passé. Il s'y attache d'autant plus volontiers que celui-ci s'inscrivant en continuité est responsable de ce qu'ils sont devenus. Même s'ils ne se posent pas en "héros", à aucun moment ces hommes ne perdent de vue qu'ils sont des chefs, exerçant le pouvoir au bénéfice du plus grand nombre. La façon dont ils ont exercé le pouvoir n'est sans doute pas étrangère au peu de progrès que les femmes ont réalisé pendant longtemps dans le monde du travail et dans l'accès au pouvoir politique.

Le pouvoir (celui des hommes) a souvent pris la forme d'un contrôle sur la nature, les femmes, les enfants et les autres nations (2) Il n'est donc pas étonnant que les hommes politiques tiennent un discours élitiste. Selon l'idéologie qui sous-tend la République le pouvoir appartient au peuple et tous les citoyens pourraient éventuellement solliciter un poste de représentation. En réalité le pouvoir est détenu et exercé par une élite. Et il est généralement reconnu, en science politique que l'élite exerce le pouvoir dans l'intérêt de sa classe. Ce groupe véhicule une idéologie qui assimile ses propres intérêts aux intérêts généraux de la société. Ce qui assure la transmission de cette idéologie dominante et le maintien de l'ordre établi.

¹ Dia Mamadou, Mémoire d'un militant du Tiers-Monde, Ed. Publisud de Paris, 1985 ; Ly Abdoulaye, Les Regroupements politiques au Sénégal (1956-1970), Archives Africaines - CODESRIA, Dakar, Sénégal, 1992....; etc...

² Marilyn French "La fascination du pouvoir", Paris, Acropole, 1986, p. 358-374.

Dans les mémoires des hommes politiques sénégalais aussi bien que dans leurs témoignages sur l'histoire politique du pays, les femmes sont totalement absentes. Parce que la culture féminine ne correspond pas à l'idéologie dominante, les femmes sont considérées comme une minorité. Il ne s'agit pas là d'une question de nombre, mais d'un manque de conformité à un modèle.

Tout ce qui fait la quotidienneté de la vie est banni du récit des hommes, comme n'ayant aucun intérêt historique. Parti pris, mépris des contingences, du terre-à-terre ou pudeur de l'homme qui cherche à préserver son intimité ? Sans doute tout à la fois.

Tout ceci donne à leur mémoire une coloration particulière, expliquant par exemple le rapport à l'événement, envisagé sous l'angle politique et dans une perspective chronologique à long terme.

C'est bien la "place sociale" qui est ici déterminante pour la structure de la mémoire sur le social ; et non pas une différence biologique qui produirait "par nature" des formes de mémoire spécifiques aux hommes et aux femmes.

Si tout récit biographique a pour finalité première de conférer au passé une signification particulière, cette signification ne peut être la même pour tous les milieux sociaux ; pas plus que ce ne peut être la même pour des hommes et des femmes qui vivent dans une société qui leur assigne une place structurelle particulière et différente.

La mémoire politique sénégalaise est une mémoire mâle. Ceci est lié à énormément de choses, entre autres chez les wolofs, c'est lié à leur propre histoire où le pouvoir est dévolu matrilineairement, mais ce sont les hommes qui se battent pour le pouvoir. Les femmes sont porteuses des valeurs de la société, ce sont elles qui transmettent ces valeurs. La valeur ici c'est au sens dit d'éducation. Mais il y a une telle intériorisation qui fait de telle sorte que les femmes ne se rendent pas compte du travail idéologique qu'elles font dans la société . Parce qu'elles sont dans un système dominé. Parce que la prise en compte de ce travail risquerait d'entraîner des prises de décisions intéressantes (?).

III - SPECIFICITE DU DISCOURS PAR RAPPORT AA DISCOURS FEMINISTE OCCIDENTAL

Il n'y a certainement pas de rapport plus conflictuels que ceux existant entre les religions et le féminisme, en tout cas sa variante radicale et militante. Le féminisme occidental considère en effet que la dévalorisation de la situation des femmes est le fait surtout des religions.

L'évocation catholique du péché originel commis par la femme EVE et qui est à l'origine de l'expulsion du paradis du premier couple humain explique la marginalisation dans les sociétés chrétiennes à une certaine époque, de la femme "par qui le scandale est arrivé". Dans les sociétés européennes, on a longtemps assimilé la femme à l'incarnation du diable, du mauvais esprit ou à la personnification de la tentation. Si on passe en revue la situation de la femme dans les anciennes sociétés européennes, on peut noter deux conceptions qui se partageaient le champ social à propos de l'appréciation du rôle et de la place de la femme. La première école est celle qui pense que la femme est "utile à exploiter dans le but de satisfaire à moindres frais, les désirs sexuels de l'homme ou ses ambitions de toutes sortes", tandis que la seconde la considère comme une personne satanique, impure et dangereuse, responsable de l'expulsion d'Adam du paradis".

Tout aussi condamnables, ces deux concepts édifient sur le rôle qui était assigné à la femme dans ces sociétés. Plus grave, les deux penseurs parmi les plus réputés et qui ont été la source du rayonnement intellectuel de l'occident, Platon et Aristote ne préconisaient-ils pas que la femme soit propriété de l'Etat et socialisée au profit des hommes nobles... ?

Toutes ces conceptions qui sont loin d'être des images d'Epinal mais bien le reflet de sociétés profondément misogynes conçues à la seule dimension de l'homme, expliquent particulièrement pour l'occident la violence de la revendication féministe.

La gestation du mouvement féministe avait ainsi, en dépit de l'amélioration constante du statut de la femme, un vivier naturel d'évolution.

Cette dévalorisation du statut de femme n'est pas le seul fait des sociétés européennes. La société arabe pré-islamique s'est également signalée comme une société barbare dans laquelle, les bébés de sexe féminin étaient souvent enterrés, où les femmes n'avaient pas le droit d'hériter mais pouvaient même être héritées par le fils du mari défunt, etc.

Se pouvait-il donc que l'Afrique qui a été en marge de ces conceptions misogynes, tienne le même discours qu'en Occident ? L'analyse succincte de certaines références culturelles sénégalaises nous fait noter que dans les croyances animistes, la femme occupe une place primordiale, on lui donne même plus d'importance quand il s'agit de spiritualité. Il est remarquable qu'au Sénégal les génies protecteurs de plusieurs villes ne sont connus dans l'imaginaire populaire que sous des traits féminins (1).

Et la société sénégalaise reste encore aujourd'hui assez animiste dans ses pratiques. D'ailleurs le système matrilineaire qui a prévalu dans l'antiquité occupe encore aujourd'hui une place de choix dans la mémoire wolof. Contrairement à ce que l'on pense couramment, cette place centrale n'a pas été fondamentalement remise en question par l'introduction des normes de la civilisation arabo-islamique caractérisée par la domination du système patriarcal.

Il existe au Sénégal une mémoire matrilineaire qui fonctionne comme mémoire collective chez les femmes. C'est pourquoi lorsque les féministes radicales disent que l'alternative féministe c'est une révolution sociale et une révolution culturelle, les sénégalaises (2) ne se sentent pas tellement concernées parce que leur culture ne les marginalisent pas totalement.

Toutefois, elles sentent la nécessité de se regrouper au sein d'associations féminines, de poser leurs problèmes ; donc cela veut dire qu'elles posent la spécificité de leur groupe en tant que groupe social. Leur conception du féminisme est de lutter sans agressivité mais avec des armes comme le droit (le

¹ Cheikh Aliou Ndao. "Société africaine et droits de la femme" (Coumba Bang, Coumba Lamb, Mbossé, Coumba Castel,...) IFAN Dakar 1986.

² Il faut tout de même nuancer. Ici, il s'agit de vieilles militantes (1945/1990).

code de la famille) ; la persuasion ("les femmes ne veulent plus être des parures à la merci de la corruption, elles sont capables d'être lucides, vous en avez eu la preuve car au moment le plus dur de notre histoire, les femmes ont toujours été derrière vous, si ce n'est devant vous"). (in discours de Mme Caroline Diop au 4e Congrès national de l'UPS) ; et le dialogue ("point n'est besoin de vous dire combien est grande notre satisfaction de voir enfin notre problème prendre sa vraie dimension permettant ainsi aux militantes et responsables dans une critique objective et constructive de participer démocratiquement, librement à une charte de la femme ainsi engagée dans une unité d'action, également cerné, hommes et femmes de notre pays accepteraient honnêtement, la participation, la libération de la femme qui s'impose au moment le plus important du tournant de notre histoire") (in discours de Mme Caroline Diop au 7e Congrès de l'UPS). Pour faire en sorte que les femmes soient des membres à part entière de la société, qu'elles aient les mêmes chances que les hommes d'accéder aux responsabilités (récits Coumba D. Mbengue et Caroline Diop), qu'elles aient en somme les mêmes droits pour apporter efficacement leur contribution à la construction de leur pays. "Nous représentons une force disponible dans la construction nationale". (Caroline Diop - Journal "le Soleil du 13.12.1972).

Le féminisme est pour elles une idéologie qui puise ses fondements dans les réalités nationales qui ont pour noms : sous-développement avec son cortège de manque, faim, mortalité maternelle et infantile, analphabétisme, etc :

"Cette association avait pour objectif de former les femmes à tous points de vue pour qu'elles puissent faire le mieux d'elles-mêmes dans une société.. Ce sont les femmes qui font les sociétés... alors si vous ne formez pas les femmes, vous ne forgez pas la nation... Moi, je veux faire la politique du développement... (in récit de vie de Coumba D. Mbengue).

"... Nous, nous étions engagés pour travailler le pays quand nous deviendrons indépendants... (in récit de vie de Thioumbé Samb).

"... J'ai combattu pour l'intérêt des femmes... de mon peuple.. de mon pays... de l'Afrique... On n'a pas eu une vie facile... Nous étions chargés d'enraciner l'indépendance de notre pays... d'ériger notre pays en pays démocratique, en pays digne

au moment où le colonialisme n'acceptait pas de permettre cette souveraineté sans laquelle un peuple ne peut pas se réclamer digne". (in récit de vie Caroline Diop).

Elles reconnaissent que les femmes font face à beaucoup de problèmes spécifiques, mais elles ne situent pas leurs préoccupations en dehors de celles de toute la nation. Elles avancent même que régler le problème des femmes, ce n'est plus une question de justice sociale au Sénégal, mais de rentabilité économique...

"... Vous comprenez aussi que la femme ne peut s'épanouir pleinement en tant qu'être humain que lorsqu'elle s'intègre totalement et activement au développement de notre société. (Et) la revalorisation de la femme c'est l'épanouissement de la nation". (in discours de Mme Caroline Diop) aux 4e et 7e Congrès de l'UPS).

L'analyse du discours a porté sur les récits de vie de la première génération de militantes politiques sénégalaises (1945-1990). Le noyau central de ce discours n'est pas féministe radical. Nous préférons le concept de "féminisme radical" parce que l'explication que le Larousse donne du féminisme c'est "la tendance à améliorer la situation de la femme dans la société, à étendre ses droits, etc." Ces femmes se battent pour que le statut des femmes soit meilleur, mais elles ne se déclarent pas féministes : "... il ne peut y avoir d'égalité mathématique entre un homme et une femme. Nous sommes pour la complémentarité..." (Caroline Diop - le Soleil du 26.12.1975).

Cependant il existe une nouvelle génération de féministes au Sénégal. Ce sont les militantes du Mouvement "Yeewu Yewwi pour la Libération de la Femme". Les membres de ce mouvement sont surtout des intellectuelles citadines.

L'urbanisation-individualisation a amené un changement dans la société qui a nécessité un nouveau positionnement des femmes sur l'échiquier politique, économique et social. Plus que la campagne, la ville représente le lieu par excellence d'implantation des valeurs de consommation, d'individualisme, etc. L'industrialisation-urbanisation amène donc de nouvelles valeurs et commande un nouveau mode de vie.

III - L'ANALYSE DU DISCOURS PAR RAPPORT AUX PRATIQUES POLITIQUES ET SOCIALES PRESENTEES DANS LES RECITS

L'analyse des pratiques politiques et sociales présentes dans les récits nous montre que les femmes entretiennent des rapports au pouvoir assez complexes.

Le pouvoir s'exerce sous plusieurs formes, il peut être politique, économique, moral ou physique. En démocratie, l'influence constitue une forme de pouvoir très importante ; posséder de l'influence signifie que l'on a la capacité d'amener d'autres personnes ou groupes à faire des choses que, sans son intervention ou ses pressions, ils n'auraient pas faites. Le pouvoir d'influence est diffus, difficile à évaluer, et il fait toujours référence à un rapport de force ⁽¹⁾. Le pouvoir d'influence couvre donc un vaste champ que nous n'explorerons pas ici.

Le type de pouvoir qui retiendra notre attention est le pouvoir dans son sens le plus étroit. Il s'agit du pouvoir de décider pour une collectivité et de la capacité d'imposer ces décisions à travers les institutions politiques démocratiques. Ce pouvoir politique, traditionnellement exercé par les hommes, est le reflet du patriarcat. La façon dont il ont exercé le pouvoir n'est sans doute pas étrangère aux nombreuses limites qui constituent des barrières structurelles à l'accès des femmes au pouvoir politique.

Dans les récits de vie, nous dénombrons principalement deux sortes de barrières : la résistance du milieu et l'adaptation des femmes au milieu de la politique.

1) - La résistance du milieu

Les institutions politiques ont été créées et sont encore majoritairement dirigées par des hommes selon les règles qu'ils ont eux-mêmes établies. Ils s'y sentent à l'aise alors que les femmes se sentent souvent exclues.

¹ Marilyn French "La fascination du pouvoir", Paris, Acropole 1986. p 358-374.

Cette exclusion prend souvent ses racines dans l'éducation familiale : "... la politique... ma mère voulut m'en dissuader... nous avons connu beaucoup de problèmes familiaux mon mari et moi..." (Thioumbé Samb).

Le manque d'instruction ou le niveau insuffisant d'études chez les filles constituent aussi un frein à leur accès au pouvoir politique : "... si Senghor était encore là, je ne serai jamais députée, parce que lui ne croit qu'aux diplômes..." (Arame Diène) "... mon seul problème a été que je ne suis pas allée à l'école, ... sinon je suis allée très loin en politique..." (Thioumbé Samb), "... on disait que... j'étais primaire... je n'avais pas fait d'études supérieures..." (Caroline Diop).

2) - L'adaptation des femmes au milieu de la politique

Ces femmes démontrent un intérêt pour la politique, mais il y a des différences significatives dans leur participation par rapport aux hommes. Chez les hommes, il est beaucoup plus courant de passer de l'état de citoyens intéressés, informés et actifs de ~~passer~~ à un poste de commande.

Plusieurs facteurs commandent cela.

D'abord leurs rapports aux hommes sur la scène politique, démontre une certaine hostilité de ces derniers à leur égard : "... ce sont eux qui poussaient les familles à contrecarrer les projets de leurs filles..." (Thioumbé Samb) "... souvent on (les hommes) me tiraient quelque part pour me dire "attention .. vous serez leur ennemie... ; ... on n'est pas accueilli à bras ouverts, il faut se frayer le chemin, il faut se battre..." (Caroline Diop).

Les structures des partis et des institutions politiques aussi ne favorisent pas l'évolution des femmes : "... au Bureau politique, là ou l'on choisit, si vous n'avez pas quelqu'un qui vous soutient, vous ne passerez pas..." (Arame Diène) ; "... au Bureau Politique, le Mouvement des femmes y a un statut d'observateur... il y a un homme au dessus de lui qui est chargé des relations du bureau avec son mouvement, alors qu'elle représente le Mouvement..." (Caroline Diop).

Le manque de démocratisation dans les institutions politiques pose aussi un rapport de conflit de classes, notamment entre les intellectuels et les analphabètes : "... les cadres intellectuels se sont fatigués pour le parti... ce sont nous les "nullards", les "ignorants" qui nous sommes battues jusqu'à ce que le parti fût debout... quand l'intérêt est arrivé, les intellectuels sont venus s'intéresser ..." (Arame Diène) ; "... les femmes qui faisaient de la politique, c'était presque seulement des analphabètes, elles étaient exploitées, elles servaient de masses électorales, elles servaient d'escaliers pour les hommes...

... Les intellectuelles, elles pensaient que tout devait venir d'elles..." (Caroline Diop), etc.

"Mais cela ne les a pas découragé (Arame Diène). Elles ont agi avec détermination... ; ... la politique ce n'est pas une course de vitesse c'est une course de fond..." (Arame Diène).

Ces politiciennes semblent avoir bien compris que la nature du pouvoir ne change pas selon qu'il est exercé par les femmes, par les hommes ou qu'il est partagé : il demeure cette capacité de décider pour une collectivité et d'imposer ces décisions. Elles ont compris aussi que le pouvoir est attrayant, qu'il est bon de le posséder et qu'il implique de lourdes responsabilités qu'elles sont prêtes à assumer.

Leur discours n'est pas inconscient, c'est un discours clairement articulé.

Leurs témoignages nous révèlent qu'elles ressentent aussi beaucoup de fierté et de plaisir à faire de la politique. Elles expriment leur satisfaction de voir leurs idées se concrétiser dans les lois (Caroline Diop) ; elles se sentent utiles lorsqu'elles parlent au nom de celles et ceux qui n'ont pas les moyens de faire entendre leurs voix (Arame Diène, Thioumbé Samb) et leur rôle d'intermédiaires entre les citoyens et l'Etat leur apparaît très enrichissant.

Le décalage entre ces politiciennes et les théoriciennes du féminisme n'est pas nécessairement une opposition ; elles ne travaillent pas sur le même terrain ni avec le même échancier. Les politiciennes ont un travail de représentation à effectuer et elles doivent rendre compte. Leur survie politique dépend davantage de la qualité de leur travail et du climat politique

que de leurs efforts pour modifier l'environnement politique.

Les théoriciennes font référence à une transformation profonde de la société qui dépasse l'action politique et rejoint le mouvement social.

Cependant les politiciennes souhaitent qu'il y ait échange de valeurs entre hommes et femmes et non une copie du modèle patriarcal.

Les femmes entre elles expérimentent des façons différentes de vivre le pouvoir, dans des organisations moins hiérarchisées, où la collaboration et le consensus sont privilégiés (l'exemple de l'Association d'Action Sociale -AAS- Coumba D. Mbengue). On note donc qu'elles bâtissent des stratégies pour contourner les barrières des institutions politiques. Mais cela règle-t-il les problèmes ? Parce qu'il est apparu par ailleurs comme le note Mamadou Diouf que "la logique de subordination qui est à la base de la tutelle et l'extrême politisation des institutions, des mouvements de jeunes, de femmes ont provoqué leur discrédit ou leur léthargie. Les dynamiques urbains trouvèrent ainsi des lieux d'expression dans des réseaux informels, ethniques, religieux..." (2).

Les femmes vivront ce dilemme tant que les règles n'auront pas intégré les valeurs et l'expérience féminine. Les auteures insistent sur la nécessité de modifier les règles (Caroline Diop, Thioumbé Samb). S'il n'y a pas modification dans la manière de faire de la politique, les femmes continueront à rester dans les coulisses et ainsi c'est la moitié de la population qui est mise à l'écart du champs politique. Cette position de minorité nous fait penser au "cercle vicieux" décrit par Janine Brodie (3).

"People who are already in positions of political power, however, generally are more sympathetic to the dominant interests in society. And the interests of the dominant groups are threatened by tangible advances in the status of the socially subordinate. The less powerful need politics to redress their inequality, but their inequality prevents them achieving any significant measure of political ^{power} social and political inequalities in other words, reinforce one another (...)

² Mamadou Diouf, Le clientélisme, la "Technocratie" et après ? ". in Sénégal Trajectoires d'un Etat (sous la dir de) Momar Coumba Diop. Série des livres du CODESRIA. Dakar 1992.

³ Janine Brodie. Women and Politics..., Toronto, Mc Graw-Hill Ryerson limited, 1985 p 122.

forming a system of domination and subordination .
The system might be based on class, race, or gender.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

LES GRILLES CATEGORIELLES D'ANALYSE

CODESRIA BIBLIOTHEQUE

MADAME CAROLINE DIOP

THEME : La Famille

Née d'une famille politique, mon père était parmi les premiers conseillers généraux... j'étais pré-destinée... j'ai admiré mon père dans la politique... je m'étais engagée moralement avec ma famille dans la politique... comme toujours les gens pensent tellement à leur famille, il (son mari) a préféré s'orienter vers l'enseignement parce que les études n'étaient pas trop longues...

Mon mari et moi nous sommes complétés... ça a été ma nature de combattre depuis ma jeunesse. J'ai eu la chance dans mon enfance mes parents n'étaient pas très riches, mais ils étaient heureux... des parents... très dignes... extraordinaires de générosité... nous ont éduqué sur la bonne voie... personne ne nous a jamais réuni... pour des réconciliations comme souvent dans les familles (où il y a des tiraillements). Nous avons vécu dans l'unité, dans la fraternité, dans l'amour... une mère... un père extraordinaires de générosité... ils nous ont marqués... Et comme on dit "Ligwey ndey agnou dom" (c'est l'oeuvre de la mère qui assure le viatique des enfants)... comme mon père éduquait les enfants des autres... comme ma mère entourait les enfants des autres... nous avons vécu dans cette ambiance. J'ai ici (c'est celle que vous entendez parler) c'est la soeur de mon père, elle a... 89 ans, elle a vécu dans une ambiance de sérénité... de quiétude... dans la fraternité. Nous vivons...formons une famille unie... c'est cette unité que nous avons héritée... et gardée...

Ce que je me rappelle le plus, c'est la manière dont nous avaient éduqués nos parents, l'enveloppe de fraternité dans laquelle ils nous ont plongés et que nous avons gardé cette fraternité, cet amour du prochain ce sont les choses qui m'ont frappée depuis que je suis jeune et c'est le meilleur souvenir que j'ai gardé de ma famille.

Jusqu'ici y a des gens qui se font le devoir de venir passer la journée du dimanche avec moi, peuvent pas me laisser seule... Je vis dans cette ambiance-là et ça me va... J'ai tout le monde, tout ce que j'ai c'est pour ceux qui en ont besoin... on fait la nourriture pour tous ceux qui viennent et qui font partie de la famille...

THEME : Education / Instruction / Formation

Déjà préparée par mon père et ma mère, mais aussi imprégnée par l'enseignement... les maîtres d'école... c'était très important que nous puissions pénétrer dans la famille (de l'élève), nous connaître, nous estimer puisque nous avons (tous) la garde des enfants... les deux partenaires devaient s'entraider... que l'enfant ait une meilleure orientation... devoirs réciproques. Et c'est là où est née une certaine amitié (avec les familles)... ceux qui réussissent le mieux, c'est ceux dont les parents font leur devoir aussi de continuer l'éducation dans la famille au lieu de les jeter dans la rue... Au sortir de l'Ecole normale en 1945 comme institutrice... qu'a commencé à se dessiner la vraie vie d'éducatrice, d'éducatrice sous toutes ses formes... j'ai continué ma formation dans la vie sociale, la vie politique, la vie économique... senti le besoin de continuer à m'instruire auprès des femmes, auprès des mères...

Il ne s'agissait pas seulement d'inscrire les enfants, il fallait aussi les éduquer... Les années que nous avons passées à l'Ecole normale ont été très riches... nous étions formées pour l'enseignement mais aussi pour être mère, la femme. nous étions parmi les premières... élites... alors ça demandait des qualités... et mon dieu... notre directrice ne nous a pas ménagées... elle nous a permis de nous imprégner de qualités de futures pionnières... nous sommes sorties avec des bagages intellectuels... et des bagages moraux... fraîchement sortie... j'ai trouvé un encadrement digne... presque parfait... c'est là où j'ai fait mes premiers pas politiques.

... On n'a pas besoin d'avoir des diplômes... pour défendre... il faut être engagée pour un idéal, un programme... combattre dans un parti, ça demande des sacrifices... il faut se frayer le chemin... si on avait fait les études dans nos langues...

... Ce n'est pas parce que j'ai été députée que j'ai été Caroline Diop, ce n'est pas parce que j'ai été ministre que j'ai été Caroline Diop ça a été ma nature de combattre depuis ma jeunesse. Et c'est pourquoi... j'ai choisi d'aider mes soeurs, de m'aider moi-même et d'aider mon pays... Je reste toujours sur le qui-vive !

THEME : Rapports aux autres femmes

Une vie d'éducatrice... j'ai senti le besoin de continuer à m'instruire auprès des autres femmes... je commençais à m'intégrer au milieu des mamans, à créer une fraternité entre les femmes... de les charger de qualités qui devraient leur permettre d'aborder le souhait que nous avons de pouvoir être indépendantes. Il fallait donc que les femmes se préparent à de nouvelles responsabilités ... Avec les femmes... des rapports de solidarité fraternelle... Et durant les 10 années que j'ai été seule députée à l'Assemblée nationale je ne me sentais plus seule... tellement elles étaient proches de moi, tellement elles m'ont aidé, tellement elles ont été solidaires... Je me suis rappelée les durs moments de mon deuil... ont partagé ma douleur - la solidarité... elle n'est peut-être pas permanente, mais elle existe... s'il n'y avait pas ce soutien je n'aurais jamais été capable de continuer jusqu'ici... Moi je sais ce que j'ai enduré à l'Assemblée nationale comme seule femme... lorsque mes soeurs me relèveront... je ne baisserai pas la tête... les femmes sont en train de se reconvertir, de mieux comprendre leurs droits... le mouvement... a servi de stimulateur.. Elles ont traversé des moments très durs... elles méritent une reconnaissance... Seule, je n'aurais pas pu arriver à ce que sont les femmes sénégalaises... J'ai été aidée par mes soeurs sénégalaises... Il fallait qu'il y ait... une unité des femmes... que nous ayons une semaine pour pouvoir réfléchir à nos problèmes... pas seules en tant que parti, mais avec les autres femmes... parce que nous ne pouvions jamais nous retrouver ensemble, chacun tirant de son côté... Nous retrouver ensemble pour discuter de nos problèmes et proposer des solutions... Là où elles préparent l'avenir harmonieux de la femme... Il y a des femmes capables... mais il faut qu'elles aient l'audace, qu'elles n'aient pas le complexe... de ne pas avoir peur... d'être ambitieuses... Aider les femmes à rejoindre les hommes... les femmes ont fait leurs preuves... Mais elles ne sont pas organisées pour mener cette... étape... Le chef n'est pas celui qui doit penser pour tout le monde... faut l'aider, faut pas qu'on leur impose la manière... de s'intégrer... quand... y a de l'exploitation c'est à elles de poser le problème... J'ai fait un peu (en tant que politique), j'ai fait un peu quand même, mais je préfère que les autres soient fières de moi...

J'ai beaucoup aimé mon travail... Je me suis beaucoup privée, j'ai beaucoup souffert... ce que mes soeurs ne savent pas... que je n'étais pas dans une ambiance de fête... J'étais là où il fallait poser des problèmes qui demandent des solutions... et l'on a toujours pensé que si vous réussissez c'est votre réussite à vous seule.. ce qui vous poussait à vous battre... qu'il fallait tout faire pour retarder les choses, pour éviter que ce soit votre gloire... Toute une vie 45 ans sans repos, sans vacances, sans bonheur... c'est difficile... puisque les femmes y en a qui vous aident mais... certaines petites jalousies des femmes nous retardent beaucoup... Ce qu'on pense être l'oeuvre de Caroline Diop, même si c'est l'oeuvre de Caroline Diop, c'est que le succès doit rejaillir sur toutes les femmes, je pense que ça vaut le prix de l'aider. Mais chaque fois qu'une femme doit prouver... les femmes capables... comme les hommes... on la tire par les pieds pour la jeter...

Parce que au début, vos camarades ne vous comprennent pas "on l'a choisie, elle, mais pourquoi ?"... mais j'ai tant travaillé qu'en fin de compte... j'ai pu choisir d'autres femmes... Non, des femmes, je peux rien dire de mal... et j'ai pas accepté au dernier moment de me tirailler avec elles..., il faut savoir donner le drapeau dans la dignité pour que le travail continue à se faire. Mais, maintenant, il faut qu'elles réfléchissent à ce qui reste, parce qu'il reste beaucoup à faire... Jusqu'ici nous n'avons pas des postes de décisions, non jusqu'ici... J'espère qu'elles ont compris, j'espère qu'elles ont compris...

THEME : Rapports aux hommes

Sadji m'a prise en considération... J'ai trouvé en lui un guide. Puisque c'était pas facile de trouver à ce moment-là des gens qui acceptaient que des femmes puissent déjà avoir, je ne dis pas même, je ne dis pas des ambitions mais prétendre pouvoir s'intégrer dans le milieu des hommes... Y avait pas avec Sadji Abdoulaye de discrimination... Les amis de mon père... Je les retrouvais pendant les vacances pour les organiser... la grève des chemins de fer... d'aider ces agents qui font la grève... je m'y suis lancée... ça a été un grand sacrifice, mais un sacrifice qui a payé... Le Conseil national des femmes... nous avons été le fer de lance du parti... J'ai été aussi membre du Bureau politique du parti pour défendre nos options. J'étais parfois désagréable... mais il le fallait. Seule femme au milieu des hommes et avec cette idée qu'a l'homme de considérer toujours la femme comme mineure, il fallait se défendre... Attention... vous serez leur ennemie. Au niveau du parti, c'était pas facile, c'était pas facile... Il m'appelait la passionaria... j'avais des idées tout autres bien souvent... Et je me rappelle toujours à l'Assemblée nationale lorsque mon mari a voté à une loi : OUI et moi : NON. Le Président Lamine GUEYE a dit "voilà une famille déjà désunie (rires)... Le mouvement des femmes est arrivé à faire du bon travail, du bon travail... Et nous sommes arrivés à animer le parti bien sûr, mais... les femmes sont... de mieux comprendre leurs droits, de mieux s'imprégner des problèmes du Sénégal... de leur rôle... qu'elles n'aient plus le complexe de défendre leurs droits devant les hommes... Elles avaient compris qu'elles avaient, elles aussi, les capacités... Et je me rappelle le Dr Samba Guèye disait "Ndaw-ci dina yé sunu doff yi rek" (cette femme-là, elle va finir par réveiller nos attardés mentaux, c'est-à-dire les femmes)... Après 45 ans encore... La femme n'est pas encore intégrée... dans les circuits du pouvoir... au stade des décisions... Mais il faut qu'elles aient l'audace, qu'elles n'aient pas le complexe... voir s'il n'y a pas encore discrimination... Qu'est-ce qui reste ?... Faut pas qu'on ait peur qu'on dise que nous sommes ambitieuses, audacieuses, que nous réclamons trop... il faut aider les femmes à rejoindre les hommes... Il y a... où les hommes n'ont pas réussi. Qu'ils aient la simplicité de l'accepter... la crise... il faut qu'on (y) intéresse les femmes... L'intelligence n'est pas seulement donnée à l'homme...

Jusqu'ici au Sénégal pas de leaders femmes... Tous ceux qui passent devant nous sont des hommes... Ils arrivent à marquer de leur sceau quelque chose, on retient d'eux quelque chose...

En plus de Sadji Abdoulaye, j'ai beaucoup appris de mon Oncle Adrien Senghor - le frère aîné du Président Senghor - qui n'avait pas de secret politique pour moi... C'est là alors où j'ai eu la possibilité de m'approcher de Léopold Sédar Senghor...

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

THEME : Conscience d'un devoir / d'une responsabilité

... Vie d'éducatrice... sous toutes ses formes... les femmes se préparent à de nouvelles responsabilités... Y a pas quelque chose qu'un homme puisse faire et que je ne puisse pas en être capable...
... d'aider ces agents qui ont fait la grève... faire que l'élève ait une meilleure orientation...

J'ai été choisie en 1963 pour être la première femme députée du Sénégal... je ne pouvais pas penser que seule je pouvais être la responsable de milliers de femmes... le sort en était jeté... dans les départements... problèmes... où il fallait travailler à l'éducation des hommes et des femmes... il fallait une grande élévation d'âme pour pouvoir accepter d'aller vers ceux qui souffrent... et les femmes des villes ne pouvaient pas connaître tous ces problèmes... C'est en 1957 que nous avons dit "y en a assez, y en a assez". Il faut que les partis puissent maintenant commencer à penser aux devoirs qui incombent à la femme, qui doit aussi être une citoyenne à part entière. Et nous avons dénoncé le fait que nous n'étions pas intégrées dans les décisions politiques de nos partis, que nous n'étions pas conviées aux réunions importantes...

Quand j'ai fouillé dans mes papiers l'autre jour et que j'ai trouvé des éléments... c'est à ce moment que l'on se rend compte de son oeuvre... et c'est très important les archives... où montée à la tribune du congrès de 1957... je demandais au congrès de nous aider à obtenir un Code de la famille, en 1957...

Il fallait maintenant organiser les femmes autour d'objectifs précis. Le 14 juin 1964... nous avons créé le Conseil national des femmes du parti... Et partant de ce jour, nous avons une base de travail. Toutes les femmes du parti se sont retrouvées au sein de ce mouvement, avec statuts, règlement intérieur, programme d'actions... Et nous avons été le fer de lance du parti... Lorsqu'on a le devoir de défendre tout un peuple (en tant que député)... On n'a pas besoin d'avoir des diplômes... pour défendre, il faut avoir un idéal, un programme et... le soutien de celles... On (n'y) est pas accueillie à bras ouverts, il faut se frayer le chemin... se battre... ses droits... Moi, je sais ce que j'ai enduré à l'Assemblée nationale comme seule femme et je crois que lorsque mes soeurs me relèveront, je ne baisserai pas la tête...

Toute ma vie je l'ai consacrée aux femmes du pays... Je suis fière de les avoir représentées... parce que j'ai fait passer des lois et des lois dures... parce que lorsqu'on votait à l'Assemblée nationale le Code de la famille... j'étais seule... inutile de vous dire ce que j'ai enduré. A un moment donné, j'éclatais en larmes... Et souvent le Président... me dit "quand vous ferez vos mémoires, je crois que ce sera un document très riche !"

Je ne me suis pas enrichie (financièrement) en politique... Je n'ai même pas où loger... parce que de notre temps ce que nous avons, le peu que nous avons n'était pas destiné à notre famille, mais à aider ceux que nous étions chargées de défendre et qui pouvaient souffrir...

J'ai combattu pour l'intérêt des femmes... de mon peuple... de mon pays... de l'Afrique... On n'a pas eu une vie facile... Nous étions chargées d'enraciner l'indépendance de notre pays... d'ériger notre pays en pays démocratique, en pays digne au moment où le colonialisme n'acceptait pas de permettre cette souveraineté sans laquelle un peuple ne peut se réclamer digne. Et je me rappelle... j'étais institutrice... un inspecteur blanc (européen) ... je le renvoyais... je refusais... qu'il vienne me narguer, me traumatiser... Et c'est un africain qui m'a fait passer (seulement) en 1962 l'examen pédagogique... J'ai renvoyé mon inspecteur blanc à plusieurs reprises. Et je me suis battue sur tous les fronts. Ca n'a pas été une vie facile, mais ça a été une vie riche.

Le Président Senghor m'appelait la passionaria parce que bien souvent j'avais des idées tout autres. A l'Assemblée nationale, mon mari a voté une loi : OUI, et moi j'ai voté : NON... Le Président de l'Assemblée nationale a dit "voilà une famille déjà désunie"... Vous voyez ! Mais quand même au niveau du Mouvement des femmes, nous avons fait un bon travail, un bon travail.

Et nous sommes arrivées à animer le parti, bien sûr, mais à être aussi un mouvement qui a stimulé les autres mouvements du Sénégal.. Les femmes sont en train de se reconvertir, de mieux comprendre leurs droits. Et je me rappelle le Dr Samba Guèye qui disait "Ndaw-ci dina yé sunu doff-yi rek"... alors de penser que ces femmes "dina gnou yéwu" (elles se réveilleront) c'est ça qui peut vous aider à comprendre que les femmes que l'on traitait d'analphabètes n'en sont pas moins intelligentes...

Moi qui ai approché ces femmes, qui ai fait une marche de 45 ans avec elles, je sais qu'elles ont traversé des moments très durs et qu'elles méritent une reconnaissance. Je m'oublie... parce que seule, je n'aurais pas pu arriver à ce que sont les femmes sénégalaises...

Pendant que j'étais seule députée, j'ai pu faire voter des lois en faveur des femmes... Le code de la famille - qui est un gros morceau parce que jusqu'ici ça pose problème - et aussi la loi sur les allocations familiales (maintenant perçues par les mères).. Aujourd'hui après le recul... j'ai été fière un peu... j'ai commencé à accepter que j'avais fait un peu... J'ai fait un peu quand même et je n'ai pas honte de moi... (et) je préfère que les autres soient fières de moi... parce qu'un travail n'est jamais fini, n'est jamais parfait... Mais je me suis arrêtée au bon moment... pour permettre aux autres aussi... j'attends plus d'elles que de moi... j'ai beaucoup aimé mon travail et... je me suis beaucoup privée, j'ai beaucoup souffert... ce que mes soeurs ne savent pas, que je n'étais pas dans une ambiance de fête... Là où il fallait poser les problèmes et... qui demandent des solutions... Et l'on a toujours pensé que si vous réussissez, c'est votre réussite à vous seule... il fallait tout faire pour retarder les choses pour éviter que ce soit votre gloire, ce qui vous pousse à vous battre, à vous battre, à vous battre... Toute une vie 45 ans sans repos, sans vacances, sans bonheur... C'est difficile...

Je lutte encore, et je continue à lutter... je n'ai plus de grandes responsabilités au niveau du parti... mais même en tant que simple militante on peut aider à la solution des problèmes... J'avais vécu l'expérience avant d'être députée, et je suis revenue à mes anciens amours. Je veux reprendre le flambeau à la base avec celles qui m'avaient aidée... Je ne peux pas renoncer à ce que j'ai choisi d'aider mes soeurs... d'aider mon pays, je reste sur le qui-vive ! Je n'ai pas abandonné totalement, mais je ne peux plus travailler à la base, je ne peux plus me battre... Je peux aider par mon expérience, je peux aider par mes amis qui me sont fidèles. Mais participer comme j'ai fait ça à l'âge de 15 ans, 17 ans,... ce n'est plus possible... Il faut comprendre, je suis vieille, je suis diabétique... j'ai tellement débordé d'enthousiasme, de travail que maintenant je le sens... Je sais que j'ai beaucoup fait... c'est très dur, ça a été dur...

T H E M E S :

- Jugement porté sur les pratiques politiques et sociales au Sénégal
- Jugement porté sur les traditions, la religion, le modernisme occidental

... Nous nous préparions à la vie. Donc nous sentions le besoin de qualité, de matériel de qualité, quelque chose de moderne, plus que ce que nous avions laissé à la maison avant d'aller à l'école. Et les gens n'acceptaient pas... on se moquait de nous en nous appelant les "frigidaires"... Et maintenant, mon dieu tout le monde, même dans les cases on trouve des frigidaires... Je me suis toujours considérée comme une femme, bien sûr, mais comme égale de l'homme, même si, à ce moment nos moeurs ne le permettaient pas.

... C'est une ville qui aime les traditions... j'ai gardé de cette ville un grand souvenir... qui vous ont forgé pour la vie, la lucidité, la solidarité, l'amour du prochain... Beaucoup de cadres étaient à Dakar et que moi, je venais de la brousse... En ce moment là, tout le monde pensait que c'était les grandes villes qui devaient se servir avant les autres... Et souvent, elles pensaient que tout devait venir d'elles... Dans les temps, les femmes qui faisaient de la politique, c'était presque seulement des analphabètes... elles étaient exploitées, elles servaient seulement de masse électorale, elles servaient d'escaliers pour les hommes. On leur demandait de s'organiser sur le plan folklorique pour animer les fêtes politiques.

... Souvent certaines protestaient pour dire elle n'était pas (assez) instruite, j'étais primaire, j'avais pas fait des études universitaires. Mais pour défendre les problèmes des femmes... il faut une dignité, une détermination, une lucidité, savoir de quoi on parle (c'est tout)... on n'a pas besoin d'avoir des diplômes... Pour défendre, il faut être engagée pour un idéal, un programme. Et avoir le soutien de celles pour qui vous luttez...

On n'est pas accueillie à bras ouverts, il faut se frayer le chemin il faut... se battre. Aucun droit n'est donné sur un plateau d'argent... il faut gagner ses droits...

Lorsque j'étais seule députée et que je combattais pour qu'il y ait d'autres femmes députées... souvent on (les hommes) me tirait quelque part pour me dire "attention, vous souhaitez être plusieurs

à l'Assemblée nationale, mais quand les autres viendront, vous serez leur ennemie"...

... Y a des choses qu'on ne peut pas dire, mais je ne me suis pas enrichie moi en politique... j'en suis sortie sans maison, je n'ai même pas où loger parce que de notre temps... le peu que nous avions n'était pas destiné à notre famille, mais à aider... ceux que nous étions chargées de défendre et qui pouvaient souffrir... Ma maison était la maison de toutes les femmes, tous... je ne gardais rien du tout... je pouvais pas garder de l'argent pendant que d'autres souffrent, manger à midi pendant que d'autres n'en n'avaient pas, m'enrichir sur le dos du peuple, moi j'ai pas pu... Cette maison appartient à l'Etat et (maintenant) on me demande de sortir... j'ai... (émotion)... mon mari a été assassiné, j'ai pas reçu un seul centime de l'Etat... rien... et j'ai combattu pour l'intérêt des femmes... de mon pays... de l'Afrique... Défendre les options de son pays c'est pas facile... on n'a pas eu une vie facile.

...Le Président Senghor m'appelait la passionaria... j'avais bien souvent des idées tout autres... Et je me rappelle toujours... à l'Assemblée nationale lorsque mon mari a voté une loi : OUI et moi : NON... Le Président de l'Assemblée nationale a dit "voilà une famille déjà désunie"... (rires)... Vous voyez !

Le Mouvement national des femmes... nous avons beaucoup fait... Quand aujourd'hui au Sénégal, on peut voir... des femmes analphabètes (qui) puissent accéder à l'Assemblée nationale... Si on avait fait les études en langues nationales... Il faudrait que les cadres intellectuels s'intéressent au sort du pays... Ces femmes qui ont (aujourd'hui) gravi les marches de l'Assemblée nationale... ce sont elles qui défendent les droits de la femme depuis 20 ans, qui ont accepté d'ouvrir leurs portes, qui ont accepté d'être traitées de folkloriques...

Et je me rappelle le Dr Samba Guèye qui disait "Ndaw-ci dina yé sunu doff-yi rek" (cette femme - là Caroline - va finir par réveiller nos attardées mentales)... Nous avons beaucoup d'hommes qui ne sont pas beaucoup plus intelligents que ces femmes-là et qui nous ont dirigé pendant longtemps sans pouvoir (eux-mêmes) aller à l'école...

Là où les cadres intellectuels n'ont pas senti le besoin de faire des sacrifices... des femmes comme Arame Diène, Ndoumbé Ndiaye... ont accepté de s'intégrer dans la masse... pour que les femmes puissent... au moins atteindre peut-être pas l'égalité mais au moins la complémentarité... Certaines femmes pensent qu'il y a que les femmes politiques qui doivent... c'est à elles à poser leurs problèmes... à imposer au Gouvernement...

... Le Code de la famille... les chefs religieux, les musulmans, s'indignent, ça pose problème...

... A me battre... toute une vie de 45 ans sans repos, sans vacances, sans bonheur... c'est difficile... puisque... certaines jalousies de femmes nous retardent beaucoup...

Chaque fois qu'une femme... doit arriver... on la tire par les pieds pour la jeter... Jusqu'ici au Sénégal, après 45 ans, 50 ans, 60 ans... on (ne) peut pas dire voici une femme qui a réussi (en politique)...

Je n'ai plus de grandes responsabilités au niveau du parti... mais même en tant que simple militante on peut aider à la solution des problèmes...

J'ai été éduquée dans une ambiance de fraternité... des parents dignes... qui entouraient les enfants des autres... l'enveloppe de fraternité dans laquelle ils nous ont plongé et que j'ai gardé.. Lorsque j'ai été élue, je me suis pas sentie transformée... j'ai ici chez moi la soeur de mon père qui a 89 ans, l'ex-femme de mon frère, ma fille divorcée avec ses enfants, je vis dans le même lit avec ma soeur... ici il y a 3 chauffeurs retraités de mon ministère qui vivent chez moi... une cousine... et d'autres...

Je passe tous mes week-ends à Mbour parce que c'est Mbour mon département politique, c'est là que j'ai milité depuis 1951... C'est alors là que s'est forgée ma ferveur politique... là...où j'ai été encadrée par les femmes... où j'ai créé des associations féminines... là où j'ai puisé mon ardeur... où j'ai puisé ma foi... où les femmes ont accepté... que nous soyons unies pour combattre.. J'ai beaucoup d'amies à Mbour... J'y ai trouvé un terrain propice pour semer... des femmes très éveillées... beaucoup de solidarité.. Jusqu'ici chaque personnalité qui veut faire de la politique à Mbour... les femmes, les vieux, la jeunesse lui disent "va d'abord voir la Mère"... et (donc) je suis obligée de tenir parce que si je me retire totalement, eux aussi... ils laissent tomber (le militantisme politique)...

"Nous laissons tomber parce que c'est pour elle que nous faisons de la politique"... Elles ont besoin de guide, de quelqu'un en qui elles croient... J'ai vécu avec elles depuis 1951... ça marque
Nous avons travaillé ensemble, nous nous sommes estimées, nous nous sommes aimées, nous avons fait des sacrifices ensemble...

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

MADAME ARAME DIENE

THEME : La Famille

A l'époque, nos parents étaient pour Goux Alfred ainsi que tous les vieux valeureux lébous... Ensuite ils promirent à Senghor de le soutenir, alors nous devînmes des "Senghoristes".

Notre famille avait un caractère politique... Mon père était adjoint maire de Dakar et était un ami de Galandou Diouf... Nous étions des enfants de politiciens.. En religion et en secte, nous avons suivi notre père, en politique aussi, nous l'avons suivi... C'est pourquoi nous sommes toujours fidèles au chemin qu'il a emprunté... nos enfants..., nos frères, toute notre famille a le même comportement politique... dans la famille, il n'existe aucun opposant...

... En politique, si ton mari et toi avez le même choix, tu n'auras pas de difficultés... mais si vous n'avez pas la même opinion, tu auras des difficultés... le choix est important chez l'individu. Aujourd'hui encore, je vis dans une grande concession familiale... tout ce que j'ai, je le partage avec les autres, c'est ce que nous ont appris nos parents... Nous connaissons la téranga...

THEME : Education / Instruction / Formation

Mes parents et tous les vieux valeureux lébous étaient pour Goux Alfred, nous aussi nous étions des "Gouxistes"... Ensuite, ils promirent à Senghor de l'aider, alors nous devînmes des "Senghoristes"...

A l'époque... nos parents ne voulaient pas que nous allions à l'école française...

Nous étions des enfants de politiciens... nous avons suivi le chemin tracé par mon père... dans la famille, il n'y a aucun opposant... Nos parents nous ont appris qu'il fallait vivre ensemble dans une concession et s'entraider... c'est ça notre culture... Et puis l'Islam nous recommande d'aider son prochain... Nous connaissons la téranga... nous ne sommes pas des toubabs...

THEME : Rapports aux autres

A l'époque, la politique était différente de celle d'aujourd'hui... Oui, à ce moment-là, si quelqu'un veut... ce sont ceux qui le soutiennent qui dépensent... Nous faisons la politique de la base... Nous allâmes dans la brousse...

A l'époque on disait de nous que nous sommes les applaudiseuses... l'intérêt n'existait pas encore et les intellectuelles n'étaient pas encore arrivées... c'était nous les "ignorants", les "nullards" qui nous battions, nous bagarrions, recevions des insultes... jusqu'à ce que le parti fût debout ! les hommes étaient éveillés, mais les femmes éveillées n'existaient pratiquement pas... La politique de l'époque et celle d'aujourd'hui ça fait deux, parce qu'à l'époque, les gens quand ils aimaient, ils se sacrifiaient pour lui, se dépensaient pour lui... actuellement, les gens c'est pour leur intérêt qu'ils vont avec quelqu'un... Pour le parti, nous donnions notre amour et notre sueur... mais aujourd'hui, le militant y vient pour avoir quelque chose... Il y a donc des gens qui donnent beaucoup au parti alors que le parti ne leur apporte rien, et ceux qui ne donnent rien au parti alors que celui-ci leur apporte beaucoup... c'est ce qui existe de nos jours, c'est pourquoi il y a beaucoup de bruit...

Cette ouverture dont on parle, ça existe depuis longtemps parce que c'est l'ouverture qui a fait entrer les Abdou Diouf, les Habib Thiam... jusqu'à ce que l'on en arrive là aujourd'hui... parce que les cadres intellectuels ne se sont pas fatigués pour le parti, ce sont d'autres qui l'ont fabriqué..., et quand l'intérêt est arrivé, les cadres sont venus s'intéresser... mais cela ne nous a pas découragé...

Si Senghor était encore là, je ne serai jamais députée, Senghor ne croit qu'aux diplômes, Abdou Diouf aussi croit aux diplômes, mais il connaît les réalités... et je fais partie de "la réalité léboue"... je suis une des deux femmes ignorantes non instruites députées à l'Assemblée nationale...

Dans notre famille, tout le monde a le même comportement politique. Il n'y a aucun opposant... même aux alentours de ma maison... Avant la fidélité existait... maintenant il n'y a plus de fidélité ni de gêne...

Dans le parti, ce sont les hommes qui sont le plus mes alliés, mais chez les femmes aussi, je n'ai pas de problème... Je n'ai pas été destituée de la présidence de l'Union régionale... c'est la rotation qui est arrivée... Ils ont dit que maintenant, je suis la Mère du parti...

A l'Assemblée nationale... lorsqu'on vote une loi, nous ne nous laissons pas imposer par les commissions... nous nous bagarrons pour certaines choses...

Lors d'une Session parlementaire en 1983, alors que je venais d'être élue... je demandais la parole... et un homme assis à côté de moi me dit "si tu demandes la parole aussi, on ne te la donnera pas... parce qu'ici on parle français"... alors je dis "Dans ce cas, l'Assemblée va exploser aujourd'hui... parce que si je dois faire partie d'une Assemblée où je n'aurai pas droit à la parole, alors je la quitte..."

Regardez par où je suis passée... avant de devenir députée... celui qui est pressé ou qui est gourmand n'y arrivera pas... la politique ce n'est pas une course de vitesse, c'est une course de fond... Mais toute personne sincère et fidèle sera toujours récompensée par Dieu. Au plan social, tout ce que j'ai, je le partage avec les autres... je n'ai pas honte de regarder les autres en face... Quand j'ai été au pouvoir, cela n'a pas changé mon comportement...

**THEME : Jugement porté sur les pratiques politiques
et sociales au Sénégal.**

Les vieux notables lébous se réunirent, discutèrent avec Senghor et lui promirent de le soutenir et ils lui dirent : "si nous, nous te soutenons, tu vaincras Lamine Guèye !" Et quand Senghor a vaincu Lamine Guèye et remporta les deux sièges de député... il donna l'autre siège à un fils de lébou : Abass Guèye...

A l'époque, la politique était différente de celle d'aujourd'hui... Oui, à ce moment-là, s'il y a quelqu'un qui veut... ce sont ceux qui le soutiennent qui dépensent... Senghor, c'est la partialité et le nafa qui l'ont élu... les hommes cotisent, les femmes cotisent ... nous faisons la politique de la base... nous allâmes dans la brousse... Senghor alla dans la brousse chez ses parents les paysans et les éleveurs, et il eut une force...

A l'époque on disait de nous que nous étions les "applaudisseuses", à l'époque, l'intérêt n'existait pas encore et les intellectuelles n'étaient pas encore arrivées... c'était nous les "ignorants", les "nullards" qui applaudissaient, qui nous battions, nous bagarriions... jusqu'à ce que le parti fût debout !... Actuellement les gens c'est pour leur intérêt... c'est pourquoi la politique est retardée...

Le militant donnait au parti son amour et sa sueur... mais aujourd'hui le militant vient au parti pour avoir quelque chose... Il y a donc des gens qui donnent beaucoup au parti alors que le parti ne leur apporte rien... et ceux qui ne donnent rien au parti alors que celui-ci leur apporte beaucoup... c'est ça qui existe de nos jours, c'est pourquoi il y a beaucoup de bruit... Parce que les cadres intellectuels ne se sont pas fatigués pour le parti, ce sont d'autres qui l'ont fabriqué... et quand l'intérêt est arrivé, les cadres sont venus s'intéresser... Cette ouverture dont on parle, elle existe depuis longtemps... parce que c'est l'ouverture qui a fait entrer les Abdou Diouf, les Habib Thiam et beaucoup d'autres. ... Si Senghor était encore là je ne serais jamais députée. Il ne croit qu'aux diplômes, Abdou Diouf lui, croit aux diplômes mais connaît les réalités... et je fais partie de la "réalité lébou"... et je fut élue à l'Assemblée nationale... ignorante et non instruite ... Avant, la fidélité existait en politique... Mais maintenant, il n'y a plus de fidélité, ni de gêne...

J'ai été responsable de l'Union régionale pendant presque 14 ans, puis la rotation est arrivée... ce qui gâche d'ailleurs notre parti, c'est la rotation... parce qu'avant, quand on aimait quelqu'un, on l'élisait pour toujours... Mais les technocrates sont arrivés et ont amené ce nouveau modèle...

Deux femmes furent élues députées parce qu'elles ont eu des appuis au Bureau politique du parti, elles ont été parrainées par le Ministre des finances et le Secrétaire administratif du parti... nous les femmes, choisissons nos candidates... et c'était au Bureau politique de faire le choix définitif... là où l'on choisit, si vous n'avez pas quelqu'un qui vous soutient, vous ne passerez pas. Et Senghor lui, ne croyait qu'aux gens qui ont fait l'école française ... c'est pourquoi je m'étais jamais présentée durant le règne de Senghor...

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

THEME : Jugement porté sur Tradition / Islam
Modernisme occidental

C'est comme si grâce à l'Islam qu'il y a ici et au nom des prières de nos aïeux que le Sénégal s'en sort... par la grâce de Dieu !

La politique est très proche de la religion... parce que si tu regardes la religion musulmane, c'est l'Islam, mais il y a de la politique...

Le social, c'est quelque chose de quotidien chez nous... c'est tellement évident que celui qui ne le fait pas, passe pour quelqu'un d'anormal... Moi j'ai grandi dans cet esprit-là, mes parents m'ont éduquée comme ça... c'est ce que nous les voyions faire... c'est ça notre culture... partager avec les autres...

Et puis nous sommes musulmans et l'Islam nous recommande d'aider son prochain...

Nous ne sommes pas des toubabs, nous connaissons la téranga...

CODESRIA - BIBLIOTHÈQUE

THEME : Conscience d'un devoir, d'une responsabilité...

... C'était nous les "ignorants", les "nullards" qui applaudissaient, qui nous battions, nous bagarrions, recevions des insultes. ... Jusqu'à ce que le parti soit debout !... L'intérêt n'existait pas encore et les intellectuelles n'étaient pas encore arrivées...

Pour le parti, le militant à l'époque donnait son amour et sa sueur... et il se sacrifiait, se dépensait énormément, apportait beaucoup au parti alors que le parti ne lui apportait rien... parce que les cadres intellectuels ne se sont pas fatigués pour le parti, ce sont d'autres qui l'ont fabriqué...

Maintenant je suis la "Mère du parti"...

Etant élue députée à l'Assemblée nationale... je fus la première personne à y parler en wolof...

Regardez par où je suis passée avant de devenir députée en 1983... celui qui est pressé ou qui est gourmand n'y arrivera pas... la politique ce n'est pas une course de vitesse, c'est une course de fond...

Au plan social, tout ce que j'ai, je le partage avec ma famille, mes voisins, les indigents... Nous ne sommes pas des toubabs...

Et puis à ma fonction de députée, il faut que je lui rende ce qui lui est dû... chargée par le peuple de régler ses problèmes...

THEME : Famille

Je remplis aussi des fonctions de mère de famille et de ménagère. Je veillais au grain... J'ai été aussi... éduquée par ma mère... je la voyais beaucoup travailler... en plus d'être infirmière... elle était aussi couturière... ça m'a beaucoup motivée... elle avait des journées très pleines... la nuit elle descendait la lampe... pour coudre... j'ai dit moi, il faut quand je serai grande que je puisse gagner de l'argent pour que ma mère ne couse plus... j'ai commencé à gagner de l'argent à l'âge de 17 ans...

Nous n'étions pas une famille nombreuse... ma grand-mère, mes parents et mes deux soeurs... j'avais vécu en vase clos... alors quand j'ai plongé dans le bain social, j'ai vu le problème de ces femmes-là... malgré ça elles étaient toujours euphoriques, elles étaient heureuses... alors je me suis dit : le savoir ce n'est pas seulement lire dans les livres, c'est aussi lire dans les gens... et dans la vie, ce n'est que complémentarité...

... Avec mon mari... il me laissait le champ libre... dans mes activités... donc... je votais pour son parti, mais je votais pour mon mari... parce qu'il m'a jamais entravé dans mes activités sociales et culturelles... alors qu'il aurait pu créer des problèmes, "elle est toujours à l'Action sociale..." des choses comme ça... Apporter ma contribution au niveau de la société... mais ce qui m'a le plus motivée c'est ma famille... je n'ai que des garçons... il faut que moi d'abord j'aie une ligne de conduite si je veux les mettre sur la ligne aussi... et j'ai toujours été assez dure avec eux pour qu'ils puissent quand même comprendre que le peu que je fais c'est quand même assez dur pour moi, mais eux aussi il faut qu'ils se mettent sur la voie... l'éducation première ça vous marque... et j'ai donc eu à travailler avec mes enfants - dont le père est décédé très tôt - en tout cas je les ai un peu orienté sur ce point-là... et mon fils aîné je l'ai fatigué... parce qu'il fallait qu'il y ait une tête pour que les autres enfants puissent suivre... le sérieux... je voulais pas aussi qu'on puisse dire... en tout cas leurs copains puissent dire "votre maman est ceci ou cela"... je commençais par cogner dur mes propres fils... ils puissent aussi arriver à quelque chose... parce que l'éducation c'est ça que ça demande...

THEME : Education / Instruction / Formation

J'ai fait l'Ecole normale des jeunes filles d'où je suis sortie comme enseignante... Notre directrice était comme une mère pour nous... Elle nous a beaucoup préservées des affres de la guerre, elle ne nous en parlait pas... Elle nous a aussi montré beaucoup de belles choses... La propreté, l'amour des plantes, le sens de l'organisation... Chacune avait sa corvée... La vie ce n'est que complémentarité, ce qui est en toi n'est pas en moi... mais si nous contribuons... nous arriverons à nous retrouver.

Quand je commençais à travailler, j'étais pleine de fougue, je voulais que tout marche bien, que les élèves répondent bien... Les rudoyer... parce que l'éducation c'est ça que ça demande...

Vous savez l'école coranique c'est d'abord une école d'humilité et de savoir ensuite...

Au Foyer de l'AAS... j'ai créé une section d'arabe... et de français... maintenant elles savent lire, elles apprennent à déchiffrer... le numéro du bus, le nom de la rue... tout ça il fallait le leur apprendre... et je me disais nous, nous vivons dans une société où des gens se comportent en aveugles... avant elles n'osaient même pas prendre le bus... pour voir l'ignorance où ça mène...

Féminisme !... moi je pense que c'est de former des fils et des filles capables... de faire aller le pays de l'avant... ce sont les femmes qui font les sociétés... si vous ne formez pas les femmes, vous ne forgez pas la nation... c'est pas bien que les femmes traînent dans les rues... à palabrer - quand j'ai fait l'Europe, je n'y voyais pas des gens-là qui sont dans les rues à ne rien faire - il faut qu'elles soient plus positives... d'accord elles doivent s'occuper de leurs enfants mais aussi améliorer le standing de la maison... c'est comme ça qu'on a créé l'Action sociale...

TEHEME : Rapports aux autres femmes

Cette association avait pour but de former les femmes à tous points de vue pour qu'elles puissent... faire le mieux d'elles-mêmes dans une société... Ce sont les femmes qui font les sociétés, ce sont elles qui éduquent les imams, les grands fonctionnaires... tout ça c'est une femme qui les a porté... Et je crois la première enfance c'est très important dans la vie d'un homme... alors si vous ne formez pas les femmes, vous ne forgez pas la nation... moi je veux faire la politique du développement...

Quand j'ai plongé dans le bain social... j'ai vu les problèmes de ces femmes-là, malgré ça, elles étaient euphoriques, elles étaient heureuses... C'est là que je me suis dit : savoir ce n'est pas seulement lire dans les livres, mais c'est lire dans les gens aussi... j'avais beaucoup à apprendre de ces femmes-là... je pensais les former, mais elles m'ont beaucoup formée parce que j'avais vécu en vase clos avec mes parents... Ces femmes-là n'avaient rien mais elles acceptaient que je puisse les diriger pour... Et c'est là justement que je me suis dit aussi la vie ce n'est que complémentarité... ce qui est en toi n'est pas en moi... mais si nous contribuons, nous arrivons à nous retrouver... à s'en sortir avec plus de dignité... qu'elles soient plus positives... Maintenant au niveau de la ville de Rufisque... nous formons une grande famille... et travaillons à poser les jalons d'une autre génération d'action sociale avec nos filles...

THEME : Rapports aux politiques (hommes et femmes) / au pouvoir

Moi, je veux faire la politique du développement... c'est comme ça que j'ai créé l'Action sociale de Rufisque en mars 1969... Puisque j'appelle des gens à une action sociale et qu'au début les gens ne connaissaient pas l'action sociale - Moi je suis heureuse maintenant qu'il y ait un ministère de l'action sociale - ils sont allés dire au Président Senghor que c'est de la politique que je faisais... et j'ai donc dû répondre à l'invitation du Président Senghor... d'autant que Rufisque c'est une ville très politisée... Alors il me dit "Mais à Rufisque les gens ont toujours fait de la politique !" et je lui réponds "Moi je veux faire de l'action sociale."... Et j'ai aussi rencontré le Maire de Dakar qui me dit "vous êtes têtue", je lui dis "Dites-moi si vous êtes pour ou contre ? Parce que si vous êtes contre, je vais rassembler les femmes et leur dire que je voulais faire quelque chose pour elles et vous, vous avez refusé"... et finalement c'est lui qui nous a donné un local...

J'ai aussi voulu voyager pour demander de l'aide... et c'est le Ministre de l'époque qui m'a donné une aide... en plus de dons que nous avons reçus...

Pour moi l'action sociale aussi c'est une politique... une démarche qui vise un mieux être, un développement...

Je n'avais aucun objectif, sinon de vouloir aider... y a des gens qui voient à la fin de l'action peut-être un bénéfice comme du commerce... Maintenant l'action sociale est devenue à Rufisque... essentielle.

(Ce que le Centre d'action sociale fait, rejailit sur toute la ville. Il n'y a pas une seule famille qui n'ait pas ou sa fille, ou sa petite-fille qui fréquente le Centre. Donc ce que nous faisons, si nous ne l'avions pas fait, c'est l'Etat qui l'aurait fait... Vous savez les problèmes des déchets scolaires... nous les récupérons pour leur donner une formation pratique...) Safiétou Dieng.

Il y a deux politiques. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la politique du social... et ces gens qui mendient dans les rues viennent de l'intérieur du pays... parce que chez nous elles ne mendient plus, parce qu'elles appartiennent maintenant à une structure, elles font du travail positif déjà pour leur société. Parce qu'on perd beaucoup avec ces gens qui sont dans les rues et qui auraient pu travailler... c'est assez complexe, mais vraiment de cette main tendue-là... Et nous avons aussi créé une section "Talibés dommin ndey" parce qu'ils venaient en ville rien que pour quémander nous les invitons tous les mercredis... qu'ils se sentent plus seuls...

Le développement, c'est pas affaire d'argent, ni de rien du tout... c'est affaire de mentalité et de conduite...

Quand j'ai voulu créer l'AAS... vraiment ça a été difficile avec eux... mais j'ai un défaut, je ne voudrais pas qu'on puisse m'intimider pour que je cesse... une action valable, positive et honnête. Quand je vois maintenant le ministère de l'action sociale, je dis, je n'avais pas tort... Et pourtant nous, on nous a malmenées.. ça nous a valu vraiment des journées difficiles même les grilles de la police... parce que ce que nous faisons n'était pas dans les normes même de l'action politique d'avant... Et que ces femmes là font de la subversion... Vous savez... introduire du nouveau, ça c'est difficile...

Mais la politique... je n'ose pas tellement... je ne reste pas là à en parler... mais pour les élections... je votais donc pour mon mari... l'Action sociale... c'est ça mon militantisme !

*THEME : Jugement porté sur les pratiques politiques et sociales au
Sénégal*

Comme j'appelais les gens à une action sociale et qu'au début les gens ne connaissaient pas l'action sociale - moi je suis heureuse maintenant qu'il y ait un ministère de l'action sociale - ils sont allés dire que c'est donc de la politique que je faisais que je voulais reprendre la place de mes parents. Et donc j'ai dû répondre à l'invitation du Président Senghor qui m'a demandé ce que je faisais... D'autant plus qu'à Rufisque, c'est une ville très politisée... Parce que l'action sociale n'entrait pas dans les normes mêmes de la politique d'avant... et donc ces femmes-là font de la subversion... ça nous a valu des journées difficiles... la police...

Moi, je n'avais aucun objectif, sinon de vouloir aider... y a des gens qui eux, voient à la fin de l'action... un bénéfice comme du commerce... mais c'était pas ça pour moi...

Nous avons organisé les femmes, qu'elles soient plus positives... être solidaires des "talibés" qui ne viennent en ville que pour quémander... récupérer ces jeunes (déchets scolaires) et les mettre dans des formations pratiques...

Moi, la politique, je n'ose pas tellement...

**THEME : Jugement porté sur les traditions, la religion,
le modernisme occidental**

... Si nous contribuons, nous arrivons à nous retrouver... mais maintenant ce n'est pas ce qui se passe, l'égoïsme règne... parce que les sénégalais avant, ils étaient beaucoup plus parents... au niveau de Dakar, on se connaît pas... Mais ces gens-là aussi qui vivent en parasites et sont valides... qui veulent mystifier... c'est pas juste.

Ma mère était catholique, mais elle s'était convertie à l'Islam pour mieux communier avec nous dans la religion...

Je lis le coran tous les matins avant de sortir... ça me stabilise Et j'ai même créé à l'AAS une section arabe, pas islamiste... Maintenant les femmes, elles savent déchiffrer... elles sont libres de lire les versets... et peuvent déchiffrer quand elles vont à la Mecque... l'Ecole coranique, c'est une école d'humilité d'abord et de savoir ensuite...

En ce moment, je travaille, mais surtout sur la paix... des documents où l'idée première est que... les savants ont tout inventé mais ils ont tué la paix... ils nous donnent des engins de mort... c'est un problème qui me pose certaines interrogations... Est-ce que le monde actuellement évolue ? Ou est-ce qu'il n'est pas en train de mourir ? Parce que la violence est là !

Tout ça, c'est le progrès, mais le progrès tourné vers la destruction... Le monde est laid... les hommes n'ont pas de pensées généreuses... Et ce qu'on appelle le développement, ce n'est pas les buildings d'Europe ni les gratte-ciel des Etats-Unis...

THEME : Conscience d'un devoir / d'une responsabilité...

J'ai bénéficié du travail des autres... il faudrait à mon tour aussi que je fasse quelque chose... Mais je veux faire la politique du développement... et c'est comme ça que j'ai créé l'Action sociale... J'ai toujours dit "ce sont les femmes qui font les sociétés.. alors si vous ne formez pas les femmes, vous ne forgez pas la nation"...

L'Action sociale... démarche qui vise un mieux être, qui vise un développement... Et maintenant y a beaucoup de changement pour ces femmes... puisqu'elles savent lire, elles savent se débrouiller elles ont dépassé le cadre du Sénégal... parce qu'à l'époque elles ne savaient pas... Ce sont ces femmes-là mêmes qui font ce témoignage-là...

Elles ne connaissaient même pas le numéro du bus... Elles n'osaient pas descendre à Dakar... pour voir l'ignorance où ça mène ! Maintenant elles lisent, elles écrivent, elles produisent...

Quand j'ai plongé dans le bain social... j'ai vu le problème de ces femmes... je me suis dit aussi dans la vie, ce n'est que complémentarité... si nous contribuons, nous arrivons à nous retrouver Je n'avais aucun objectif, sinon de vouloir aider... moi le fait toutes ces femmes aient répondu et qu'elles aient fait ce travail-là... l'Action sociale à Rufisque est devenue maintenant une activité essentielle... Ces femmes-là, elles ne mendient plus, elles appartiennent à une structure... nous récupérons aussi ces jeunes (déchets scolaires) et nous les mettons dans une formation pratique. Quand je voyais des femmes devant leur porte en train de palabrer.. j'ai dit il faut les organiser... pour qu'elles puissent améliorer... qu'elles soient plus positives...

J'ai toujours eu la vision d'apporter ma contribution au niveau de notre société... Parce que le développement ce n'est pas affaire d'argent... c'est affaire de mentalité et de conduite... Si je voulais de l'argent, je n'aurais pas créé l'AAS je ne gagne pas un franc là-dans... rien au contraire (l'AAS vit surtout de la cotisation de ses membres et de dons... en 8 années, elle n'a reçu comme subvention de l'Etat que 200 000 f.)... les sentiments.. mais quand même l'homme c'est pas un roc, c'est pas une machine, c'est pas un robot, c'est un être pensant qui a un coeur et qui a une âme... Une action que je retrouve en tout cas positive et honnête... Mais le plus intéressant, il faut être de bonne foi, il faut être de bonne foi.

MADAME THIOUMBE SAMB

THEME : La Famille

... Comme Abass Guèye était fils de lébous (comme moi)... faisait de la politique... je puisse voter...

Mais... c'est mon mari qui m'avait donné la permission... Je suis fille de.... ici à Ndakaru.

Comme Abass Guèye était lébou, tous les lébous se sont levés pour qu'il devienne député...

Mon mari m'a beaucoup soutenu... Oui, il a souhaité que je devienne ce que je suis aujourd'hui... Et c'est rare de voir ça...

Ma mère... m'en dissuader... Nos adversaires nous mettaient en mal avec nos parents... jusqu'à ce que nos parents soient fâchés contre nous...

Les adversaires utilisaient des armes pour nous contrecarrer en allant vers nos propres familles pour nous dénigrer... J'ai connu toutes sortes de difficultés... Je n'ai pu aller à la Rencontre des jeunes à Moscou en 1957... mes parents menaçaient de me tuer si... passais outre leurs protestations... Même pour une formation en français à Paris pour une durée de six mois... mes parents refusèrent... et pourtant j'étais mariée...

Même le mari connaît lui aussi des difficultés tout simplement parce qu'il soutenait sa femme... ("ma femme et moi, notre seul problème c'était nos familles, nos parents... mais nous, nous nous entendons très bien").

Quand ma femme a été arrêtée et mise en prison, ma mère et mes soeurs déménagèrent de la maison : rupture familiale.

THEME : Education / Instruction / Formation

L'UDS a une formation sur nous que nous n'avons pas regrettée... ils nous formaient pour que nous défendions le pays.

... Nous souhaitions ouvrir la liberté à tout le monde, aider les gens qui souffraient... c'est pour ça que nous nous étions engagés... notre vision...

La force de l'UDS... résidait dans l'éducation, la formation... qu'il donnait à ses militants... pour que demain si nous devenons libres... que nous sachions comment gérer notre pays...

... Son seul problème à elle, c'était qu'elle n'était pas allée à l'école... sinon elle serait allée très loin en politique...

CODESRIA - BIBLIOTHÈQUE

THEME : Rapport aux autres générations

Vieille génération

Tous les vieux avec Lamine Guèye... Les vieux nous rétorquaient que "vous n'êtes même pas capables de... et vous demandez l'indépendance..."

Je dis aux vieux lébous "... tout le monde n'a pas été à l'école... parce que surtout vous les lébous, vous refusiez que vos filles aillent à l'école parce que vous disiez que cela les rendra "perdues"... les autres plus civilisés... eux envoyaient leurs enfants à l'école..."

Surtout ma mère qui faisait le plus de difficultés... me dissuader d'aller à la Rencontre des jeunes de Moscou... et à Paris pour une formation en français... mes parents allaient me "tuer" si je passais outre leurs protestations... et pourtant j'étais mariée. Ce sont les familles qui contrecarraient les projets de leurs filles... Quand il y a eu fusion des partis, toutes les femmes se sont retrouvées au sein du Mouvement des femmes... mais les femmes adultes, elles ont refusé...

Jeune génération

... Ces jeunes-là sont nos enfants que nous devons éduquer, guider ... laisser les jeunes sans repères... c'est inacceptable pour un pays qui veut avancer... "quand l'éléphant fraye un passage, c'est pour son petit"... A chaque fois que je regarde ces jeunes enfants, j'ai peur pour l'avenir parce que je me dis, le jour où tous ces enfants grandiront et devront travailler... ce sera très dur... mais leurs aînés sont inconscients, ils ne pensent qu'à leur poche... et les vieux aussi qui négocient pour aller à la retraite... alors que son fils qui a presque trente ans lui est chômeur, ces vieux gênent les jeunes...

THEME : Rapports aux autres partis

A ce moment-là... le SFIO était puissant, c'est les gars de Lamine Guèye, le BDS aussi à cause de Senghor, l'UDS était très peu puissant mais la force de l'UDS résidait dans l'Education et la Formation... Les autres partis eux, pensaient que la politique c'était les bagarres, les injures, les applaudissements et faire tout pour gagner seulement. Mais... l'UDS travaillait à l'éducation des femmes... afin qu'elles puissent gérer leur pays... C'était cela notre pensée, notre vision à nous...

Nous, nous n'étions pas engagés pour vadrouiller, pour la cupidité ... le favoritisme... Parce que ce qu'il y a aujourd'hui c'est un jeu : détourner l'argent, festoyer...

Certains partis eux... d'ailleurs à chaque fois que nous nous retrouvions avec eux et discussions, au moment de nous séparer, nous avions de nouvelles recrues qui quittaient ces partis-là et venaient nous rejoindre... Celles qui nous écoutaient le plus, c'étaient des femmes rurales, les femmes de la banlieue et les femmes considérées comme des personnes insignifiantes... Mais celles qui se disaient "driankés" elles disaient "mais... la clique à Thioubé... elle nous fatigue, elle nous emmerde... injurieusement..." Et pourtant aujourd'hui quand la gloire est venue, c'est elles qui en ont profité... Elles nous injuriaient nous les battantes de l'indépendance...

Au sein de l'UDS on ne faisait pas de différence entre les hommes et les femmes... mais au sein du BDS ou du SFIO... eux marginalisaient les femmes... donc ce que nous, nous apprenions dans notre parti, nous le discussions avec les femmes des autres partis... Et aujourd'hui, ces femmes qui sont au sein du gouvernement ou de l'Assemblée nationale... quand elles nous voient, elles sont gênées... parce que tout ce que nous leur disions du pays, presque la moitié est arrivée...

... C'est différent... il y en a qui font de la politique en demandant des contreparties, des récompenses... ceux-là ne font pas le travail comme il faut... nous, nous travaillions dur... à l'UDS ... Nous rencontrions des femmes d'autres partis pour leur apprendre... Mais il y en a qui disaient "vous ne pouvez nous apprendre la politique... à nous qui pouvons être vos tantes..." Elles disaient "mais comment une femme ose-t-elle prendre le micro en public ? Les adversaires utilisaient des armes pour nous contrecarrer..."

en allant vers nos propres familles pour nous dénigrer... la guerre entre les hommes politiques et les femmes date de très longtemps, ce sont eux-mêmes qui poussaient les familles à contrecarrer les projets de leurs filles... et les hommes qui le font sont des cadres intellectuels...

Certaines femmes du SFIO ou d'autres partis - quand elles voulaient se réunir, ce sont leurs hommes qui faisaient tout et les installaient... Ils organisaient tout en fait... Mais nous, de par la formation que nous avons reçue au sein de l'UDS... nous faisons nous-mêmes toutes nos démarches...

Quand il y a eu fusion des partis... toutes les femmes se sont retrouvées au sein du Mouvement des femmes, mais les adultes étaient réfractaires... celles qui ont eu une formation sont plus ouvertes... On sent que les intellectuels de leurs partis n'ont pas fait la formation qui se devait au niveau de ces femmes-là...

Et aujourd'hui, nous avons des problèmes (nous qui avons l'éducation d'hier) à nous entendre et comprendre au niveau du PS... ils craignent que je suis venue pour prendre leur place... ils m'ont opposé un "blocage"... c'est ça qui nous retarde...

Ces femmes-là parlent d'autres choses... En fait leurs façons-là... Etre cadre du parti, il faut le réapprendre à ces femmes-là... Moi-même, dans les cérémonies familiales, je ne cesse de faire un "petit meeting" pour sensibiliser les femmes... je leur dis "il faut qu'on change de mentalité..." Dans ce pays ce sont les femmes cadres qui oppriment le plus les autres femmes démunies... et ces femmes-là qui gaspillent l'argent sont toujours des responsables politiques... le pays est fatigué pendant qu'elles, elles amassent de l'argent et cet argent va à des futilités...

Nous nous sommes battues pour le pays jusqu'à obtenir l'indépendance et aujourd'hui eux, jouent avec le pays... Elles ne souhaitent même pas nous voir dans les réunions... parce qu'elles ont opté pour ça... c'est tout ce qu'elles connaissent... Alors ils comptent contre moi pour que je ne vienne pas aux prochaines réunions.. Alors comment voulez-vous qu'il y ait de nouvelles recrues... nous n'avons pas nos chaises chez eux... dans le parti...

**THEME : Jugement porté sur les pratiques politiques et sociales
au Sénégal**

Ce qu'il y a aujourd'hui, c'est un jeu. Détourner de l'argent, faire la fête à tout moment... Senghor était trop libéral, il a laissé la progéniture faire ce qu'elle voulait...

Aujourd'hui,... la vadrouille, la cupidité, la mesquinerie, le favoritisme, le clientélisme...

La politique... les autres pensent que c'est... uniquement les bagarres, les injures, les applaudissements et faire tout pour gagner...

Les difficultés en politique... les adversaires utilisent des armes pour contrecarrer en allant vers nos familles pour nous dénigrer...

J'ai connu toutes sortes de difficultés... avec mes parents...

La guerre entre les hommes politiques et les femmes date de très longtemps, ce sont eux-mêmes qui poussaient les familles à contrecarrer les projets de leurs filles... La promotion de la femme donc jusqu'à présent devient assez difficile, parce que cette bataille est très menée par les hommes, et les hommes qui le font sont des cadres intellectuels...

L'indépendance est tombée entre les mains... qui l'ont sacrifiée...

Et aujourd'hui, nous avons des problèmes à nous faire entendre et comprendre au sein du Parti socialiste... eux ne nous acceptent pas (l'éducation que nous avons reçue hier...) "Ce que moi je leur dis et ce que eux ont adopté, ça fait deux"... Ils craignent que je sois venue pour prendre leur place... C'est en fait une affaire de "blocage" et de "blindage"...

Aujourd'hui dans le pays, il n'y a plus de militantisme... remplir la maison du parti pour applaudir... c'est facile... mais on n'a pas de responsables qui travaillent sérieusement... Actuellement il y a des difficultés... dans un pays où seuls le Bureau politique et le Comité central se réunissent... où il n'y a pas de décentralisation démocratique, la base ne se prononce pas, où ils n'informent pas les militants... Moi-même dans les cérémonies familiales je ne cesse de faire un petit meeting pour sensibiliser les femmes. Dans ce pays ce sont les femmes cadres qui oppriment le plus les femmes démunies... elles gaspillent l'argent du pays et pourtant ce sont des responsables politiques... Ces femmes cadres ou femmes de cadres politiques se sont trop enrichies... en tout cas dans

le pays, la fête a dépassé ses limites... ce pays est pourri, il y a trop de gaspillage... les vieux refusent d'aller à la retraite... Et comme je suis assez téméraire pour dévoiler ces choses là, il n'y a aucune chance de percer parce que les gens du parti ont peur de moi...

Il n'y a aucune réunion où l'on peut voir de nouveaux visages, de nouveaux militants... ça ce sont les difficultés que causent le "blindage" et le "blocage"... C'est ce qui fait que les choses n'avancent pas... le parti n'a aucune aide de la part de ses cadres... Ils leurrent le Secrétaire général du parti... Et toute personne qui veut faire avancer les choses, les gens du parti mènent une campagne de dénigrement contre elle... parce que eux, veulent faire du pays comme un pain au sucre... qu'on s'arrête seulement là, à l'indépendance... ils se sont dits "Ah, maintenant que le pays nous appartient, nous le gérons comme nous voulons !" La concertation n'existe pas... puisque la base n'est au courant de rien... eux, sauvegardent uniquement leurs intérêts... Et le pays, rien ne peut le faire, sinon un militantisme pur... pas la tricherie.

Dès que tu parles un autre langage... ils complotent contre toi... pour que tu reviennes pas... alors comment voulez-vous qu'il y ait de nouvelles recrues, de nouveaux apprentis au sein du parti... Hier, lorsque nous étions dans l'opposition, nous étions leurs amis, alors qu'aujourd'hui que nous sommes venus les rejoindre, nous devenons leurs ennemies... "dès que quelqu'un d'autre dit qu'il aime votre secrétaire général, alors cette personne devient votre pire ennemie..., vous n'aimez ni votre secrétaire général, ni votre pays... ce que vous aimez, c'est son argent... vous cherchez une place pour vous remplir les poches.

THEME : Conscience d'un devoir, d'une responsabilité...

... formation... pour que nous défendions le pays... à ce moment-là, nous n'étions pas libres...

Nous achetions des ... les éveiller à comment nous devons faire pour obtenir l'Indépendance.

... les choses ont évolué... jusqu'à ce qu'il y eût les allocations familiales, les femmes commencèrent à avoir des droits... nous y avons beaucoup travaillé... Et aujourd'hui on doit reconnaître que ce sont en partie elles (les femmes) qui ont libéré le pays!

... Un enfant de Lebous... il n'accepte pas de reculer...

... Etre maîtres de nous-mêmes et discerner... c'était ça notre pensée. Nous fîmes alors l'Indépendance!

... un plus grand engagement de ma part, parce que je sais que dans le pays, les femmes ont une force mais seulement lorsqu'elles ont du courage!

lorsqu'elles savent où elles vont... alors je décidais de ne plus m'arrêter de faire de la politique...

... rejoindre Abdou DIOUF en décidant de l'aider pour voir où va notre pays demain...

... Nous souhaitons ouvrir la liberté à tout le monde, aider les gens qui souffraient... nous c'est pour ça que nous étions engagés ... notre vision...

Ce sera courage, dignité et respect... avec riches et pauvres...

... je leur dis "Moi je pense que le pays n'avancera pas, si les femmes n'en font pas partie... et les paysans aussi... Le pays a besoin aussi bien de gens qui sont allés à l'Ecole que de gens qui n'y sont pas allés.

Nous rencontrons des femmes d'autres partis... pour leur apprendre... mais celles qui ont une formation sont plus ouvertes...

Et je suis venue au PS ... uniquement pour travailler... le pays

... j'aurais préféré m'impliquer beaucoup plus dans le travail du pays parce que si tu as une certaine expérience, tu dois mettre au service de celui-ci ... mais comme je suis assez téméraire pour dévoiler des choses... il n'y a aucune chance de percer, parceque les gens du parti ont peur de moi... alors ils complotent contre moi... pour que je revienne pas aux prochaines réunions...

**THEME : Jugement porté sur la tradition, l'Islam,
le modernisme occidental...**

... Notre engagement... c'était que nous... sachions qui nous sommes et aussi que nous connaissions "la civilisation..." ... Les lébous refusaient que leurs filles aillent à l'école... parce que, disaient-ils, elles seraient "perdues"... les autres plus "civilisés" eux, envoyèrent leurs enfants à l'école... La politique... ma mère... voulut m'en dissuader...

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

CONCLUSION

L'utilisation de l'histoire orale pour l'histoire des femmes est intéressante. En effet si l'histoire orale est souvent employé pour faire parler les "oubliés de l'histoire", elle est spécialement indiquée pour l'histoire des femmes. Le peu de sources écrites concernant les femmes et le peu de cas que font les historiens et certaines historiennes des femmes dans leurs études justifient largement l'emploi des sources orales.

En tant que moyen qui contribue à faire émerger les êtres humains comme des acteurs sociaux, l'histoire orale fait apparaître les femmes aussi comme sujets qui créent l'histoire.

"Réintégrer les femmes dans l'histoire en position de sujets, c'est aussi multiplier les regards. Ici c'est déplacer les mouvements historiques du point de vue des femmes qui ont vécu cette histoire. Histoire qui a acquis à tort la réputation d'objectivité. On ne connaît pas le développement des mutations sociales, ni l'évolution des progrès humains, mais la dimension masculine de ces bouleversements et de ces transformations "(M. Riot Sarcey, 1989, p. 36).

Lorsqu'on sait "qu'il n'y a pas de mémoires possible en dehors des cadres dont les hommes vivant en société, se servent pour fixer et retrouver leurs souvenirs"⁽¹⁾, on comprend mieux que les historiens qui recherchent "les idées forces sur lesquelles nous vivons encore", privilégient certains mémoires. Mais ainsi sont oubliées, les luttes et la présence active des femmes qui ne s'inséraient pas dans les cadres sociaux. Comment comprendre autrement, cette absence totale des femmes militantes actives dans l'histoire politique sénégalaise ?

La pratique de l'oralité demeure indispensable pour l'écriture de l'histoire des femmes. C'est bien aussi par sa médiation que se fabrique de l'identité social pour des groupes culturels et professionnels et qu'apparaissent des femmes qui ne sont plus uniquement soeurs, mères ou épouses.

Le discours scientifique comme tout discours est un produit idéologique issu de rapports sociaux déterminés - exemple de l'histoire des héros résistants à la colonisation initiée au lendemain de la décolonisation dans nos pays.

1-Maurice Halbwachs, les cadres sociaux de la Mémoire - NEW-YORK - Arno Press Reprints, 1975.

Alors pourquoi pas une histoire des femmes insistant sur les rapports sociaux de sexe comme point de départ de questionnement des sociétés ?

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

BIBLIOGRAPHIE

- Bertaux, Daniel "Eppur si muovono". Le problème de l'expression des sujets dans le discours des sciences sociales" dans Récits de vie et mémoires vers une anthropologie historique du souvenir. Fabrice Montal et Bogumil Jewsiewicki (sous la direction de L'harmattan

- Bertaux, Isabelle - Histoire orale et histoire des Femmes. Bulletin de l'Institut du temps présent. Supplément n° 3 1982 88p.

- Brodie, Janine. Women and Politics..., Toronto, Mc Graw-Hill Ryerson limited, 1985 p 112.

Diouf, Mamadou. Le clientélisme, la "technocratie" et après ? Momar Coumba Diop (sous la dir. de) Sénégal, Trajectoires d'un Etat. Série des livres du CODESRIA Dakar 1992.

- French Marilyn. La Fascination du pouvoir, Paris, Acropole 1986 pp.358-374

- Halbwachs, Maurice. Les cadres sociaux de la mémoire, New York Arno Press, Repunts 1975.

- Jewsiewicki, Bogumil. Un demi siècle d'histoire au quotidien. Naître et Mourir au Zaïre Edition Kartala. Paris 1993.

- Jewsiewicki, Bogumil. "Le récit de vie entre la mémoire collective et l'historiographie "dans Fabrice Montal et Bogumil Jewsiewicki (sous la direction de) Récits de vie et mémoires vers une anthropologie historique du souvenir. L'harmattan, 1987 - pp. 213-246.

- Joutard, Phillipe. Ces voix qui nous viennent du passé. Paris, Hachette 1983. 286 p

- Joutard, Phillipe. "Historiens à vos micros ! Le document oral, une nouvelle source pour l'histoire "dans l'Histoire, n° 12, mai 1979. pp. 106-112.

- Levesque, Marie Josée "réactions des Femmes à l'intérêt qu'on leur porte : un témoignage", Huguette Dagenais (sous la dir de) Approches et Méthodes de la Recherche féministe. Québec. Université Laval 1986 pp. 86-87.

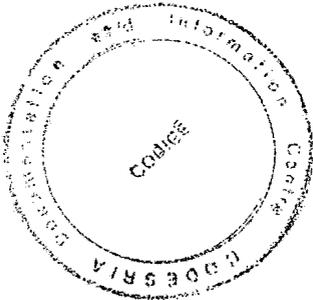
- Lipianski, Marc "Une quête de l'identité" dans Revue des sciences humaines n° 191 et 192 ; 1983 pp. 61-69.

Mbaye, Saliou et Bernard Lacroix. Le vote des Femmes au Sénégal. 1944-1945. Archives nationales du Sénégal.

- "Mémoires de femmes" numéro thématique de Penelope pour l'histoire des femmes, n° 12 Paris 1985.

- Ndao, Cheikh Aliou. Société Africaine et droits de la Femme. IFAN Dakar 1986.

- Perrot, Michelle "Quinze ans d'histoire des Femmes en France" Travaux, sources historiques n° 12 1987 pp. 19-27.
- Poirier, Jean. S, clavier. Valladon et Raybant. Les récits de vie ; Théorie et pratique. Paris, PUF 1983. 238p
- Riot Sarcey, Michèle "Les sources du pouvoir : l'événement en question" dans les cahiers du Grif. Le genre de l'histoire. Paris, Edition Tierce. Printemps 1988. pp. 25-41.
- Robin, Régine "l'histoire orale rend-elle la parole à ceux qui en sont privés ou le récit de vie est-il un lieu hors pouvoir ? International oral History conference 29-31 March 1985. Barcelona "Power in society" pp. 395-402 .
- Scott, Joan "Survey Articles. Women in the Modern Period" Past and Present n° 101 nov 1983. pp. 141-157.
- Strobel, Margaret "African Women" Signs vol 8 n° 1 1982 pp. 109-131.
- Van de Castele - Schweitzer, Sylvie et Danièle Voldman "Les sources orales pour l'histoire des femmes", Michelle Perrot (sous la dir. de) l'histoire des femmes est-elle possible ? Paris. Rivages 1984 pp. 59-70



CODESRIA - BIBLIOTHEQUE